B 381/11

BÉLISAIRE.

PAR M. MARMONTEL,

De l'Académie Françoiſe.

Non miror, ſi quandò impetum capit (Deus) ſpectandi magnos viros, colluctantes cum aliquâ calamitate.

Sénec. De Provid.

DCM.S.ALOYS. CANTILIAC. S.J.

ÉCOLE SAINTE GENEVIÈVE
BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à l'Image S. Joſeph.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Сочин. Дружиковым.

в Лондоне 1795.

PRÉFACE.

JE ſais, & je ne dois pas diſſimuler qu'on peut regarder le fait ſur lequel eſt établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité hiſtorique. Mais cette opinion a ſi bien prévalu, & l'idée de Béliſaire aveugle & mendiant eſt devenue ſi familiere, qu'on ne peut guere penſer à lui, ſans le voir comme je l'ai peint.

Sur tout le reſte, à peu de choſe près, j'ai ſuivi fidélement l'hiſtoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun égard

à ce libelle calomnieux, qui lui eſt attribué, ſous le titre d'*Anecdotes*, ou d'*Hiſtoire ſecrete*. Il eſt pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures groſſieres & de fauſſetés palpables, n'eſt point de lui, mais de quelque Déclamateur auſſi mal adroit que méchant (*a*).

Aucun des Ecrivains du tems de Procope, aucun de ceux qui l'ontſuivi, dans l'intervalle de cinq cens ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faiſant l'énumération de ſes Ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on ; Mais

(*a*) On a ſoupçonné qu'il étoit d'un Avocat de Céſarée. *Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Belles Lett. T.* 21.

du moins, trois cens ans après, il auroit dû être public; le ſavant Photius auroit dû le connoître; & il ne le connoiſſoit pas. Suidas, Ecrivain du onzieme ſiécle, eſt le premier qui ait attribué à Procope cette ſatyre mépriſable; & le plus grand nombre des Savans ont répété ſans diſcuſſion ce qu'en avoit dit Suidas (*a*). Quelques-uns cependant ont douté que ce Livre fût de Procope (*b*); il y en a même qui l'ont nié; & de ce nombre eſt Eichelius, dans la Préface & les remarques de l'édition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir qu'il n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable que Procope en ſoit l'Au-

(*a*) Voſſius, Grotius, &c.

(*b*) Le pere Combefils, la Mothe-le-Vayer, &c.

teur ; & en ſuppoſant qu'il le fût, il ajoute que dans une déclamation ſi outrée, ſi impudente & ſi abſurde, il ſeroit indigne de foi. Ce qui me confond, c'eſt que l'illuſtre Auteur de l'eſprit des Loix ait donné quelque croyance à un Libelle ſi manifeſtement ſuppoſé. Je ſais de quel poids eſt ſon autorité ; mais elle céde à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'Etat, eſtimé de ſon ſiécle, pour le plaiſir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu ſe diffamer lui-même, en réduiſant la poſtérité au choix, de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur ? Le moyen de croire qu'un Ecrivain, juſque-là ſi judicieux, eût perdu

le ſens & la pudeur, au point de vouloir qu'on prît, ſur ſa parole, pour *un homme hébêté*, *pour un ruſtre imbécille* (*a*), Juſtin, ce ſage & vertueux vieillard, qui, de l'état le plus obſcur & des plus bas emplois de la Milice, étant monté aux plus hauts grades par ſa valeur & ſes talens, avoir fini par réunir les vœux du Sénat, du peuple & des armées, & par être élu Empereur? Le moyen de croire qu'un homme qui avoit écrit l'hiſtoire de ſon tems avec tant d'honnêteté, de décence & de ſageſſe, ait pu dire de Juſtinien, qu'il étoit *ſtupide & pareſſeux comme un áne, qui ſe laiſſe mener par le licou, en*

(*a*) *Inſignis homo ſtoliditatis, ſummâ cum infantiâ ſummâque cum ruſticitate conjunctæ.*

ſecouant les oreilles (a) ; *que ce n'étoit pas un homme, mais une furie* (b) ; *que ſa mere elle-même ſe vantoit d'avoir eu commerce avec un démon, avant d'être groſſe de lui* (c) ; *& qu'il avoit fait tant de maux à l'Empire, que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais*

(a) *Nam mirè ſtolidus fuit, & lento quam ſimillimus aſino, capiſtro facilè trahendus, cui & aures ſubinde agitarentur.*

(b) *Quod vero non homo, ſed, ſub humanâ ſpecie, furia viſus ſit Juſtinianus, documento eſſe poſſunt ingentia quibus affecit homines mala : quippe enim ex atrocitate facinorum Autoris virium immanitas palam fiat.*

(c) *Eo gravida antequam eſſet, quandam genii ſpeciem ad ſe ventitaſſe, quæ non ad viſum, ſed ad contactum ſe præberet, accubaretque ſibi, & quaſi maritus ſe conjugem iniret.*

raſſemblé de pareils, ni en ſi grand nombre (*a*)? Le moyen de croire qu'après avoir fait de Béliſaire un Héros accompli, triomphant & comblé de gloire, il ait oſé le donner enſuite pour *un méchant imbécile, mépriſé de tout le monde, & bafoué comme un fou* (*b*); & cela dans le tems de ſa plus grande gloire, lorſqu'il fut chargé de ſauver l'Empire, en chaſſant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le ſtyle de Procope, y ont-ils reconnu ſon

(*a*) *Is demum fuit Romanis tot tantorumque malorum Autor, quot & quanta audita non ſunt ex omni ſuperiorum ætatum memoriâ.*

(*b*) *Tunc enim verò contemni ab omnibus & veluti demens ſubſannari.*

bon ſens ? Je le ſuppoſe ingrat, méchant, furieux contre ſes bienfaiteurs ; eſt-ce par des déclamations puériles qu'il auroit voulu rétracter & ſes éloges, & les faits ſur leſquels ils étoient fondés ? L'hiſtorien Procope ſe ſeroit amuſé à prouver en forme que Juſtinien & ſes Miniſtres *n'étoient pas des hommes, mais des démons, qui, ſous des figures humaines, avoient bouleverſé la terre* (*a*) ! Je le croirois à peine capable de cette ineptie, quand tous les Ecrivains de ſon tems me l'atteſteroient ; à plus forte raiſon ne le croirai-je pas ſur le téimognage

(*a*) *Hi nunquam homines* (*mihi*) *viſi ſunt ſed pernicioſi demones. . . Humanas induti formas, quaſi ſemi homines furiæ, ſic univerſum terrarum orbem convulſerint.*

équivoque d'un ſeul homme, qui a vécu cinq cens ans après lui.

Je n'ai donc vu Procope que dans ſon hiſtoire authentique. C'eſt-là que je l'ai conſulté ; c'eſt-là que j'ai pris le caractere de mon Héros, ſa modeſtie, ſa bonté, ſon affabilité, ſa bienfaiſance, ſon extrême ſimplicité, ſur-tout ce fond d'humanité qui étoit la baſe de ſes vertus, & qui le faiſoit adorer des peuples. *Erat igitur Biſantinis civibus voluptati Beliſarium intueri in forum quotidie prodeuntem..... Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honeſtabat. Humilem præterea ſe, benignumque adeò, atque aditu obviis quibuſque perfacilem exhibebat, ut infimæ ſortis viro perſimilis videretur..... In ſuos præcipuè milites*

munificentiâ cœteros anteibat. . . . . Erga agricultores, agreſteſque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Beliſario ductante exercitu, nullam hi vim paterentur. Segetes inſuper, dum in agris matureſcerent, diligentiùs tuebatur, ne forte equorum greges has devaſtarent; frugeſque cœteras, invitis dominis, ſuos attingere prohibebat. Proc. De Bell. Goth. L. 3.

ADDITION

A la Note de la Page 237.

SUarès & preſque tous les Auteurs de ſon tems, enſeignent que la connoiſſance implicite des vérités myſtérieuſes de la religion chrétienne ſuffit pour le ſalut, aux perſonnes qui ſont dans l'impoſſibilité de les connoître diſtinctement; qu'il ſuffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi *l'exiſtence de Dieu & ſa providence, & d'obſerver fidélement la Loi naturelle.*

Ce ſentiment n'a jamais été condamné par l'Egliſe; & les Auteurs qui les combattent, comme Sylvius, Haber, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

Innocent XI, & le Clergé de France, dans l'aſſemblée de 1700, n'ont donné aucune atteinte à ce ſentiment de Suarès. La plus ſaine partie des Théologiens s'accordent à dire que les Infidéles, dont l'erreur eſt de bonne foi, peuvent, avec des graces ſurnaturelles que Dieu leur accorde, obſerver la Loi naturelle; & que s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent ſans la connoiſſance des vérités néceſſaires au ſalut.

S. Thomas, dans ſon Commentaire ſur le

Livre des Sentences, ſe propoſe la difficulté des Incrédules :

Nullus damnatur in hoc quod vitare non poteſt : ſed aliquis natus in ſilvis, vel inter Infideles, non poteſt diſtinctè de fidei articulis cognitionem habere : ergo non damnatur ; & tamen non habet fidem explicitam : ergo videtur quod explicatio fidei non ſit de neceſſitate ſalutis. Voici ſa réponſe. *In eis quæ ſunt neceſſaria ad ſalutem, numquam Deus homini quærenti ſuam ſalutem deeſt, vel defuit, niſi ex culpâ ſuâ remaneat : unde explicatio eorum quæ ſunt de neceſſitate ſalutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, ſicut patet de Cornelio ; vel per revelationem (intimam), quâ ſuppoſitâ, in poteſtate eſt liberi arbitrii ut in actum fidei erumpat.* Diſtinct. 25, queſt. 2. art. 1.

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieilleſſe de Juſtinien, l'Empire, épuiſé par de longs efforts, approchoit de ſa décadence. Toutes les parties de l'adminiſtration étoient négligées : les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la diſcipline militaire à l'abandon. L'Empereur, laſſé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laiſſoit dans l'inaction le peu de Troupes qui lui reſtoient, comme inutiles & à charge à l'Etat. Les Chefs de ces Troupes délaiſſées ſe diſſipoient dans les plaiſirs, &

la chaſſe, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oiſiveté.

Un ſoir, après cet exercice, quelques-uns d'entr'eux ſoupoient enſemble dans un Château de la Thrace, lorſqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hoſpitalité. La jeuneſſe eſt compatiſſante; ils firent entrer le vieillard. On étoit en automne; & le froid, qui déja ſe faiſoit ſentir, l'avoit ſaiſi: on le fit aſſeoir près du feu.

Le ſoupé continue; les eſprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'Etat. Ce fut un champ vaſte pour la cenſure; & la vanité mécontente ſe donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit, & ce qu'il auroit fait encore, ſi l'on n'eût pas mis en oubli ſes ſervices & ſes talens. Tous les malheurs de l'Empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas ſu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, &

chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, & sourioit avec pitié. L'un d'eux s'en apperçut, & lui dit : Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons-là ? *Plaisant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger ; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'Empire n'a plus sa force & sa splendeur, de ce qu'un Prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infidelles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous ! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi. Hé bien, la mode en est venue, & l'on ne fait plus que

cela. Tant pis, dit le vieillard ; & s'il en eſt ainſi, en vous négligeant on vous rend juſtice. Eſt-ce pour inſulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hoſpitalité ? Je ne vous inſulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, & je paye mon aſyle en vous diſant la vérité.

Le jeune Tibere, qui depuis fut un Empereur vertueux, étoit du nombre des chaſſeurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec ſageſſe, mais avec un peu de rigueur ; & ce dévouement que vous exigez, eſt une vertu, mais non pas un devoir. C'eſt un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'eſt la baſe de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui ſe dévoue pour ſa patrie, doit la ſuppoſer inſolvable ; car ce qu'il expoſe pour elle eſt ſans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate ; car ſi le ſacrifice qu'il lui fait

n'étoit pas généreux, il ſeroit inſenſé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthouſiaſme de la vertu qui ſoient dignes de vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos ſervices ſeront reçus? La récompenſe eſt dépendante des caprices d'un Miniſtre & du diſcernement d'un Souverain. Que le ſoldat ſoit attiré par le vil appât du butin; qu'il s'expoſe à mourir pour avoir de quoi vivre; je le conçois. Mais vous, qui nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir; en renonçant aux délices d'une molle oiſiveté, pour aller eſſuyer tant de fatigues, & affronter tant de périls, eſtimez-vous aſſez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paye? Ne voyez-vous pas que c'eſt l'avilir? Quiconque s'attend à un ſalaire eſt eſclave: la grandeur du prix n'y fait rien; & l'ame qui s'apprécie un talent eſt auſſi vénale que celle qui ſe donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les

honneurs, les titres, le crédit, la faveur du Prince, tout cela eſt une ſolde, & qui l'exige ſe fait payer. Il faut ſe donner ou ſe vendre ; il n'y a point de milieu. L'un eſt un acte de liberté, l'autre un acte de ſervitude : c'eſt à vous de choiſir celui qui vous convient. Ainſi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les Souverains bien à leur aiſe ! Si je parlois aux Souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois, que ſi votre devoir eſt d'être généreux, le leur eſt d'être juſtes. — Vous avouez donc qu'il eſt juſte de récompenſer les ſervices ? — Oui ; mais c'eſt à celui qui les a reçus d'y penſer : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous eſt ſûr, en peſant les ſiens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde ſe crût placé & fût content, il faudroit que chacun commandât, & que perſonne n'obéit ; or cela n'eſt guere poſſible. Croyez-moi, le Gouvernement peut quelquefois manquer de lumieres

& d'équité ; mais il eſt encore plus juſte & plus éclairé dans ſes choix, que ſi chacun de vous en étoit cru ſur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainſi, lui dit, en hauſſant le ton, le jeune Maître du Château ? Je ſuis Béliſaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Béliſaire, au nom de ce Héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confuſion de ces jeunes gens. L'immobilité, le ſilence exprimeroit d'abord le reſpect dont ils étoient frappés ; & oubliant que Béliſaire étoit aveugle, aucun d'eux n'oſoit lever les yeux ſur lui. O grand homme ! lui dit enfin Tibére, que la fortune eſt injuſte & cruelle ! quoi ! vous, à qui l'Empire a dû pendant trente ans ſa gloire & ſes proſpérités, c'eſt vous que l'on oſe accuſer de révolte & de trahiſon, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumiere !

& c'eſt vous qui venez nous donner des leçons de dévouement & de zéle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Béliſaire ? Les eſclaves de la faveur ? Ah quel honte ! Ah quel excès d'ingratitude, pourſuivit Tibére ! L'avenir ne le croira jamais. Il eſt vrai, dit Béliſaire, qu'on m'a un peu ſurpris : je ne croyois pas être ſi maltraité. Mais je comptois mourir en ſervant l'état ; & mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me ſuis dévoué à ma Patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'eſt plus cher que la lumiere & que la vie, ma renommée, & ſur-tout ma vertu, n'eſt pas au pouvoir de mes perſécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le ſera point de la mémoire des hommes ; & quand il le ſeroit, je m'en ſouviens, & c'eſt aſſez.

Les Convives, pénétrés d'admiration, preſſerent le Héros de ſe mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne

place eſt le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du Château ; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez ſeulement ſoin de cet enfant qui me conduit, & qui eſt plus délicat que moi.

Le lendemain Béliſaire partit, dès que le jour put éclairer ſon guide, & avant le réveil de ſes hôtes, que la chaſſe avoit fatigués. Inſtruits de ſon départ, ils vouloient le ſuivre, & lui offrir un char commode, avec tous les ſecours dont il auroit beſoin. Cela eſt inutile, dit le jeune Tibére ; il ne nous eſtime pas aſſez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit ſur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impreſſion. Non, dit-il, à l'un de ſes amis, qui approchoit de l'Empereur, non, jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En

m'humiliant il m'a fait ſentir combien il me reſtoit à faire, ſi je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Juſtinien, qui voulut parler à Tibére.

Tibére, après avoir rendu fidélement ce qui s'étoit paſſé, il eſt impoſſible, ajouta-t-il, Seigneur, qu'une ſi grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuſe; & j'en répondrois ſur ma vie, ſi ma vie étoit digne d'être garant de ſa vertu. Je veux le voir & l'entendre, dit Juſtinien, ſans en être connu; & dans l'état où il eſt réduit cela n'eſt que trop facile. Depuis qu'il eſt ſorti de ſa priſon, il ne peut pas être bien loin; ſuivez ſes traces, tâchez de l'attirer dans votre maiſon de campagne: je m'y rendrai ſecrétement. Tibére reçut cet ordre avec tranſport, & dès le lendemain il prit la route que Béliſaire avoit ſuivie.

CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélisaire s'acheminoit en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage & dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un Village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le Maître du logis rentroit, avec sa béche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un Soldat, dit le Villageois! & voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un Souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse

pour lui. Cette réponſe émut le cœur du Villageois ; il offrit l'aſyle au vieillard.

Je vous préſente, dit-il à ſa femme, un brave homme, qui ſoutient courageuſement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connoît le malheur. Repoſez-vous : nous allons ſouper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez ſervi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Béliſaire, celle d'Aſie contre les Perſes, celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots, le Villageois ne put retenir un profond ſoupir. Ainſi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Béliſaire ? — Nous ne nous ſommes point quittés. — L'excellent homme ! Quelle égalité d'ame ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Eſt-il vivant ? car dans ma ſolitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler

de rien. — Il eſt vivant. — Ah ! que le ciel béniſſe & prolonge ſes jours. — S'il vous entendoit, il ſeroit bien touché des vœux que vous faites pour lui ! — Et comment dit-on qu'il eſt à la Cour ? tout-puiſſant ? adoré ſans doute ? — Hélas ! vous ſavez que l'envie s'attache à la proſpérité. — Ah ! que l'Empereur ſe garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'eſt le génie tutélaire & vengeur de ſon Empire. — Il eſt bien vieux ! — N'importe ; il ſera dans les Conſeils ce qu'il étoit dans les armées ; & ſa ſageſſe, ſi on l'écoute, ſera peut-être encore plus utile que ne l'a été ſa valeur. D'où vous eſt-il connu, demanda Béliſaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le Villageois : ce que vous demandez nous meneroit trop loin.

Béliſaire ne douta point que ſon hôte ne fût quelque officier de ſes armées, qui avoit eu à ſe louer de lui. Celui-ci, pendant le ſouper, lui demanda des

détails ſur les guerres d'Italie & d'Orient, ſans lui parler de celle d'Afrique. Béliſaire, par des réponſes ſimples, le ſatisfit pleinement. Buvons, lui dit ſon hôte vers la fin du repas, buvons à la ſanté de votre général; & puiſſe le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en ſa vie. Lui! reprit Béliſaire, il vous a fait du mal! — Il a fait ſon devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au ſort des malheureux. Puiſque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le Roi de Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Béliſaire en triomphe à Conſtantinople, avec ſa femme & ſes enfants; c'eſt ce Gelimer qui vous donne l'aſyle, & avec qui vous avez ſoupé. Vous Gelimer, s'écria Béliſaire! & l'Empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avoit promis. — il a tenu parole, il m'a offert des dignités (*a*);

(*a*) Celle de Patrice.

mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi, & qu'on ceſſe de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obſcurité. — Vous Gelimer — Oui, c'eſt moi-même qu'on aſſiégea, s'il vous en ſouvient, ſur la montagne de *Papua*. J'y ſouffris des maux inouis (*a*). L'hiver, la famine, le ſpectacle effroyable de tout un peuple réduit au déſeſpoir, & prêt à dévorer ſes enfants & ſes femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'aſſiégant, ne ceſſoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens, enfin ma juſte confiance en la vertu de votre général me firent lui rendre les armes. Avec quel air ſimple & modeſte il me reçut ! Quels devoirs il me fit rendre ! Quels ménagements, quels reſpects il eut lui-même pour mon malheur ! Il y a bientôt ſix luſtres que je vis dans cette ſolitude ; il ne s'eſt pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

(*a*) *Vid. Procop. de Bello-Vendalico, L. II.*

Je reconnois bien là, dit Béliſaire, cette philoſophie, qui, ſur la montagne où vous aviez tant à ſouffrir, vous faiſoit chanter vos malheurs; qui vous fit ſourire avec dédain, en paroiſſant devant Béliſaire; & qui, le jour de ſon triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'Empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force & la foibleſſe d'eſprit tiennent beaucoup à la maniere de voir les choſes. Je ne me ſuis ſenti du courage & de la conſtance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du ſort. J'ai été le plus voluptueux des Rois de la terre; & du fond de mon Palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la molleſſe, j'ai paſſé tout-à-coup dans les cavernes du Maure (*a*), où, couché ſur la paille, je vivois d'orge groſſiérement pilé & à demi cuit ſous la cendre,

(*a*) *Vandali namque omnium ſunt, quos ſciam, molliſſimi atque delicatiſſimi, omnium verò miſerrimi Maruſii.* Ibid.

réduit à un tel excès de miſere, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un préſent ineſtimable. De-là je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-deſſus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre ſageſſe, lui dit Béliſaire, bien des motifs de conſolation; mais je vous en promets un nouveau, avant de nous ſéparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla ſe livrer au ſommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver ſon jardin, vint voir ſi le vieillard avoit bien repoſé. Il le trouva debout ſon bâton à la main, prêt à ſe remettre en voyage. Quoi, lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes! Cela m'eſt impoſſible, répondit Béliſaire: J'ai une femme & une fille qui gémiſſent de mon abſence. Adieu, ne faites point d'éclat ſur ce qui me reſte à vous dire: Ce pauvre aveu-

gle, ce vieux Soldat, Béliſaire enfin n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? qui, Béliſaire? — C'eſt Béliſaire qui vous embraſſe! — O juſte ciel, s'écrioit Gelimer, éperdu & hors de lui-même! Béliſaire dans ſa vieilleſſe, Béliſaire aveugle eſt abandonné! On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah, dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, eſt-il poſſible? Et quels ſont les monſtres? ... Les envieux, dit Béliſaire. Ils m'ont accuſé d'aſpirer au trône, quad je ne penſois qu'au tombeau. On les a cru, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'eſt révolté & a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumiere. — Et Juſtinien l'avoit ordonné! — C'eſt-là ce q i m'a été ſenſible. Vous ſavez avec quel zéle & quel amour je l'ai ſervi. Je l'aime encore, & je le

plains d'être assiégé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage ; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grace au ciel, que quelques moments à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce seroit pour moi, dit Belisaire, une douce consolation ; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans ses bras.

Gelimer l'embrassoit, l'arrosoit de ses larmes, & ne pouvoit se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir ; & Gelimer le suivant des yeux : O prospérité, disoit-il, ô prospérité ! qui peut donc se fier à toi ? Le héros, le juste, le sage, Belisaire !..... Ah ! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en

béchant ſon jardin. Et tout en diſant ces mots, le Roi des Vandales reprit ſa béche.

CHAPITRE III.

Bélisaire approchoit de l'asyle où sa famille l'attendoit, lorsqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d'y faire des courses ; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, & qu'il s'en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le Prince des Bulgares sentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu'il avoit prise ; il le fit suivre par quelques-uns des siens ; & vers le déclin du jour Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un coursier superbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le

conduiſoient ; & l'un d'eux avoit pris ſon jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant Prince qui nous envoie honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Béliſaire ? Il veut, lui dirent les Barbares, t'abreuver du ſang de tes ennemis. Ah ! qu'il me laiſſe ſans vengeance, dit le vieillard : ſa pitié m'eſt cruelle. Je ne veux que mourir en paix au ſein de ma famille ; & vous m'en éloignez. Où me conduiſez-vous ? Je ſuis épuiſé de fatigue, & j'ai beſoin de repos. Auſſi vas-tu, lui dit-on, te repoſer tout à ſon aiſe, à moins que le Maître du Château voiſin ne ſoit ſur ſes gardes, & ne ſoit le plus fort.

Ce Château étoit la maiſon de plaiſance d'un vieux courtiſan appellé Beſſas, qui, après avoir commandé dans Rome aſſiégée, & y avoir exercé les plus horribles concuſſions, s'étoit retiré avec dix mille talents (*a*). Béliſaire avoit

(*a*) Six millions.

demandé qu'il fût puni ſelon les loix : mais ayant pour lui à la Cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de ſi près les choſes, Beſſas ne fut point pourſuivi ; & il en étoit quitte pour vivre dans ſes terres, au ſein de l'opulence & de l'oiſiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur Chef que dans ce Château ce n'étoient que feſtins & que réjouiſſances ; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Béliſaire, & que Beſſas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête comme une vengeance du ciel. Ah, le lâche, s'écrierent les Bulgares ! Il n'aura pas long-tems à ſe réjouir de ton malheur.

Beſſas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ſes complaiſants ; & l'un d'eux chantant ſes louanges, diſoit dans ſes vers, que le ciel avoit pris ſoin de le juſtifier, en condamnant ſon accuſateur à ne voir jamais la lumiere. Quel prodige plus éclatant,

ajoutoit le flatteur, & quel triomphe pour l'innocence ! Le ciel eſt juſte, diſoit Beſſas, & tôt ou tard les méchans ſont punis. Il diſoit vrai. A l'inſtant même les Bulgares, l'épée à la main, entrerent dans la cour du Château, laiſſant quelques ſoldats autour de Béliſaire, & pénetrent avec des cris terribles juſqu'à la ſalle du feſtin. Beſſas pâlit, ſe trouble, s'épouvante, & comme lui tous ſes convives ſont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de ſe mettre en défenſe, ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les ſaiſit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Béliſaire. Beſſas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle ; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attendri, conjure les Bulgares de l'épargner lui & les ſiens. Point de grace pour les méchants, lui répondit le Chef : ce fut le ſignal du carnage. Beſſas & ſes convives furent tous égorgés. Auſſitôt ſe faiſant amener leurs valets, qui croyoient

croyoient aller au ſupplice : Vivez, leur dit le même, & venez nous ſervir, car c'eſt nous qui ſommes vos maîtres. Alors la troupe ſe mit à table, & fit aſſeoir Béliſaire à la place de Beſſas.

Béliſaire ne ceſſoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faiſant couler autour de moi le ſang de mes compatriotes. Beſſas étoit un avare inhumain : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, ſans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni ; je ne le plains que d'avoir mérité ſon ſort. Mais ce carnage fait en mon nom, eſt une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je ſerai parmi vous. Ils lui promirent de ſe borner au ſoin de leur propre défenſe ; mais le Château de Beſſas fut

pillé ; & après y avoir paſſé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, ſe mirent en marche avec Béliſaire.

Leur Général, comblé de joie de le voir arriver dans ſon camp, vint au-devant de lui, & le recevant dans ſes bras : Viens, mon pere, lui dit-il, viens voir ſi c'eſt nous qui ſommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie, mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En diſant ces mots, il le conduiſit par la main dans ſa tente, l'invita à s'y repoſer, & ordonna qu'autour de lui tout reſpectât ſon ſommeil. Le ſoir, après un ſoupé ſplendide, où le nom de Béliſaire fut célébré par tous les Chefs du camp barbare, le Roi s'étant enfermé avec lui : Je n'ai pas beſoin, lui dit-il, de te faire ſentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime eſt horrible ; le châtiment doit l'être. C'eſt ſous les ruines du trône & du palais de votre vieux Tyran, ſous les débris de ſa Ville embraſée, qu'il faut l'enſévelir

avec tous ſes complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumiere de l'ame, les yeux de la ſageſſe ; tu ſais les moyens de les ſurprendre & de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur Empire ; & ſi dans celui que nous allons fonder, c'eſt peu pour toi du ſecond rang, partage avec moi, j'y conſens, tous les honneurs du rang ſuprême ; & que le Tyran de Biſance, avant d'expirer ſous nos coups, t'y voie encore une fois entrer ſur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Béliſaire, après un ſilence, qu'il ait eu raiſon de me faire crever les yeux ? Il y a long-temps, Seigneur, que Béliſaire a refuſé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition ; je me voyois déja perſécuté ; je n'en reſtai pas moins fidele à mon Prince & à ma patrie. Le même devoir qui me lioit, ſubſiſte, & rien n'a

pu m'en dégager. En donnant ma foi à l'Empereur, j'eſpérois bien qu'il ſeroit juſte ; mais je ne me réſervai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahiſon. Et que vous ſerviroit de me rendre parjure ? De quel ſecours vous ſeroit un vieillard privé de la lumiere, & dont l'ame même a perdu ſa force & ſon activité ? Votre entrepriſe eſt au-deſſus de moi, peut-être au-deſſus de vous-même. Dans le relâchement des reſſorts de l'Empire, il vous paroît foible ; il n'eſt que languiſſant ; & pour le relever, pour ranimer ſes forces, il ſeroit peut-être à ſouhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vous croyez facile à ſurprendre, eſt pleine d'un peuple aguerri ; & quels hommes encore il auroit à ſa tête ! Si le vieux Bélifaire eſt au rang des morts, Narsès eſt vivant, Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon

& tant d'autres qui ne reſpirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet Empire. Vous y ferez quelques ravages ; mais c'eſt la guerre des brigands ; & votre ame eſt digne de concevoir une ambition plus noble & plus juſte. Juſtinien ne demande plus que des alliés & des amis ; il n'eſt point de Rois que ces titres ne doivent honorer, & il dépend de vous..... Non, reprit le Bulgare, je ne ſerai jamais l'ami, ni l'allié d'un homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'ame de mes conſeils & le génie de mes armées ? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie eſt en vos mains, dit Béliſaire ; mais rien ne peut me détacher de mon Souverain légitime ; & ſi dans l'état où je ſuis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il ſeroit auſſi ſûr de moi que dans le temps de mes proſpérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare ! Malheur-

au peuple à qui elle paroît étrange, dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle est le fondement de toute discipline ; que nul homme, dans un Etat, n'est juge & vengeur de lui-même ; & que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontents ? Vous qui m'invitez à punir mon Souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m'attribuez ? Le leur donner, dit le Bulgare ! ils l'ont, sans que je le leur donne ; mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, Seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire ; & tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espere & qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous ? Leur seule ressource est la guerre ; & cette guerre, où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du tra-

vail & de l'induſtrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la deſtruction une ſubſiſtance incertaine. Penſez avec effroi, Seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laiſſer les vôtres ſans Laboureurs & ſans moiſſons; que pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre; & que votre peuple lui-même arroſe de ſon ſang les pays qu'il vient déſoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'eſt-elle pas chez vous la même? Non, dit Béliſaire, & le but de nos armes, c'eſt la paix après la victoire, & la félicité pour gage de la paix. Il eſt aiſé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on eſt le plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illuſtre & malheureux vieillard, cette fidélité digne d'un autre prix. Repoſe près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te faſſe remmener. Où l'on m'a pris, dit Béliſaire; & il dormit tranquillement.

Le lendemain le Roi des Bulgares, en prenant congé du Héros, voulut le combler de préſens. C'eſt la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Béliſaire : vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi ſe nourrir lui & ſon guide ſur la route ; & la même eſcorte le remit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du Château où ſa famille s'étoit retirée ; mais fatigué d'une longue courſe, il demanda à ſon jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où ſe repoſer. J'en vois un, lui dit celui-ci ; mais il eſt éloigné : faites-vous y conduire. Non, dit le Héros, je l'expoſerois à être pillé par ces gens-là ; & il renvoya ſon eſcorte.

Arrivé au village, il fut ſurpris d'entendre, *Le voilà, c'eſt lui, c'eſt lui-même.* Qu'eſt-ce ? demanda-t-il : C'eſt toute une famille qui vient au devant de vous, lui répondit ſon conducteur. Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous ſavoir qui vous êtes ? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je ſuis un pauvre, & non pas un Seigneur.

Un pauvre, hélas ! C'eſt ce qui nous confond, reprit le payſan, s'il eſt vrai, comme on nous l'a dit, que vous ſoyez Bélifaire. Mon ami, lui dit le Héros, parlez plus bas ; & ſi ma miſere vous touche, donnez-moi l'hoſpitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il ſe ſentit embraſſer les genoux ; mais il releva bien vîte le bon homme, & ſe fit conduire ſous ſon humble toit.

Mes enfans, dit le payſan à ſes deux filles & à ſon fils, tombez aux pieds de ce Héros. C'eſt lui qui nous a ſauvés du ravage des Huns. Sans lui le toit que nous habitons auroit été réduit en cendre ; ſans lui vous auriez vu votre pere égorgé & vos enfants menés en eſclavage ; ſans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais oſé lever les yeux : vous lui devez plus que la vie. Reſpectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez ; & pleurez ſur votre patrie.

Bélifaire, ému juſqu'au fond de l'ame, d'entendre autour de lui cette famille

reconnoiſſante le combler de bénédictions, ne répondoit à ces tranſports qu'en preſſant tour à tour dans ſes bras le pere & les enfants. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez auſſi dans votre ſein ces deux innocens dont vous êtes le ſecond pere. Nous leur rappellerons ſans ceſſe le bonheur qu'ils auront eu de baiſer leur libérateur, & de recevoir ſes careſſes. A ces mots, l'une & l'autre mere lui préſenta ſon fils, le mit ſur ſes genoux, & ces deux enfants ſouriant au Héros, & lui tendant leurs foibles mains, ſembloient auſſi lui rendre graces. Ah! dit Bélifaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre? Et croyez-voús qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi? Mais dites-moi qui m'a fait connoître. Hier, lui dit le pere de famille; un jeune Seigneur nous demanda ſi nous n'avions pas vu paſſer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondimes que non. Hé bien, nous dit-

il, veillez à ſon paſſage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit ſe rendre. Il manque de tout; ayez ſoin, je vous prie, de pourvoir à tous ſes beſoins. A mon retour je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé, ou du travail des champs, ou des ſoins du ménage, & que nous n'avions pas le loiſir de prendre garde aux paſſans. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'eſt votre Défenſeur, votre Libérateur, c'eſt Béliſaire enfin que je vous recommande; & il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous eſt ſi cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre ſon général, car il a eu l'honneur de ſervir ſous vos drapeaux quand vous avez délivré la Thrace; mes filles, dès le point du jour, ont été ſur le ſeuil de la porte. A la fin nous vous poſſédons. Diſpoſez de nous, de nos biens:

ils ſont à vous. Le jeune Seigneur qui vous attend vous en offrira davantage, mais non pas de meilleur cœur, que nous le peu que nous avons.

Tandis que le pere lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le Héros, le regardoit d'un air penſif, les mains jointes, la tête baiſſée, la conſternation, la pitié, & le reſpect ſur le viſage.

Mon ami, dit Béliſaire au vieillard, je vous rends grace de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire juſqu'à mon aſyle. Mais dites-moi ſi vous êtes auſſi heureux que bienfaiſant. Votre fils a ſervi ſous moi; je m'intéreſſe à lui. Eſt-il ſage? Eſt-il laborieux? Eſt-il bon mari & bon pere? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma conſolation & ma joie. Il s'eſt retiré du ſervice, à la mort de ſon frere aîné, couvert de bleſſures honorables; il me ſoulage dans mes travaux; il eſt l'appui de ma vieilleſſe; il a épouſé la fille de mon ami; le ciel a béni cette union. Il eſt vif; mais ſa fem-

me eſt douce. Ma fille, que voilà n'eſt pas moins heureuſe. Je lui ai donné un mari jeune, ſage & homme de bien, qu'elle aime & dont elle eſt aimée. Tout cela travaille à l'envi, & me fait de petits neveux, dans leſquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret ; en ſongeant qu'ils m'aimeront encore ; & qu'ils me béniront quand je ne ſerai plus. Ah mon ami, lui dit Béliſaire, que je vous porte envie ! J'avois deux fils, ma plus belle eſpérance ; je les ai vu mourir à mes côtés. Dans ma vieilleſſe il ne me reſte qu'une fille, hélas, trop ſenſible pour ſon malheur & pour le mien. Mais le ciel ſoit loué : mes deux enfants ſont morts en combattant pour la patrie. Ces dernieres paroles du Héros acheverent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On ſervit un repas champêtre : Béliſaire y répandit la joie, en faiſant ſentir à ces bonnes gens le prix de leur

obſcurité tranquille. C'eſt, diſoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens ſont peu connus des hommes.

Pendant ce repas le fils de la maiſon, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés ſur Bélisaire; & plus il l'obſervoit, plus ſon air devenoit ſombre, & ſon regard farouche. Voilà mon fils, diſoit le vieux bon homme, qui ſe rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le Héros, à reconnoître ſon général. On a bien fait ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoiſſable; mais ſes Soldats l'ont trop préſent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ſes hôtes, Mon Général lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin, ſouffrez, lui dit-il, que votre guide nous dévance: j'ai à vous parler ſans témoin. Je ſuis indigné,

mon général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur ; & autant j'étois fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, & je regarde avec pitié les enfants que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le Héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de biens victimes des méchans ? Nor, dit le Villageois ; ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable. Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme & des enfants ; mais je les recommande à Dieu & à mon pere ; & je vais arracher le cœur au traître qui.... Ah ! mon enfant, s'écria Bélisaire, en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide ! d'un bon Soldat un assassin ! d'un pere, d'un époux, d'un fils vertueux & sensible un scélérat, un forcené !

C'eſt alors que je ſerois digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour ſoulager ton pere & nourrir tes enfants tu as abandonné la défenſe de ta patrie ; & pour un vieillard expirant, à qui ton zéle eſt inutile, tu veux abandonner ton pere & tes enfants ! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le ſang de mes ennemis, cela me rendît la jeuneſſe & la vue ? en ſerois-je moins malheureux quand tu ſerois criminel ? Non ; mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effraiera ceux qui lui reſſemblent ; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des autels, &, en lui enfonçant le poignard dans le ſein, je crierai: *c'eſt Béliſaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard d'un ton plus impoſant ? Eſt-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même ? Veux-tu l'uſurper ſur les loix ? qu'elles l'exercent, dit le jeune homme ; on s'en repoſera ſur elles. Mais puiſqu'elles abandonnent

l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le coupable, & laiſſent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles & rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Béliſaire, voilà l'excuſe des brigands. Un homme juſte, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir ; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foibleſſe eſt un mal, mais un mal paſſager ; & leur deſtruction ſeroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchans ; & tu vas leur donner l'exemple ! Ah ! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble ſentiment que j'ai pu t'inſpirer ? Feras-tu déteſter cette pitié ſi tendre ? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne ſoit pas dit que ſon zéle ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le Soldat, qu'on eût traité ſi cruellement, je me ſentirois peut-être le courage de le ſouffrir ; mais

un grand homme ! Mais Bélisaire !..... Non, je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien a pu t'animer à ma vengeance ? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux ? Apprends que si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée ; imite-moi : ne crois pas savoir mieux que Bélisaire ce qui est honnête & légitime ; & si tu te sens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton Prince & ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon Général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zele, vous devez l'excuser. Je fais plus, reprit Belisaire, je l'estime, comme l'effet d'une ame forte & généreuse. Permets-

moi de le diriger. Ta famille a beſoin de toi ; je veux que tu vives pour elle. Mais c'eſt à tes enfants qu'il faut recommander les ennemis de Béliſaire. Nommez-les-moi, dit le jeune homme avec ardeur ; je vous réponds que mes enfants les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le héros, ſont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Eſclavons, les Perſes, tous les ennemis de l'Etat. Homme étonnant, s'écria le Villageois, en ſe proſternant à ſes pieds ! Adieu, mon ami, lui dit Béliſaire en l'embraſſant. Il y a des maux inévitables ; & tout ce que peut l'homme juſte, c'eſt de ne pas mériter les ſiens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la proſpérité des méchants t'irrite, penſe à Béliſaire. Adieu.

CHAPITRE V.

SA conſtance alloit être miſe à une épreuve bien plus pénible ; & il eſt temps de dire ce qui s'étoit paſſé depuis ſon empriſonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, & traîné dans les fers, comme un criminel d'Etat, l'épouvante & la déſolation ſe répandirent dans ſon palais. Le réveil d'Antonine ſa femme, & d'Eudoxe ſa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin revenue de ſon égarement, & ſe rappellant les bontés dont l'honoroit l'Impératrice, ſe reprocha comme une foibleſſe la frayeur qu'elle avoit montrée. Admiſe à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ſes plaiſirs, elle étoit ſûre de ſon appui, ou plutôt elle croyoit l'être. Elle ſe rendit donc à ſon lever ; & en préſence de toute la

Cour, Madame, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes genoux, ſi Béliſaire a eu plus d'une fois le bonheur de ſauver l'Empire, il demande pour récompenſe que le crime qu'on lui impute lui ſoit déclaré hautement, & qu'on oblige ſes ennemis à l'accuſer en face, au tribunal de l'Empereur. La liberté de les confondre eſt la ſeule grace qui ſoit digne de lui. Théodore lui fit ſigne de ſe lever, & lui répondit avec un front de glace : Si Béliſaire eſt innocent, il n'a rien à craindre ; s'il eſt coupable, il connoît aſſez la clémence de ſon Maître, pour ſavoir comment le fléchir. Allez, Madame : je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé bruſque avoit accablé Antonine. Pâle & tremblante elle s'éloigna, ſans que perſonne osât lever les yeux ſur elle ; & Barſamès, qu'elle rencontra, paſſoit lui-même ſans la voir, ſi elle ne l'eût abordé. C'étoit l'Intendant des Finances, le favori de Théodore. Antonine le ſupplia

de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accuſoit Béliſaire. Moi, Madame, lui dit-il ; Je ne ſais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faiſoit autant, tout le monde ſeroit tranquille.

Ah ! le complot eſt formé, dit-elle, & Béliſaire eſt perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit ſa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler, mais ſans daigner l'entendre : Je ſais vos malheurs, lui dit-il, & j'en ſuis déſolé ; mais pardon : j'ai une grace à ſolliciter ; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, Madame ; perſonne au monde ne vous eſt plus attaché que moi. Elle alla retrouver ſa fille ; & une heure après on lui annonça qu'il falloit ſortir de la Ville, & ſe rendre à ce vieux château qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce Château ſolitaire & ruiné, où Antonine ſe voyoit comme enſévelie, acheva de la déſoler. Elle y

tomba malade en arrivant ; & l'ame ſenſible d'Eudoxe fut déchirée entre un pere accuſé, détenu dans les fers, livré en proie à ſes ennemis, & une mere dont la vie, empoiſonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres ſoins qu'elle rendoit à ſa mere ; ſes nuits ſe paſſoient dans les larmes ; & les moments que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au ſommeil, étoient troublés par d'effroyables ſonges. L'image de ſon pere au fond d'un cachot, courbé ſous le poids de ſes fers, la pourſuivoit ſans ceſſe ; & les funeſtes preſſentiments de ſa mere redoubloient encore ſa frayeur.

La connoiſſance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la cour, lui faiſoit voir la haine & la rage déchaînées contre ſon époux. Quel triomphe, diſoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un

d'un homme vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé ! Je me peins le ſourire de la malignité, l'air myſtérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle ſait, & ſemble vouloir ménager l'infortuné qu'elle aſſaſſine. Ces vils flatteurs, ces complaiſans ſi bas, je les vois tous, je les entends inſulter à notre ruine. O ma fille ! dans ton malheur tu as du moins la conſolation de n'avoir point de reproche à te faire ; & moi, j'ai à rougir de mon bonheur paſſé, plus que de mes calamités préſentes. Les ſages leçons de ton pere m'importunoient : il avoit beau me recommander de fuir les pieges de la Cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs ſimples & modeſtes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maiſon, & de renoncer à un eſclavage dont la honte ſeroit le prix ; j'appellois humeur ſa triſte prévoyance, je m'en plaignois à ſes ennemis. Quel égarement ! quel

affreux retour ! C'eſt un coup de foudre qui m'éclaire ; je ne vois l'abîme qu'en y tombant. Si tu ſavois, ma fille, avec quelle froideur l'Impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon ame étoit aſſervie, elle dont les fantaiſies étoient mes ſeules volontés ! Et cette Cour, qui la veille me ſourioit d'un air ſi complaiſant !..... Ames cruelles & perfides !..... Aucun, dès qu'on m'a vu ſortir, les yeux baiſſés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur eſt pour eux comme une peſte, qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que ſa chûte, en la détrompant de la Cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle mépriſoit.

Un an écoulé, rien ne tranſpiroit du procès de Béliſaire. On avoit découvert une conſpiration, on l'accuſoit de l'avoir tramée ; & la voix de ſes ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le

chargeoit de cet attentat. Les Chefs obſtinés au ſilence, avoient péri dans les ſupplices, ſans nommer l'auteur du complot ; c'étoit la ſeule préſomption que l'on eût contre Béliſaire : auſſi, manque de preuve, le laiſſoit-on languir ; & l'on eſpéroit que ſa mort diſpenſeroit de le convaincre. Cependant ceux de ſes vieux ſoldats qui étoient répandus parmi le peuple, redemandoient leur Général, & répondoient de ſon innocence. Ils ſouleverent la multitude, & menacerent de forcer les priſons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce ſoulévement irrita l'Empereur ; & Théodore ayant ſaiſi l'inſtant où la colere le rendoit injuſte : Hé bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conſeil affreux prévalut : ce fut l'arrêt de Béliſaire.

Dès que le peuple le vit ſortir de ſa priſon, les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage. Mais Béliſaire l'appaiſa. Mes enfans, leur dit-il, l'Em-

pereur a été trompé : tout homme eſt ſujet à l'être : il faut le plaindre & le ſervir. Mon innocence eſt le ſeul bien qui me reſte ; laiſſez-la-moi. Votre révolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu ; elle m'ôteroit ce qui me conſole de cette perte. Ces mots calmerent les eſprits. Le peuple offrit à Béliſaire tout ce qu'il poſſédoit ; Béliſaire lui rendit grace. Donnez-moi ſeulement, dit-il, un de vos enfans, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de ſa route, Tibere l'avoit devancé. Le bruit d'un char, dans la cour du Château, avoit fait treſſaillir Antonine & Eudoxe : celle-ci avoit accouru, le cœur ſaiſi & palpitant ; mais, hélas ! au lieu de ſon pere, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers ſa mere : Ce n'eſt pas lui, dit-elle en ſoupirant.

Un vieux domeſtique de la maiſon, appellé Anſelme, ayant abordé Tibere,

Tibere lui demande ſi ce n'eſt point là que Béliſaire eſt retiré. C'eſt ici que ſa femme & ſa fille l'attendent, répondit le fidele Anſelme ; mais leur eſpérance eſt tous les jours trompée. Hé, plût au ciel moi-même être à ſa place, & le ſavoir en liberté ! Il eſt en liberté, lui dit Tibere ; il vient ; vous l'allez bientôt voir ; il devroit même être arrivé. — Ah ! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à ſa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il, en courant vers Antonine, réjouiſſez-vous. Mon bon Maître eſt vivant ; il eſt libre ; il vous eſt rendu. Un jeune homme eſt là qui l'aſſure, & qui croyoit le retrouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine ſe ranimerent. Où eſt-il, cet étranger, ce mortel généreux, qui s'intéreſſe à nos malheurs ? Qu'il vienne, ah ! qu'il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe, en ſe jetant ſur le lit de ſa mere, & en la preſſant dans ſes bras. Mon pere eſt vivant ; il eſt en liberté ;

nous l'allons revoir. Ah, ma mere ! oublions nos peines. Le ciel nous aime ; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibere ? Eſt-il bien vrai que mon époux triomphe de ſes ennemis ? Le jeune homme pénétré de douleur, de n'avoir à leur donner qu'une fauſſe joie, répondit, qu'en effet Béliſaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit parlé ; & que le croyant rendu auprès de ſa famille, il venoit lui offrir les ſervices d'un bon voiſin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés ſur Tibere, fut frappée de l'air de triſteſſe qu'il tâchoit de diſſimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce conſolation ; & loin de jouir du bien que vous nous faites, vous ſemblez renfermer quelque chagrin profond ! Eſt-ce notre miſere qui vous afflige ? Ah ! que mon pere arrive, qu'il rende la ſanté à cette moitié de lui-même ; & vous verrez ſi l'on a beſoin de richeſſe pour être heureux.

la nature dans ces moments eſt ſi touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut beſoin que de ſes ſentiments pour attendrir & pour charmer Tibére. Il ne vit point ſi elle étoit belle ; il ne vit qu'une fille vertueuſe & tendre, que ſon courage, ſa piété, ſon amour pour ſon pere élevoit au-deſſous du malheur. Ne prenez point, Madame, lui dit-il, ce ſentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offenſante. Dans quelque état que Béliſaire & ſa famille ſoient réduits, leur infortune même ſera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mere ? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu ſon innocence ; il faut donc qu'il ſoit rétabli dans ſes honneurs & dans ſes biens.

Madame, lui dit Tibére, ce ſeroit vous préparer une ſurpriſe trop cruelle, que de vous flatter ſur ſa ſituation. Il n'a dû ſa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'eſt à la crainte d'un ſoulévement qu'on a cédé ; mais en y cédant,

on a renvoyé Béliſaire auſſi malheureux qu'il étoit poſſible.

N'importe, ma mere, il eſt vivant, reprit la ſenſible Eudoxe ; & pourvu qu'on nous laiſſe ici un peu de terre à cultiver, nous ne ſerons pas plus à plaindre que tous ces Villageois que je vois dans les champs. O ciel ! la fille de Béliſaire, s'écria le jeune homme, ſeroit réduite à cet indigne état ! Indigne ! & pourquoi, lui dit-elle ? Il n'étoit pas indigne des Héros de Rome vertueuſe & libre. Béliſaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mere & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage ; mon illuſtre pere ſera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibére ne pouvoit retenir ſes larmes, en voyant la joie vertueuſe & pure qui rempliſſoit le cœur de cette aimable fille. Hélas, diſoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illuſion ! Et les yeux baiſſés, il reſtoit devant elle, dans le ſilence de la douleur.

CHAPITRE VI.

BÉLISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du Château. Le fidele Anſelme le voit, s'avance, reconnoît ſon Maître, & tranſporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup s'appercevant qu'il eſt aveugle, O ciel, dit-il! ô mon bon Maître! Eſt-ce pour vous revoir dans cet état, que le pauvre Anſelme a vécu? A ces paroles entrecoupées de ſanglots, Béliſaire reconnoît Anſelme, qui, proſterné, embraſſe ſes genoux. Il le releve, il l'exhorte à modérer ſa douleur, & ſe fait conduire vers ſa femme & ſa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu'un cri, & tombe évanouie. Antonine, qu'une fiévre lente conſumoit, comme je l'ai dit, fut tout à coup ſaiſie du plus violent tranſport. Elle s'élance de ſon lit avec les forces que donne la rage, & s'arrachant des

bras de Tibére & de la femme qui la gardoit, elle veut ſe précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de ſa mere, accourt, le ſaiſit & l'embraſſe : Ma mere, dit-elle, ah ma mere ! ayez pitié de moi. Laiſſez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je ne vivrois que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monſtres ! Voilà ſa récompenſe ! Sans lui vingt fois ils auroient été enſévelis ſous les cendres de leur Palais. Son crime eſt d'avoir prolongé leur odieuſe tyrannie... Il en eſt puni ; les peuples ſont vengés.... Quelle férocité ! quelle horrible baſſeſſe ! .... Leur appui ! leur libérateur !.... Cour atroce ! Conſeil de Tigres ! ... O ciel ! eſt-ce ainſi que tu es juſte ! Vois qui tu permets qu'on opprime ; vois qui tu laiſſes proſpérer !

Antonine, dans ſes tranſports, tantôt s'arrachoit les cheveux & ſe déchiroit le viſage ; tantôt ouvrant ſes bras tremblans, elle couroit vers ſon époux, le preſſoit dans ſon ſein, l'inondoit de

ſes larmes ; & tantôt repouſſant ſa fille avec effroi, Meurs, lui diſoit-elle ; il n'y a dans la vie de ſuccès que pour les méchans, de bonheur que pour les infâmes.

De cet accès elle tomba dans un abattement mortel ; & ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveuglé, une femme morte, une fille au déſeſpoir, des larmes, des cris, des gémiſſements, & pour comble de maux, l'abandon, la ſolitude & l'indigence, tel eſt l'état où la fortune préſente aux yeux de Tibére une maiſon trente ans comblée de gloire & de proſpérité. Ah, dit-il, en ſe rappellant les paroles d'un ſage, voilà donc le ſpectacle auquel Dieu ſe complaît, l'homme juſte luttant contre l'adverſité, & la domptant par ſon courage !

Béliſaire laiſſa un libre cours à la douleur de ſa fille, & lui-même il s'abandonna à toute ſon affliction ; mais après

avoir payé à la nature le tribut d'une ame ſenſible, il ſe releva de ſon accablement avec la force d'un Héros.

Eudoxe étouffoit ſes ſanglots de peur de redoubler la douleur de ſon pere. Mais le vieillard qui l'embraſſoit ſe ſentoit baigné de ſes pleurs. Tu te déſoles, ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-deſſus des diſgraces. Après avoir expié les erreurs de ſa vie, ta mere jouit d'une éternelle paix; & c'eſt elle à préſent qui nous plaint d'être obligés de lui ſurvivre. Cette froide immobilité, où elle laiſſe ſa dépouille, annonce le calme où ſon ame eſt plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas ſont vains: un ſouffle, un inſtant les diſſipe. La Cour & l'Empire ont diſparu aux yeux de ta mere; & du ſein de ſon Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immenſité. Voilà ce qui fait dans le malheur la conſolation & la force du ſage. — Ah! donnez-la-moi, cette force que la nature

me refuſe, pour réſiſter à tant de maux. J'aurois ſupporté la miſere ; mais voir une mere adorée mourir de douleur dans mes bras! Vous voir, mon pere, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis! .... Ma fille, lui dit le Héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieilleſſe ou la mort alloit faire ; & quant à ma fortune, tu en aurois mal joui, ſi tu ne ſais pas t'en paſſer. Ah, le ciel m'eſt témoin, dit-elle, que ce n'eſt pas ſa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit ſon pere ; & de ſa main il eſſuya ſes pleurs.

Béliſaire, inſtruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'eſt pas le moment, lui dit Tibére, de vous offrir des conſolations. Illuſtre & malheureux vieillard ; je reſpecte votre douleur, je la partage, & je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir. Juſque-là, je n'ai qu'à mêler

mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la ſépulture ; & Béliſaire, appuyé ſur ſa fille, accompagna le corps de ſa femme au tombeau. La douleur du Héros étoit celle d'un Sage : elle étoit profonde, mais ſans éclat, & ſoutenue de majeſté. Sur ſon viſage étoit peint le deuil, mais un deuil ſilentieux & grave. Son front élevé, ſans défier le ſort, ſembloit s'expoſer à ſes coups.

Tibére lui-même aſſiſta à cette triſte cérémonie. Il fut témoin des regrets touchans qu'Eudoxe donnoit à ſa mere, & il en revint pénétré.

Béliſaire alors s'adreſſant à lui, Brave jeune homme, lui dit-il, c'eſt vous, je le vois, qui avez pris ſoin de me recommander ſur la route ; apprenez-moi qui vous êtes, & ce qui peut m'attirer cet empreſſement généreux. Je m'appelle Tibére, répondit le jeune homme, J'ai ſervi ſous Narsès en Italie ; j'ai fait

depuis la guerre de Colchide. Je ſuis l'un de ces Chaſſeurs à qui vous avez demandé l'aſyle, & dont vous avez ſi bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne ſois venu vous demander pardon, & une grace encore plus chere. Je ſuis riche : c'eſt un malheur peut-être ; mais ſi vous vouliez, ce ſeroit un bien. J'ai près d'ici une maiſon de campagne ; & toute mon ambition ſeroit de la conſacrer, en en faiſant l'aſyle d'un Héros. Ma tendre vénération pour vous eſt un titre ſi ſimple, que je n'oſerois m'en prévaloir : il ſuffit d'aimer la patrie, pour partager la diſgrace de Béliſaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'eſt le mien, c'eſt celui d'un jeune homme, qui déſire paſſionnément d'être admis dans l'intimité d'un Héros, & de puiſer dans ſon ame, comme à la ſource de la ſageſſe, de la gloire & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieilleſſe, lui

répondit Bélisaire ; mais je reconnois une belle ame à la sensibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment je désire d'être seul avec moi-même : mon ame ébranlée a besoin de se raffermir en silence. Mais pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins, & de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse : l'ame encore neuve dans cet âge heureux, est susceptible des impressions du bien ; elle s'enflamme & s'éleve au grand ; & rien encore ne la retient captive. Venez me voir, je serai bien aise de converser avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibére, pourquoi ne le serois-je pas de vous posséder tout-à-fait ? Mes aïeux seront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur demeure votre asyle. Vous y serez révéré, servi avec un saint respect par tout ce qui m'environne ; & c'est à mon exem-

ple qu'on s'empreſſera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Béliſaire, vous êtes bon ; mais ne faiſons point d'imprudence. Dites-moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel eſt l'état de votre pere, & quelles vues il a ſur vous. Nous ſommes iſſus, lui dit Tibére, de l'une de ces familles que Conſtantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfaits. Mon pere a ſervi ſous le régne de Juſtin avec aſſez de diſtinction. Il étoit eſtimé & chéri de ſon Maître. Sous le nouveau règne, on obtint ſur lui des préférences qu'il croyoit injuſtes : il ſe retira : il s'en eſt repenti ; & il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas aſſez pour lui-même. Il ſuffit, lui dit Béliſaire : je ne veux mettre aucun obſtacle à l'avancement de ſon fils. En ſuivant le mouvement de votre cœur, vous ne ſentez que le plaiſir d'être généreux ; & en effet c'eſt une douce choſe. Mais je vois pour vous le danger de vous en-

velopper dans la disgrace d'un proscrit. Mon ami, que la Cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni ; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié, car son nom seul est un reproche, & son existence pese, comme un remord, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'Empereur a pu se laisser tromper ; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le Héros : le mal est fait : puisse-t-il l'oublier pour le repos de sa vieillesse !

Hé bien donc, insista Tibére, soyez encore plus généreux. Epargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misere. L'indigne état où je vous vois, est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit

Béliſaire, ne ſeront point mes pareils. Je crois, au ſurplus, comme vous, que mon état peut inſpirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compaſſion. Auſſi mon deſſein eſt-il de me cacher; & ſi je me ſuis fait connoître à vos compagnons, c'eſt un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce ſera la derniere de ma vie; & mon aſyle ſera mon tombeau. Adieu. L'Empereur ne peut pas ſavoir que les Bulgares ſont dans la Thrace; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme ſe retira bien affligé de n'avoir pas mieux réuſſi; & il rendit à l'Empereur ce que lui avoit dit Béliſaire. Juſtinien fit marcher quelques troupes; & peu de jours après on l'aſſura que les Bulgares avoient été chaſſés. A préſent, dit-il à Tibere, nous pouvons aller ſans danger voir ce malheureux vieillard. Je paſſerai pour votre

pere ; & vous aurez ſoin de ne rien dire qui puiſſe le déſabuſer. Une maiſon de plaiſance, à moitié chemin de la retraite de Béliſaire, fut le lieu d'où l'Empereur ſe dérobant aux yeux de ſa Cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE VII.

VOILA donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur ! dit Juſtinien, en avançant ſous un vieux portique en ruine. Béliſaire, à leur arrivée, ſe leva pour les recevoir. L'Empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis, fut pénétré de honte & de remords. Il jeta un cri de douleur, & s'appuyant ſur Tibere, il ſe couvrit les yeux avec ſes mains, comme indigne de voir le jour que Béliſaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard ? C'eſt mon pere que je vous amene, dit Tibere, & que votre malheur touche ſenſiblement. Où eſt-il, reprit Béliſaire, en tendant les mains ? Qu'il approche, & que je l'embraſſe ; car il a un fils vertueux. Juſtinien fut obligé de recevoir les embraſſemens de Béliſaire ; & ſe ſentant

preſſé contre ſon ſein, il fut ſi violemment ému, qu'il ne put retenir ſes ſanglots & ſes larmes. Modérez, lui dit le héros, cet excès de compaſſion : je ne ſuis peut-être pas auſſi malheureux qu'il vous ſemble. Parlons de vous, & de ce jeune homme, qui vous donnera de la conſolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'Empereur en s'interrompant à chaque mot, oui.... ſi vous daignez permettre.... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un pere ſage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi ? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'Empereur, c'eſt la Cour, c'eſt le pays où il doit vivre ; & depuis long-temps j'ai ſi peu communiqué avec des hommes, que le monde eſt pour moi preſque auſſi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choſes ſous tant de faces diverſes, de quel ſecours ne lui ſerez-vous pas, ſi vous voulez bien l'éclairer ? S'il vouloit apprendre à fixer

la fortune, dit Béliſaire, il s'adreſſeroit mal, comme vous voyez; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien à ſes périls & riſques, je puis lui être de quelque utilité. Il eſt bien né, c'eſt l'eſſentiel. Il eſt vrai, dit Juſtinien, que ſa nobleſſe eſt ancienne. — Ce n'eſt pas ce que j'ai voulu dire; mais cela même eſt un avantage, pourvu qu'on n'en abuſe pas. Savez-vous, jeune homme, pourſuivit Béliſaire, ce que c'eſt que la nobleſſe? Ce ſont des avances que la patrie vous fait, ſur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous ſoyez en état de faire honneur à vos garans. Et ces avances, dit l'Empereur, ſont quelquefois bien hazardées. N'importe, reprit le vieillard, ce n'en eſt pas moins une très-belle inſtitution. Je crois voir, lorſqu'un enfant de noble origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécille, comme le fils d'un laboureur, je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit: Enfant, je vous ſalue, vous qui me

ſerez dévoué, vous qui ſerez vaillant, généreux, magnanime comme vos peres. Ils vous ont laiſſé leur exemple : j'y joins leurs titres & leur rang, double raiſon pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus ſolemnels il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'eſt trop, dit Juſtinien. Quand on veut élever les ames, dit Béliſaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'Etat n'auroit pas à ſe plaindre : il ſeroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous ſoyez l'un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adreſſant à l'Empereur : Vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Juſtinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous perſuader que la nobleſſe eſt comme la flamme, qui

qui ſe communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naiſſance, puiſqu'elle impoſe des devoirs; ſouvenez-vous de vos aïeux, puiſqu'ils ſont pour vous des exemples; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait tranſmis leur gloire comme un héritage, dont vous n'ayez plus qu'à jouir; gardez-vous de cet orgueil impatient & jaloux qui ſur la foi d'un nom, prétend que tout lui céde, & s'indigne des préférences que le mérite obtient ſur lui. Comme l'ambition a un faux air de nobleſſe, elle ſe gliſſe aiſément dans le cœur d'un homme bien né; mais cette paſſion, dans ſes excès, a ſa baſſeſſe tout comme une autre. Elle ſe croit haute, parce qu'elle range au-deſſous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme; & ſi vous voulez ſavoir ce qu'elle en fait, regardez un oiſeau de proie, planer le matin ſur la campagne, & choiſir d'un œil avide, entre mille animaux tremblans, celui dont il

lui plaire de faire ſa pâture : C'eſt ainſi que l'ambition délibére à ſon réveil, pour ſavoir de quelle vertu elle fera ſa victime. Ah, mon ami, la perſonnalité, ce ſentiment ſi naturel, devient atroce dans un homme public, ſitôt qu'elle eſt paſſionnée. J'ai vu des hommes qui, pour s'avancer, auroient jetté au hazard le ſalut d'une armée & le ſort d'un Empire Envieux des ſuccès qui ne leur ſont pas dûs, ils ont toujours peur qu'on ne leur enleve l'honneur d'une action d'éclat : s'ils oſoient même, ils feroient échouer celle dont ils n'ont pas la gloire : le bien public eſt un malheur pour eux, s'il ne leur eſt pas attribué. Voilà l'eſpece d'hommes la plus dangereuſe, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les armées. L'homme de bien fait ſon devoir ſans regarder autour de lui. Dieu & ſon ame ſont les témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zéle prompt à concourir au bien, voilà les ſignes d'une

grande ame. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela eſt petit & lâche. C'eſt peu même de pas prétendre à ce que vous ne méritez pas ; il faut ſavoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez ; il faut ſuppoſer votre Souverain ſujet à ſe tromper, car il eſt homme, regarder comme très-poſſible que votre Patrie & votre ſiécle vous jugent auſſi mal que lui, & que l'avenir ne ſoit pas plus juſte. Alors il faut vous conſulter & vous demander à vous-même : Si j'étois réduit au ſort de Béliſaire, m'en conſolerois-je avec mon innocence, & le ſouvenir d'avoir fait mon devoir ? Si vous n'avez pas cette réſolution bien décidée & bien affermie, vivez obſcur : vous n'avez pas de quoi ſoutenir votre nom.

Ah ! c'eſt trop exiger des hommes, reprit Juſtinien avec un profond ſoupir ; & votre exemple eſt effrayant. Il eſt effrayant au premier coup d'œil, dit le vieillard, mais beaucoup moins quand on y penſe. Car enfin ſuppoſons que la

guerre, la maladie, ou la vieilleſſe m'eût privé de la vue; ce ſeroit un accident tout naturel, dont vous ne ſeriez point frappé. Hé quoi, les vices de l'humanité ne ſont-ils pas dans l'ordre des choſes, comme la peſte qui a déſolé l'Empire? Qu'importe l'inſtrument que la nature emploie à nous détruire? La colere d'un Empereur, la fléche d'un ennemi, un grain de ſable, tout eſt égal (*a*). En s'expoſant ſur la ſcene du monde, il faut s'attendre à ſes révolutions. Vous-même, en deſtinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événemens périlleux? Hé bien, comptez-y les aſſauts de l'envie, les embuches de la trahiſon, les traits de l'impoſture & de la calomnie; & ſi votre fils arrive à mon âge ſans y avoir ſuccombé, vous trouverez qu'il a eu du

(a) *Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus, nequiſſimi bipedes intereme-runt. Cuor um hæc? ingreſſus es vitam; navigaſti; vectus es; diſcede.* M. Antonin. Imper. *De ſe ipſo*, L. 3.

bonheur. Tout eſt compenſé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, & retiré dans une maſure ; mais rappellez-vous trente ans de victoires & de proſpérités, & vous ſouhaiterez à votre fils le deſtin de Béliſaire. Allons, mon voiſin, un peu de fermeté : vous avez les allarmes d'un pere ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Aſſurément, s'écria Tibére ! Mais c'eſt bien moins à vos proſpérités, dit l'Empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous ſoutenez l'adverſité. Du courage, il en faut ſans doute, dit Béliſaire, & il ne ſuffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'eſt la bravoure d'un Soldat. Le courage d'un Chef conſiſte à s'élever au-deſſus de tous les événemens. Savez-vous quel eſt pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui perſiſte à faire ſon devoir, même aux périls, aux dépens de ſa gloire ; ce ſage & ferme Fabius, qui laiſſe parler avec mépris de

ſa lenteur, & ne change point de conduite; & non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hazarder le ſort de Rome & de l'univers, que d'eſſuyer une raillerie. Dans mes premieres campagnes contre les Perſes, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille, que je ne devois ni ne voulois riſquer. Je la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre ſa conduite de l'opinion, n'eſt jamais ſûr de lui-même. Et où en ſerions-nous, ſi, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un ſiécle impartial & un Prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carriere; mais la gloire y eſt avec elles; & ſi elle n'y eſt pas, la vertu la vaut bien: n'ayez pas peur que celle-ci vous manque: dans le ſein même de la miſere & de l'humiliation, elle vous ſuivra; eh, mon ami! ſi vous ſaviez combien un ſourire de la vertu eſt plus tou-

chant que toutes les careſſes de la fortune !

Vous me pénétrez, dit Juſtinien attendri & confondu. Que mon fils eſt heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons ! Ah, pourquoi cette école n'eſt-elle pas celle des Souverains ! Laiſſons les Souverains, dit Béliſaire ; ils ſont plus à plaindre que nous. Ils ne ſont à plaindre, dit Juſtinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont pas d'aſſez éclairés, d'aſſez courageux pour leur ſervir de guides. Mon fils eſt né pour vivre à la Cour : peut-être un jour admis dans les conſeils, ou dans l'intimité du Prince, aura-t-il lieu de faire uſage de vos leçons pour le bonheur du monde. Ne dédaignez pas d'agrandir ſon ame, en l'élevant à la connoiſſance de l'art ſublime de régner. Inſtruiſez-le, comme vous voudriez que fût inſtruit l'ami d'un Monarque. Juſtinien va deſcendre au tombeau ; mais ſon ſucceſſeur plus heu-

reux que lui aura peut-être pour ami le disciple de Bélisaire. Hélas, dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois, être avant de mourir, utile à ma Patrie! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, seroit pris pour les songes de la vieillesse. Et en effet dans la spéculation tout s'arrange le mieux du monde : les difficultés s'applanissent; les circonstances naissent à propos & se combinent à souhait, on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choses; soi-même on se suppose exempt de passions & de foiblesses, toujours éclairé, toujours sage, aussi ferme que modéré. Douce & trompeuse illusion qu'une légere épreuve auroit bientôt détruite, si l'on tenoit en main les rênes d'un Etat. Certe illusion même a son utilité, dit le jeune homme; car la chimére du mieux possible devient le modele du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve par-tout des partisans intéressés

à le maintenir. Et moi, je vous réponds, dit l'Empereur, que les fruits de votre ſageſſe ne ſeront point perdus, ſi vous les confiez au zéle de mon fils. Vous méritez, dit le Héros, que je vous parle à cœur ouvert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, ſous ce regne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi, demanda Juſtinien? Pour ne pas affliger de mes triſtes réflexions, dit Béliſaire, un vieillard qui ne ſent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, diſoit l'Empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme! Mon cher Tibére, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injuſtes malgré nous.

La nuit, le jour ſuivant, il ne vit dans ſa Cour que l'image de Béliſaire; & vers le ſoir, à la même heure, il revint nourrir ſa douleur.

CHAPITRE VIII.

BELISAIRE ſe promenoit avec ſon guide ſur la route. Dès que l'Empereur l'apperçut, il deſcendit de ſon char; & en l'abordant, Vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de ſérieuſes réflexions. Frappé de l'injuſtice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils ſur les dangers du rang ſuprême; & je lui diſois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre ſon ſort dans les mains d'un ſeul homme, d'un homme foible & fragile comme eux, facile à ſurprendre, ſujet à ſe tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir ſi funeſte! Et croyez-vous, dit Béliſaire, qu'un Sénat, qu'un peuple aſſemblé ſoit plus juſte & plus infaillible? Eſt-ce ſous le regne d'un ſeul que les

Camilles, les Themiſtocles, les Ariſtides ont été proſcrits ? Multiplier les reſſorts du Gouvernement, c'eſt en multiplier les vices, carchacun y apporte les ſiens. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on a préféré le plus ſimple ; & ſoit que les Etats aient été conquis, ou fondés ; qu'ils aient mis leur eſpoir dans la bonté des loix, ou dans la force des armes ; il eſt naturel que l'homme le plus ſage, le plus vaillant, le plus habile ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'eſt donc pas qu'une multitude aſſemblée ait voulu confier à un ſeul le ſoin de commander à tous ; mais qu'un ſeul ait jamais voulu ſe charger de ce ſoin pénible. Voilà, lui dit Tibére, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du Prince dans cette premiere élection.

Que riſquons-nous, a dû ſe dire un peuple, que riſquons-nous en nous don-

nant un Roi ? Du bien de tous nous faiſons le ſien ; des forces de l'Etat nous faiſons ſes forces ; nous attachons ſa gloire à nos proſpérités ; comme Souverain, il n'exiſtera qu'avec nous & par nous ; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ſes peuples, & qu'à ſentir ſes intérêts pour être juſte & bienfaiſant. Telle a été leur bonne foi. Ils n'ont pas calculé, dit Juſtinien, les paſſions & les erreurs qui aſſiégeroient l'ami d'un Prince. Ils n'ont vu, reprit Béliſaire, que l'indiviſible unité d'intérêt, entre le Monarque & la Nation : ils ont regardé comme impoſſible que l'un fût jamais de plein gré & de ſang froid l'ennemi de l'autre. La tyrannie leur a paru une eſpece de ſuicide, qui ne pouvoit être que l'effet du délire & de l'égarement ; & au cas qu'un Prince fût frappé de ce dangereux vertige, ils ſe ſont munis de la volonté réfléchie & ſage du Légiſlateur, pour l'oppoſer à la volonté aveugle & paſſionnée de l'homme ennemi de lui-mê-

me. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre un foule de gens intéreſſés au mal ; mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre, ne fût aiſément réprimée par l'impoſante multitude des gens intéreſſés au bien, à la tête deſquels ſeroit toujours le Prince. Et en effet avant l'épreuve, qui jamais auroit pu prévoir qu'il y auroit des Souverains aſſez inſenſés, pour faire divorce avec leur peuple, & cauſe commune avec ſes ennemis ? C'eſt un renverſement ſi inconcevable de la nature & de la raiſon, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout ſimple qu'on ne s'y ſoit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un ſeul, pour dominer ſur tous, a dû inſpirer de la crainte, c'eſt à celui qu'on avoit élu. Un pere de famille qui a cinq ou ſix enfans à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille ! que ſera-ce du chef d'u-

ne famille qui ſe compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû ſe dire, à ne vivre que pour mon peuple ; j'immole mon repos à ſa tranquillité ; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & juſtes, de n'avoir plus de volonté qui ne ſoit conforme à ces loix. Plus il me rend puiſſant, moins il me laiſſe libre. Plus il ſe livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foibleſſes, de mes paſſions, de mes erreurs ; je lui donne des droits ſur tout ce que je ſuis : enfin, je renonce à moi-même, dès que je conſens à regner ; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au Roi ſon ame toute entiere. Connoiſſez-vous de dévouement plus généreux, plus abſolu ? Voilà pourtant comme penſoient un Antonin, un Marc-Auréle. *Je n'ai plus rien en propre*, diſoit l'un ; *mon Palais même n'eſt pas à moi*, diſoit l'autre ; & leurs pareils ont penſé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans le ſuprême rang que les petites jouiſ-

ſances qui la flatteroient, & qui lui font envie, des palais, une cour, des hommages, & cette pompe qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus impoſante. Mais au milieu de tout cela, il ne reſte le plus ſouvent que l'homme accablé de ſoins, & conſumé d'inquiétude, victime de ſes devoirs, s'il les remplit fidélement, expoſé au mépris s'il les néglige, & à la haine s'il les trahit, gêné, contrarié ſans ceſſe dans le bien comme dans le mal, ayant d'un côté les ſoucis dévorans & les veilles cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même & le dégoût de tous les biens : voilà quelle eſt ſa condition. L'on a bien fait ce qu'on a pu pour égaler ſes plaiſirs à ſes peines ; mais ſes peines ſont infinies, & ſes plaiſirs ſont bornés au cercle étroit de ſes beſoins. Toute l'induſtrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux ſens ; & tandis que les jouiſſances le ſollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & ſa foibleſſe

s'y refuſe. Ainſi, tout le ſuperflu qui l'environne eſt perdu pour lui : un Palais vaſte n'eſt qu'un vuide immenſe où il n'occupe jamais qu'un point ; ſous des rideaux de pourpre & des lambris dorés, il cherche en vain le doux ſommeil du laboureur ſous le chaume ; & à ſa table le Monarque s'ennuie, dès que l'homme eſt raſſaſié.

Je ſens, dit Tibére, que l'homme eſt trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance ; mais n'eſt-ce rien que d'avoir à choiſir ?

Ah, jeune homme, jeune homme, s'écria Béliſaire ! vous ne connoiſſez pas la maladie de la ſatiété. C'eſt la plus funeſte langueur où jamais puiſſe tomber une ame. Et ſçavez-vous quelle en eſt la cauſe ? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'eſt ému de rien. Où le deſir n'a pas le temps de naître, où en naiſſant il eſt étouffé par l'affluence des biens qui l'excédent. L'art s'épuiſe en rafinemens pour ranimer des goûts

éteints ; mais la ſenſibilité de l'ame eſt émouſſée ; & n'ayant plus l'aiguillon du beſoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouiſſance. Malheur à l'homme qui a tout à ſouhait, l'habitude, qui rend ſi cruel le ſentiment de la privation, réduit à l'inſipidité la douceur des biens qu'on poſſéde.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibére, qu'il eſt pour un Prince des jouiſſances délicates & ſenſibles, que le dégoût ne ſuit jamais. Par exemple ? demanda le vieillard. Mais, par exemple la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle ? — Mais, toute eſpece de gloire, celle des armés en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire eſt un plaiſir bien doux ? Ah ! quand on a laiſſé ſur la pouſſiere des milliers d'hommes égorgés, peut-on ſe livrer à la joie ? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de ſe réjouir d'en être échappés ; mais pour un Prince né ſenſible, un jour qui a fait

couleur des flots de ſang, & qui ſera verſer des ruiſſeaux de larmes, ne ſera jamais un beau jour. Je me ſuis promené quelquefois à travers un champ de bataille : j'aurois voulu voir à ma place un Néron : il auroit pleuré. Je ſais qu'il eſt des Princes qui ſe donnent le plaiſir de la guerre, comme ils ſe donneroient le plaiſir de la chaſſe, & qui expoſent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens ; mais la manie de conquérir eſt une eſpeçe d'avarice qui les tourmente, & qui ne s'aſſouvit jamais. La Province qu'on vient d'envahir eſt voiſine d'une Province qu'on n'a pas encore envahie (*a*) ; de proche en proche l'ambition s'irrite ; tôt ou tard ſurvient un revers qui afflige plus que tous les ſuccès n'ont flatté ; & en ſuppoſant même que tout réuſſiſſe, on va, comme Alexandre, juſques au bout du monde,

(a) *O ſi angulus ille*
Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum!
Hor. Ser. L. 1.

& comme lui on revient ennuyé de l'univers & de ſoi-même, ne ſachant que faire de ces pays immenſes, dont un arpent ſuffit pour nourrir le vainqueur, & une toiſe pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeuneſſe le tombeau de Cyrus; il étoit écrit ſur la pierre : *Je ſuis Cyrus, celui qui conquit l'Empire des Perſes. Homme, qui que tu ſois, d'où que tu viennes, je te ſupplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre*, (*a*) Hélas ! dis-je en détournant les yeux, c'eſt bien la peine d'être conquérant.

Eſt-ce Béliſaire que j'entends, dit le jeune homme avec ſurpriſe ! Béliſaire ſait mieux qu'un autre, dit le Héros, que l'amour de la guerre eſt le monſtre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il eſt, reprit Tibére, une gloire plus douce, dont un Monarque peut jouir, celle qui naît de ſes bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah ! dit Béliſaire,

(*a*) Voyez Plut. Vie d'Alex.

ſi en montant ſur le trône on étoit ſûr de faire des heureux, ce ſeroit ſans doute un beau privilége, que de tenir dans ſes mains la deſtinée d'un Empire, & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreuſe immolât ſon repos à cette noble ambition ! Mais demandez à l'auguſte vieillard qui vous gouverne, s'il eſt aiſé de la remplir. Il eſt poſſible, dit l'Empereur, de perſuader aux peuples qu'on a fait de ſon mieux pour adoucir leur ſort, pour ſoulager leurs peines & pour mériter leur amour.

Quelques bons Princes, dit Béliſaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie ; & il a fait leur récompenſe & leur plus douce conſolation. Mais à moins de quelque événement ſingulier qui faſſe éclater l'amour des peuples, & rende ſolemnel cet hommage des cœurs, quel Prince oſera ſe flatter qu'il eſt ſincere & unanime ? Ses courtiſans lui en répondent ; mais qui lui répond de ſes

courtiſans ? Tandis que ſon palais retentit de chants d'allégreſſe, qui l'aſſure qu'au fond de ſes Provinces, le veſtibule d'un Proconſul & la cabane d'un laboureur ne retentiſſent pas de gémiſſemens ? Ses fêtes publiques ſont des ſcènes jouées, ſes éloges ſont commandés ; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéoſe ; & tandis qu'un tyran, plongé dans la molleſſe, s'enivre de l'encens de ſes adulateurs, l'homme vertueux qui, ſur le trône, a paſſé ſa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine ſans avoir jamais ſçu s'il avoit un ami ſincere. J'ai le cœur navré quand je penſe que Juſtinien va deſcendre au tombeau, perſuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'Empereur avec tranſport (& s'interrompant tout-à-coup) non, dit-il, avec moins de chaleur, un Souverain n'eſt pas aſſez malheureux pour ne jamais ſavoir ſi on l'aime.

Hé-bien, dit Bélisaire, il le sait; & ce bonheur qui seroit si doux, est encore mêlé d'amertume. Car, plus un Prince est aimé de ses peuples, plus leur bonheur lui devient cher; & alors le bien qu'il leur fait & les maux dont il les soulage, lui semblent si peu de chose dans la masse commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il se demande encore, *qu'ai-je fait*? Obligé de lutter sans cesse contre le torrent des adversités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais le vaincre, & de se sentir entraîné par le cours des événemens. Qui méritoit mieux que Marc-Auréle de voir le monde heureux sous ses loix (*a*)? Toutes les calamités, tous les fléaux se réunirent sous son regne (*b*).

(*a*) *Iste virtutum omnium, cœlestisque ingenii extitit, ærumnisque publicis quasi defensor objectus est.* Aurel. Vict.

(*b*) *Ut propè nihil, quo summis angoribus atteri mortales solent, dici, seu cogitari queat, quod non, illo imperante, sævierit.* Idem.

On eût dit que la nature entiere s'étoit ſoulevée, pour rendre inutile tous les efforts de ſa ſageſſe & de ſa bonté ; & celui des Monarques qui le premier fit élever un temple à la Bienfaiſance, eſt peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais ſans aller chercher d'exemple loin de nous, quel regne plus laborieux & plus proſpére en apparence que celui de Juſtinien ? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde ; toutes les pertes que l'Empire avoit faites depuis un ſiécle, réparées par des ſuccès ; les peuples du Nord & du Couchant repouſſés au delà du Danube & des Alpes ; le calme rendu aux Provinces d'Aſie ; des Rois vaincus & menés en triomphe ; les ravages de la peſte, des incurſions, des tremblemens de terre comme effacés de l'univers par une main bienfaiſante ; des fortereſſes & des temples ſans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de ſplendeur : quoi de

plus imposant & de plus magnifique ! & voir après cela dans sa vieillesse, son Empire accablé pencher vers sa ruine sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir : voilà le terme de ses travaux & tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibére, à plaindre le sort des Souverains, à les juger avec indulgence, & surtout à ne point haïr l'auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibére ; & le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer, reprit le Héros ! Non, mon ami, vous avez trop de courage, pour conseiller une lâcheté. Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ? l'épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir avec constance sa destinée & ses devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il sera victime

victime des ſiens ; mais dites-lui en même temps, que ce ſacrifice a des charmes ; & s'il veut en être payé, qu'il ſe pénetre, qu'il s'enivre de l'enthouſiaſme du bien public, qu'il s'abandonne ſans réſerve à ce ſentiment courageux, & qu'il attende de ſa vertu le dédommagement & le prix de ſes peines (*a*). Et où eſt-il donc ce prix, demanda le jeune homme ? Il eſt, dit le vieillard, il eſt dans le ſentiment pur & intime de la bonté, dans le plaiſir de s'éprouver humain, ſenſible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'Eternel. Croyez-vous qu'un bon roi calcule le matin le ſalaire de ſa journée ? Eveille-toi, ſe dit-il à lui-même, & que ton réveil ſoit celui de la juſtice & de la bienfaiſance. Laiſſe les petits intérêts de ton repos & de ta

(a) *Homo qui benefecit, ne plauſum quærat; ſed ad aliud negotium tranſeat, quemadmodum vitis ut rursùm ſuo tempore uvam producat.* Marc. Antonin. Lib. 3.

vie : ce n'eſt pas pour toi que tu vis. Ton ame eſt celle d'un grand peuple ; ta volonté n'eſt que le vœu public ; ta loi l'exprime & le conſacre. Regne avec elle, & ſouviens-toi que ton affaire eſt le bonheur du monde (a).... Vous êtes ému, mon cher Tibere ; & je ſens votre main qui tremble dans la mienne. Ah ! ſoyez ſûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouiſſances céleſtes. Elle n'aſſure point de bonheur ſans mêlange ; mais en eſt-il de tel au monde ? Eſt-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il eſt réſervé ! Un bon Prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut ſoulager ; mais ces larmes, les croyez-vous ameres, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remord ? Ce ſont les

(a) *Manè, cùm gravatim à ſomno ſurgis, in promptu tibi ſit cogitare te ad humanum opus faciendum ſurgere..... Non ſentis quàm multa poſſis præſtare, de quibus nulla eſt excuſatio naturæ ad ea non aptæ ? & tamen adhùc, prudens ſciensque, humi fixus hæres !* Ibid. L. 5.

larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu : elles ſont pures comme leur ſource. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que ſi un Dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s'il eſt vertueux, dans quelque état pénible où le ſort le réduiſe, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchans. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même : il faut y diſpoſer l'ame d'un jeune Prince ; & demain nous verrons enſemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibere à Juſtinien : il l'éleve, l'abat, la releve à ſon gré. Il déchire la mienne, dit l'Empereur ; & ces mots échappés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Sa Cour eſſaya, mais en vain, de le tirer de ſa triſteſſe ; il fut importuné des ſoins qu'on prenoit pour la diſſiper ; & le lendemain ayant annoncé qu'il vouloit ſe promener ſeul, il s'enfonça dans

la forêt voiſine. Tibere l'y attendoit ; ils partirent enſemble, & vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeller ſa promeſſe ; & Béliſaire reprit ainſi.

CHAPITRE IX.

On demande s'il eſt poſſible d'aimer la vertu pour elle-même. C'eſt peut-être le ſublime inſtinct de quelques ames privilégiées ; mais toutes les fois que l'amour de la vertu eſt réfléchi, il eſt intéreſſé. Ne croyez pas que cet aveu ſoit humiliant pour la nature : vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit comme celui de l'amitié : l'un ſervira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'eſt produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Inſenſiblement l'effet ſe dégage de la cauſe ; les motifs s'évanouiſſent, le ſentiment reſte ; on y trouve un charme inconnu ; on y attache par habitude la douceur de ſon exiſtence : dès-lors les peines ont beau prendre la place des plaiſirs que l'on attendoit ; on

ſacrifie à l'amitié tous les biens qu'on eſpéroit d'elle ; & ce ſentiment, conçu dans la joie, ſe nourrit & s'accroît au milieu des douleurs. Il en eſt de même de la vertu (*a*). Pour attirer les cœurs il faut qu'elle préſente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité : car avant de l'aimer, on s'aime ; & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans ſa jeuneſſe, la vit pour la première fois, elle étoit triomphante & couronnée de gloire : il ſe paſſionna pour elle ; & vous ſavez s'il l'abandonna, lorſqu'elle lui montra des fers, des tortures & des buchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune Prince. Ce ſera vraiſemblablement d'être libre, puiſſant & riche, obéi de ſon peuple, eſtimé de ſon ſiecle & honoré dans l'a-

(a) *Si quid in vitâ humanâ invenis potius juſtitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine.... Ad ejus amplexum totis animi viribus contendas ſuadeo.* M. Antonin. Lib. 3.

venir ; hé bien, répondez-lui que c'eſt de la vertu que dépendent ces avantages ; & vous ne le tromperez pas.

Un ſecret que l'on cache aux Monarques ſuperbes, & qu'un bon Prince eſt digne de ſavoir, c'eſt qu'il n'y a d'abſolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut régner arbitrairement eſt eſclave. La loi eſt l'accord de toutes les volontés réunies en une ſeule (*a*) : ſa puiſſance eſt donc le concours de toutes les forces de l'Etat. Au lieu que la volonté d'un ſeul, dès qu'elle eſt injuſte, a contre elle ces mêmes forces, qu'il faut diviſer, enchaîner, détruire, ou combattre. Alors les Tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en impoſent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir ; tantôt à de vils Satellites, qui vendent le ſang de la Patrie, & qui vont le glaive

(*a*) *Communis ſponſio civitatis.* Pand. L. 1. tit. 3.

à la main, tranchant les têtes qui s'élevent au-deſſus du joug & oſent réclamer les droits de la nature. De-là ces guerres domeſtiques, où le frere dit à ſon frere : Meurs, ou obéis au Tyran qui me paie pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayans preſtiges de la ſuperſtition, le Tyran s'applaudit ; mais qu'il tremble, s'il ceſſe un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriſer la licence de ſes partiſans dangereux. En le ſervant, ils le menacent ; & pour prix de l'obéiſſance, ils exigent l'impunité. Ainſi pour être l'oppreſſeur d'une partie de ſa nation, il ſe rend l'eſclave de l'autre, bas & lâche avec ſes complices, autant qu'il eſt ſuperbe & dur pour le reſte de ſes ſujets. Qu'il ſe garde bien de gêner, ou de tromper dans leur attente les paſſions qui le ſecondent : il ſait combien elles ſont atroces, puiſqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'homme éleve pour

la chaſſe dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel eſt le pacte des tyrans.

A meſure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & ſe rend dépendante de ſes ſuppots. Elle doit s'en appercevoir aux déférences, aux égards, à la tolérance ſervile dont il faut qu'elle uſe envers eux, à la partialité de ſes loix, à la molleſſe de ſa police, aux priviléges inſenſés qu'elle accorde à ſes partiſans, à tout ce qu'elle eſt obligée de céder, de diſſimuler, de ſouffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité ſoit conforme aux loix, c'eſt aux loix ſeules qu'elle eſt ſoumiſe. Elle eſt fondée ſur la volonté & ſur la force de tout un peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchans, les ennemis communs. Quiconque eſt intéreſſé au maintien de l'ordre & du repos public, eſt le défenſeur né de la puiſſance qui les protege; & chaque Ci-

toyen, dans l'ennemi du Prince, voit ſon ennemi perſonnel. Dès-lors il n'y a plus au-dedans deux intérêts qui ſe combattent, & le ſouverain, ligué avec ſon peuple, eſt riche & fort de toutes les richeſſes & de toutes les forces de l'Etat. C'eſt alors qu'il eſt libre, & qu'il peut être juſte, ſans avoir de rivaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puiſſance affermie au dedans, en eſt d'autant plus impoſante & plus reſpectable au-dehors; & comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ſes forces qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger ſon peuple contre l'oppreſſeur domeſtique ou l'uſurpateur étranger. O mon ami! ſi la juſtice eſt la baſe du pouvoir ſuprême, la reconnoiſſance en eſt l'ame & le reſſort le plus actif. L'eſclave combat à régner pour ſa priſon & pour ſa chaîne; le citoyen libre & content, qui aime ſon Prince & qui en eſt aimé, défend le ſceptre

comme ſon appui, le trône comme ſon aſyle; & en marchant pour la Patrie, il y voit par-tout ſes foyers.

Ah ! vos leçons, lui dit Tibére, ſe gravent dans mon cœur avec des traits de flamme. Que ne ſuis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des Rois !

Vous voyez donc bien, reprit Béliſaire, que leur grandeur, que leur puiſſance eſt fondée ſur la juſtice, que la bonté y ajoute encore, & que le plus abſolu des Monarques eſt celui qui eſt le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la ſaine politique n'eſt que la ſaine raiſon, & que l'art de régner conſiſte à ſuivre les mouvements d'un eſprit juſte & d'un bon cœur. C'eſt ce qu'il y a de plus ſimple, dit Béliſaire; de plus facile & de plus ſûr. Un bon payſan d'Illyrie, Juſtin a fait chérir ſon regne. Etoit-ce un politique habile ? Non ; mais le ciel l'avoit doué d'un ſens droit & d'une belle ame. Si j'étois Roi, ce ſeroit lui que je tâcherois d'imiter. Une

prudence oblique & tortueuſe a pour elle quelque ſuccès ; mais elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices ; & un Souverain qui s'oublieroit lui-même, pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'expoſeroit mille fois moins que le plus inquiet, le plus ſoupçonneux, & le plus adroit des Tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder ſon peuple comme un ennemi qu'il doit craindre ; & cette crainte réaliſe le danger qu'on lui fait prévoir : car elle produit la défiance, que ſuit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un ſouverain les beſoins de l'homme iſolé ſe réduiſent à peu de choſe ; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie ; que le cercle lui en eſt preſcrit, & qu'au-delà ce n'eſt que vanité, fantaiſie & illuſion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le preſſe d'être avide. D'intelligence avec ſon peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre

parti que celui de l'Etat ; on ſéme entr'eux la défiance ; on perſuade au Prince de ſe tenir en garde contre une multitude indocile, remuante & ſéditieuſe ; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui oppoſer. Il s'arme donc contre ſon peuple ; à la tête de ſon parti marchent l'ambition & la cupidité ; & c'eſt pour aſſouvir cette hydre inſatiable qu'il croit devoir ſe réſerver des moyens qui ne ſoient qu'à lui. Telle eſt la cauſe de ce partage que nous avons vu dans l'Empire, entre les provinces du peuple & les Provinces de Céſar, entre le bien public & le bien du Monarque. Or dès qu'un Souverain ſe frappe de l'idée de propriété, & qu'il y attache la ſûreté de ſa couronne & de ſa vie, il eſt naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle ſon bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ſes peuples, & gagner ce qu'il leur ravit ; qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire ; & de-là les ruſes & les ſurpriſes qu'il em-

ploie à les dépouiller ; de-là leurs plaintes & leurs murmures ; de-là cette guerre inteſtine & ſourde qui, comme un feu caché, couve au ſein de l'Etat, & ſe déclare çà & là par des éruptions ſoudaines. Le Prince alors ſent le beſoin des ſecours qu'il s'eſt ménagés : il croit avoir été prudent : il ne voit pas qu'en étant juſte, il ſe ſeroit mis au-deſſus de ces précautions timides, & que les paſſions ſerviles & cruelles qu'il ſoudoie & tient à ſes gages, lui ſeroient inutiles s'il avoit des vertus. C'eſt-là, Tibére, ce qu'un jeune Prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien perſuadé que l'Etat & lui ne ſont qu'un, que cette unité fait ſa force, qu'elle eſt la baſe de ſa grandeur, de ſon repos & de ſa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne ; & ne comptant pour ſes vrais biens que ceux qu'il aſſure à ſon peuple (*a*), il ſera juſte

(*a*) Trajan comparoit le tréſor du Prince à

par intérêt, modéré par ambition, & bienfaiſant par amour de ſoi-même. Voilà dans quel ſens, mes amis, la vérité eſt la mere de la vertu. Il faut du courage ſans doute pour débuter par elle avec les ſouverains; & quand de lâches complaiſans leur ont perſuadé qu'ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance conſiſte à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices ſont des loix ſous leſquelles tout doit fléchir, un ami ſincere & courageux eſt mal reçu d'abord à détruire ce faux ſyſtême. Mais ſi une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui : la premiere vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès; & le Prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu; la vertu, à ſon tour, lui rendra la vérité

la rate, dont l'enflure cauſe l'affoibliſſement de tout le reſte du corps.

chere. Car le penchant au bien que l'on ne connoît pas, n'eſt qu'un inſtinct confus & vague; & déſirer d'être utile au monde, c'eſt déſirer d'être éclairé. Or la vérité que doit chercher un Prince, eſt la connoiſſance des rapports qui intéreſſent l'humanité. Pour lui le vrai, c'eſt le juſte & l'utile; c'eſt dans la ſociété, le cercle des beſoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des ſecours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opérent. Voilà ce qui doit l'occuper & l'occuper toute ſa vie. S'étudier ſoi-même, étudier les hommes (*a*), tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractere, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'eſprit & de l'ame; s'inſtruire, non pas avec une curioſité fri-

(*a*) *Quænam ſunt eorum mentes, quibus rebus ſtudent, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipſorum mentes intueri.* Marc. Antonin. L. 9.

vole & paſſagére, mais avec une volonté fixe & impoſante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ſes peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de le gouverner; pour être mieux inſtruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumiere; en déteſtant une délation ſourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en ſon nom: voilà ce que j'appelle aimer la vérité; & c'eſt ainſi que l'aimera, dit-il, s'adreſſant à Tibére, un prince bien perſuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il ſera juſte. Vous lui aurez appris à ſe rendre indépendant & libre au milieu de la Cour; c'eſt à préſent de ſa liberté même qu'il doit ſavoir ſe défier; c'eſt avec elle que je vous mets aux priſes, & c'eſt encore ici que votre zéle a beſoin d'être courageux. Il le ſera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils ſe ſéparerent.

C'eſt une choſe étrange, dit l'Empe-

reur, que par-tout & dans tous les temps, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui, par état, ſont les peres du peuple. Le ſeul crime de ce Héros eſt d'avoir été populaire : c'eſt par-là qu'il a donné priſe aux calomnies de ma Cour, & peut-être à ma jalouſie. Hélas ! on me le faiſoit craindre ! j'aurois mieux fait de l'imiter.

CHAPITRE X.

Le lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis ; & il se disoit à lui-même : Je suis bien heureux dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité ! Que ces intérêts sont puissans sur une ame ! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'éleve au-dessus de moi-même ; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibere qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'Empereur ; & en effet, de toutes les vertus,

il n'en eſt point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en liberté ſe livrer à ce doux penchant ! Encore, hélas ! faut-il le modérer, dit le héros ; & s'il n'eſt éclairé, s'il n'eſt réglé par la juſtice, il dégénere inſenſiblement en un vice tout oppoſé. Ecoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en adreſſant la parole à Tibere.

Dans un Souverain, le plus doux exercice du pouvoir ſuprême, c'eſt de diſpenſer à ſon gré les diſtinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il reſſemble à la bienfaiſance ; & le meilleur Prince y ſeroit trompé, s'il ne ſe tenoit en garde contre la ſéduction. Il ne voit que ce qui l'approche ; & tout ce qui l'approche lui répete ſans ceſſe, que ſa grandeur réſide dans ſa Cour, que ſa majeſté tire tout ſon éclat du faſte qui l'environne, & qu'il ne jouit de ſes droits & du plus beau de ſes privileges, que par les graces qu'il répand & qu'on appelle ſes bienfaits.....

Ses bienfaits, juſte ciel ! la ſubſtance du peuple, la dépouille de l'indigent !.... Voilà ce qu'on lui diſſimule. L'adulation, la complaiſance, l'illuſion l'environnent ; l'aſſiduité, l'habitude le gagnent comme à ſon inſu ; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de ſa magnificence ; il voit la joie, il entend les vœux du courtiſan qui la bénit ; il s'accoutume à croire qu'elle eſt une vertu ; & ſans remonter à la ſource des richeſſes dont il eſt prodigue, il les répand comme ſon bien. Ah ! s'il ſavoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats ! Il le ſaura, mon cher Tibere, s'il a jamais un véritable ami : il apprendra que ſa bienfaiſance conſiſte moins à répandre qu'à ménager ; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite ; & qu'elle eſt la ſource des plus grands maux dont un Etat ſoit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu

ſévere, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle eſt, dit le vieillard, comme une prédilection perſonnelle, qui dans le choix & l'emploi des hommes, renverſe l'ordre de la juſtice, de la nature & du bon ſens. Et en effet, la juſtice attribue les honneurs à la vertu, les récompenſes aux ſervices; la nature deſtine les grandes places aux grands talens; & le bon ſens veut qu'on faſſe des hommes le meilleur uſage poſſible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu, elle préfere la complaiſance au zele, l'adulation à la vérité, la baſſeſſe à l'élévation d'ame; & comme ſi le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le poſſede peut aſpirer à tout. Ainſi, la faveur eſt toujours le préſage d'un mauvais regne; & le Prince qui livre à ſes favoris le ſoin de ſa gloire & le ſort de ſes peuples, fait croire de deux choſes l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à ſon choix

la vertu de transformer les ames, & de faire un ſage, ou un héros, d'un vieil eſclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce ſeroit une prétention inſenſée, dit Tibere; mais il y a dans l'Etat mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Béliſaire, qui ne demande, ſinon l'homme habile, du moins l'honnête homme; & la faveur recherche auſſi peu l'un que l'autre. C'eſt peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là, elle détruit juſqu'aux germes des talens & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un Etat où elle domine, reſſemble à ces campagnes déſolées, où quelques plantes utiles, qui naiſſent d'elles-mêmes, ſont étouffées par les ronces; & je n'en dis pas aſſez: car, ici ce ſont les ronces que l'on cultive, & les plantes ſalutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous ſuppoſez, inſiſta Tibere, que

la faveur n'eſt jamais éclairée & ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Béliſaire ; & en tirant au ſort les hommes qu'on éleve, on ſe tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue ; & le mérite dédaigne de la briguer. Elle eſt donc ſûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer conſtamment l'ambitieux qui la pourſuit. Et quel accès le ſage ou le héros peut-il avoir auprès d'elle ? Eſt-il capable des ſoupleſſes qu'elle exige de ſes eſclaves ? Son ame ferme ſe pliera-t-elle aux maneges de la Cour ? Si ſa naiſſance le place auprès du Prince & dans le cercle de ſes favoris, quel rôle y jouera ſa franchiſe, ſa droiture, ſa probité ? Eſt-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux ? qui étudie avec le plus de ſoin les foibleſſes & les goûts du Maître ? qui ſait feindre & diſſimuler avec le plus d'adreſſe ? taire & déguiſer ce qui offenſe, & ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille

à

à parier contre un, qu'un favori n'eſt pas digne de l'être.

Le favori d'un Prince éclairé, juſte & ſage, dit l'Empereur, eſt toujours un homme de bien.

Un Prince éclairé, juſte & ſage, dit Béliſaire, n'a point de favori. Il eſt digne d'avoir des amis, & il en a; mais ſa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fut jamais. Cet ami fut pris par les Daces; & leur Roi fit dire à l'Empereur, que s'il refuſoit de ſouſcrire à la paix qu'il lui propoſoit; il feroit mourir ſon captif. Savez-vous quelle fut la réponſe de Trajan? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Regulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, & c'eſt d'un tel Prince qu'il eſt glorieux d'être l'ami. Auſſi, le brave Longin s'empoiſonna-t-il bien vîte, pour ne laiſſer aucun retour à la pitié de l'Empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibére. Oui, je ſens que le bien public, dès qu'il eſt compromis, ne permet rien aux affections d'un Prince ; mais il peut avoir quelquefois des prédilections perſonnelles, qui n'intéreſſent que lui ſeul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Béliſaire, qui n'intéreſſe l'état. Rien de lui n'eſt ſans conſéquence ; & il doit ſavoir diſtribuer juſques aux graces de ſon accueil. On ſe perſuade que la faveur n'eſt qu'un petit mal dans les petites choſes ; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attraits, & l'habitude en eſt ſi douce, qu'on ne ſe retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'eſpoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue : & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un Prince réſiſte au choc des paſſions & des intérêts de ſa cour ? Cette digue, mon cher Tibére, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'eſt la volonté du bien. Un Prince, qui dans le choix des hommes

n'a pour régle que l'équité, ne laiſſe d'eſpoir qu'au mérite. Les vertus, les talens, les ſervices ſont les ſeuls titres qu'il admette; & quiconque aſpire aux honneurs, eſt obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée, fait place à l'émulation; & la perſpective effrayante d'une diſgrace ſans retour interdit aux ambitieux les manéges & les ſurpriſes. Mais ſous un Prince qui ſe décide par des affections perſonnelle;, chacun a droit de prétendre à tout. C'eſt à qui ſaura le mieux s'inſinuer dans ſes bonnes graces, gagner les eſclaves de ſes eſclaves, & de proche en proche s'élever en rampant. L'homme adroit & ſouple s'avance; l'homme fier de ſa vertu, s'éloigne & demeure oublié. Si quelque ſervice important le fait remarquer dans la foule; ſi le beſoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'eſt le ſien, ſe réuniſſent pour le détruire; & il eſt réduit au choix de s'avilir, en oppoſant

l'intrigue à l'intrigue, ou de ſe livrer ſans défenſe à la rage des envieux. Dès qu'une cour eſt intrigante, c'eſt le cahos des paſſions, & je défie la ſageſſe même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'eſt plus rien; la perſonnalité décide & du blâme & de la louange; & le Prince que le menſonge obſede, fatigué du doute & de la défiance, ne ſort le plus ſouvent de l'irréſolution, que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibére? Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s'altérent; & ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entrepriſe; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté? On eſt quelquefois plus heureux que ſage, quelquefois plus ſage qu'heureux; & dans l'une & dans l'autre fortune, il eſt très-mal aiſé d'apprécier les hommes, ſur-tout pour un Prince livré aux opinions de ſa cour.

Juſtinien dans ſa vieilleſſe en eſt la preuve, dit l'Empereur : il a été crùellement trompé.

Et qui ſait mieux que moi, dit Béliſaire, combien ſes faux-amis ont abuſé de ſa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le ſurprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverſer le cours de mes proſpérités. L'Empereur ne prétendoit pas m'oppoſer un rival dans l'Intendant de ſes finances ; mais Narsès avoit un parti à la cour ; il s'en fit un dans mon armée ; la diviſion s'y mit, & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé ; mais il n'étoit plus temps : Milan étoit pris ; tout ſon peuple égorgé, & la Ligurie enlevée à nos armes. Je ſuis bien aiſe que Narsès ait trouvé grace auprès de l'Empereur : nous devons au relâchement de la diſcipline d'avoir ſauvé la vie à ce grand homme. (*a*) Mais

(*a*) *In bello qui rem à duce prohibitam fecit.*

du temps de la République, Narsès eût payé de ſa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, & de m'avoir déſobéi. Je fus rappellé à mon tour ; & pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entiere. On m'y renvoie, mais ſans armée. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des ſoldats. J'en ramaſſe à peine un petit nombre (a), qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, ſans chevaux, ſans armes, ſans vivres. Que pouvois-je dans cet état ? J'eus bien de la peine à ſauver Rome. Cependant, mes ennemis étoient triomphans à la cour, & ils ſe diſoient l'un à l'autre : Tout va bien, il eſt aux abois, & nous l'allons voir ſuccomber. Ils ne

aut mandata non ſervavit, capite punitur, etiam ſi rem benè geſſerit. Pand. 49. T. 16.

(a) 4000.

voyoient que moi dans la cauſe publique: & pourvu que ſa ruine entraînât la mienne, ils étoient contens! Je demandois des forces, je reçus mon rappel; & pour me ſuccéder, on fit partir Narsès, à la tête d'une puiſſante armée. Narsès juſtifia ſans doute le choix qu'on avoit fait de lui; & ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place; mais pour me nuire, il avoit fallu nuire au ſuccès de mes armes: on achetoit ma perte aux dépens de l'Etat. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeſte. Pour élever ou détruire un homme, elle ſacrifie une armée, un Empire s'il eſt beſoin.

Ah! s'écria Juſtinien, vous m'éclairez ſur tout ce qu'on a fait pour obſcurcir votre gloire. Quelle foibleſſe dans l'Empereur d'en avoir cru vos ennemis!

Mon voiſin, lui dit Béliſaire, vous ne ſavez pas combien l'art de nuire eſt rafiné à la cour; combien l'intrigue eſt aſſidue, active, adroite, inſinuante. Elle ſe garde bien de heurter l'opinion du

Prince ou ſa volonté, elle l'ébranle peu-à-peu, comme une eau qui filtre à travers ſa digue, la ruine inſenſiblement, & finit par la renverſer. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque eſt ſans défiance & ſans précaution : qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguiſe, & que la renommée, dont la voix ſe perd aux barriéres du palais. Là c'eſt l'envie qui prend la parole ; & malheur à l'homme abſent qu'elle a réſolu de noircir. Il n'eſt pas poſſible que dans le cours de ſes ſuccès, il n'éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime ; & lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ſes avantages. D'un côté le mal ſe groſſit, de l'autre le bien ſe déprime ; & tout compenſé, l'homme le plus utile dévient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que ſa chûte, c'eſt l'élévation de celui que l'intrigue met à ſa

place, & qui communément ne la mérite pas ; c'eſt l'impreſſion que fait ſur les eſprits l'exemple d'un malheur injuſte & d'une indigne proſpérité. De-là le relâchement du zéle, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence qu'autoriſe l'impunité. Tel eſt le regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un Empire.

Sans doute, hélas, c'eſt dans un Prince une foibleſſe malheureuſe, dit l'Empereur ; mais elle eſt peut-être excuſable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte envain contre la deſtinée, & que malgré tous ſes efforts le vaiſſeau de l'Etat, briſé par les tempêtes, eſt ſur le point d'être englouti. Car enfin ne nous flattons pas : la grandeur même & la durée de cet Empire ſont les cauſes de ſa ruine. Il ſubit la loi qu'avant lui le vaſte Empire de Belus, celui de Cyrus ont ſubie. Comme eux il a fleuri ; il doit paſſer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Béliſaire, à la fatalité de ces révolutions. C'eſt réduire en ſyſtême le découragement où je gémis de voir que nous ſommes tombés. Tout périt, les Etats eux-mêmes, je le ſais; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur exiſtence. Il eſt un âge où l'homme eſt obligé de renoncer à la vie, & de ſe réſoudre à finir; il n'eſt aucun temps où il ſoit permis de renoncer au ſalut d'un Empire. Un Corps politique eſt ſujet ſans doute à des convulſions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le conſument, à des accès qui, du tranſport, le font tomber dans l'accablement: le travail uſe ſes reſſorts, le repos les relâche, la contention les briſe; mais aucun de ces accidens n'eſt mortel. On a vu les Nations ſe relever des plus terribles chûtes, revenir de l'état le plus déſeſpéré, &, après les criſes les plus violentes, ſe rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'eſt donc pas marquée,

comme l'eſt pour nous le déclin des ans ; leur vieilleſſe eſt une chimére ; & l'eſpérance qui ſoutient le courage, peut s'étendre auſſi loin qu'on veut. Cet Empire eſt foible, ou plutôt languiſſant ; mais le remede, ainſi que le mal, eſt dans la nature des choſes, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'Empereur, daignez faire avec nous cette recherche conſolante ; & avant d'aller au remede, remontons aux ſources du mal. Je le veux bien, dit Béliſaire ; & ce ſera plus d'une fois le ſujet de nos entretiens.

CHAPITRE XI.

JUSTINIEN plus impatient que jamais de revoir Béliſaire, vint le preſſer le jour ſuivant, de déchirer le voile qui depuis ſi long-temps lui cachoit les maux de l'Empire. Béliſaire ne remonta qu'à l'époque de Conſtantin. Quel dommage dit-il, qu'avec tant de réſolution, de coûrage & d'activité, ce génie vaſte & puiſſant ſe ſoit trompé dans ſes vues, & qu'il ait employé à ruiner l'Empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la ſplendeur! Sa nouvelle conſtitution eſt un chef-d'œuvre d'intelligence : la milice Prétorienne abolie, les enfans des pauvres adoptés par l'Etat (*a*), l'autorité du Préfet diviſée &

(*a*) Dès qu'un pere déclaroit ne pouvoir nourrir ſon enfant, l'Etat en étoit chargé; l'enfant devoit être nourri, élevé aux dépens de la république. Conſtantin voulut que cette

réduite (*a*), les Vétérans établis poſſeſſeurs & gardiens des frontiéres, tout cela étoit ſage & grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens ſi ſimples? Il ne vit pas, ou ne voulut pas voir que tranſporter le ſiége de l'Empire, c'étoit en ébranler, & au phyſique & au moral, les plus ſolides fondemens. Il eut beau vouloir que ſa Ville fût une ſeconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ſes plus riches ornemens, pour en décorer la nouvelle; ce n'étoit-là qu'un jeu de théâtre, qu'un ſpectacle fragile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibére, & la capitale du monde me ſembloit bien plus dignement, bien plus avantageuſement placée ſur le Boſphore, au milieu de deux mers, & entre l'Europe & l'Aſie, qu'au fond de l'Italie,

loi fût gravée ſur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(*a*) Voy. Zoſime, L. 2, ch. 33.

au bord de ce ruiſſeau qui ſoutient à peine une barque.

Conſtantin a penſé comme vous, dit Béliſaire, & il s'eſt trompé. Un Etat obligé de répandre ſes forces au dehors, doit être au dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel eſt l'avantage de l'Italie. La nature elle-même ſembloit en avoir fait le ſiége des maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent, la garantiſſent à peu de frais des inſultes de ſes voiſins; & Rome, pour ſa ſureté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puiſſant & hardi franchiſſoit ces barrieres, l'Apennin ſervoit de refuge aux Romains, & de rempart à la moitié de l'Italie: ce fut là que Camille défit les Gaulois; & c'eſt dans ce même lieu que Narsès a remporté ſur Totila une ſi belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable. Le reſſort du Gouvernement eſt expoſé au choc de tous les re-

vers. Demandez aux Scythes, aux Sarmates, aux Eſclavons, ſi l'Hébre, le Danube, le Tanaïs, ſont des barrieres qui leur impoſent. Biſance eſt contre eux notre unique refuge; & la foibleſſe de ſes murs n'eſt pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les loix qui régnoient au dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'Etat juſqu'aux extrémités: l'Italie étoit ſous leurs yeux & ſous leurs mains modératrices: elles y formoient les mœurs publiques, & les mœurs, à leur tour, leur donnoient de fidéles diſpenſateurs. Ici nous avons les mêmes loix; mais comme tout eſt tranſplanté, rien n'eſt d'accord, rien n'eſt enſemble. L'eſprit national n'a point de caractere; la Patrie n'a pas même un nom. L'Italie produiſoit des hommes qui reſpiroient en naiſſant l'amour de la Patrie, & qui croiſſoient dans le champ de Mars. Ici quel eſt le berceau, quelle eſt l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens,

les Thraces ſont auſſi étrangers pour nous que les Numides & les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul eſprit d'Etat & de Corps qui les anime & les faſſe agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, diſoit, à ſes Soldats, un Capitaine de l'ancienne Rome; & cette harangue les rendoit infatigables dans les travaux, & intrépides dans les combats. A préſent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates*? L'Etat n'eſt plus un Corps, c'eſt le principe de ſa foibleſſe: & l'on n'a pas vu qu'il falloit des ſiécles pour y rétablir cette unité qu'on appelle Patrie; & qui eſt l'ouvrage inſenſible & lent de l'habitude & de l'opinion. Conſtantin a décoré ſa Ville des ſtatues des Héros de Rome: vain ſtratagême, hélas! ces images ſacrées étoient vivantes au Capitole; mais le génie qui les animoit n'eſt pas monté ſur nos vaiſſeaux: ils n'ont tranſporté que des marbres. Les

Paul Emiles, les Scipions, les Catons ſont muets pour nous : Biſance leur eſt étrangere. Mais dans Rome ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Juſtinien, qu'à Rome l'Empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-tems. Le peuple y étoit avili, & le Sénat plus avili encore.

Un empire eſt foible & malheureux partout, dit Béliſaire ; quand il eſt en de mauvaiſes mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon regne pour changer la face des choſes. Voyez de quel abaiſſement l'Etat ſortit ſous Adrien : & à quel point de gloire & de majeſté il arriva ſous Marc-Auréle. La vertu romaine s'éclipſoit ſans s'éteindre ; le Prince digne de la ranimer en retrouvoit le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Biſance : il faut le ſemer de nouveau ; & ce doit être le grand ouvrage d'un regne juſte & modéré. Sans ce prodige tout eſt perdu. Les ſuccès

mêmes de nos armes ſont ruineux pour l'Etat. L'Empire a ſur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaiſſent, ils ſe ſuccédent l'un à l'autre, & par des diverſions rapides ils ſe donnent mutuellement le temps de ſe relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en ſe diviſant : ſes courſes le ruinent, ſes travaux le conſument, ſes victoires mêmes ſont pour lui des plaies qui n'ont pas le tems de ſe fermer ; & après des efforts inouis pour affermir ſa puiſſance, un ſeul jour ébranle & renverſe vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, ſous ce regne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, de l'Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, ſous Mundus, Germain, Salomon, Narsès, & moi, ſi j'oſe me nommer, tout cela s'eſt réduit à ſubir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'Empereur, puiſque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'eſt pas d'acheter la paix. Les barbares du Nord ne cherchent qu'une proie, & plus elle ſe montre foible, plus ils ſont ſûrs de la ravir. Les Perſes n'ont rien de plus intéreſſant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos Provinces d'Aſie. On les renvoie avec de l'or! quel moyen de les éloigner, que de leur préſenter l'appât qui les attire! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre; & nos Empereurs, en épuiſant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides & plus puiſſans.

Vous m'affligez, dit Juſtinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu'on leur oppoſe? De bonnes armées, dit Beliſaire, & ſur-tout des peuples heureux. Quand les Barbares ſe répandent dans nos Provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laiſſer après eux la déſolation & la haine, pourvu qu'ils laiſſent la terreur. Il n'en eſt pas

ainſi d'un Empire qui veut garder ce qu'il poſſéde : s'il ne fait pas aimer ſa domination, il faut qu'il y renonce : l'autorité fondée ſur la crainte s'affoiblit & ſe perd dans l'éloignement ; & il eſt impoſſible de régner par la force, depuis le Taurus juſqu'aux Alpes, depuis le Caucaſe juſqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la ſueur, d'avoir pour oppreſſeurs les Romains ou les Perſes ? On défend mal une puiſſance dont on eſt accablé ſoi-même ; & ſi on n'oſe s'en affranchir, on s'en laiſſe au moins délivrer. L'humanité, la bienfaiſance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l'on a ſoumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'Etat eſt partout, & chaque Province eſt un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai ſouvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il ; & vous m'y autoriſez en conſultant mon expérience

Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma Patrie. La diſcipline établie dans mon armée y attira l'abondance, & j'eus bientôt le plaiſir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour aſyle, & ſe ranger ſous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage à la tête d'une armée victorieuſe, on n'entendit pas une plainte : ni le travail ni le repos des Citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce & l'induſtrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix : auſſi ne tenoit-il qu'à moi de régner ſur un peuple qui m'appelloit ſon pere. J'ai vu de même en Italie, les Naturels du pays venir en foule ſe donner à nous, & les Goths à Ravenne ſupplier leur vainqueur de vouloir bien être leur Roi. Tel eſt l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie : je n'ai fait que ſuivre les leçons que les Barbares me donnoient. Oui, les Barbares ont comme

nous leurs Titus & leurs Marc-Auréles. Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O Villes d'Italie, s'écria le vieillard, quelle comparaiſon vous avez faite de ces Babares avec nous! J'ai vu dans Naples égorger ſous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfans au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes ſoldats ces innocentes victimes; mais j'étois ſeul, mes cris n'étoient point entendus; & ceux qui auroient dû me ſeconder, étoient occupés au pillage. Cette même ville a été priſe par le généreux Totila. Heureux Prince! il a eu la gloire de la ſauver de la fureur des ſiens. Il s'y eſt conduit comme un pere tendre au milieu de ſa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les ſoins qu'il a pris du ſalut de ce peuple, qui venoit de ſe rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos Commandans venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme

nos ennemis ont ſu gagner le cœur des peuples. Leur juſtice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais en revanche, ce qui les a bien ſervis, c'eſt l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos Chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venois de refuſer la Couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, réſolurent de ſecouer le joug : de-là le regne de Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois perſuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illuſtres Brigands, nos gens de luxe & de rapine, loin de les traiter en amis, exercerent en liberté ſur leurs Villes & leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du déſeſpoir : le ſang inonda nos Provinces. Ainſi l'oppreſſion excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en eſt de même au-dedans. Des Préfets indolens, des Proconſuls avides, tyrans abſolus & impitoyables des Provinces & des Cités : voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux, les charges publiques ſont devenues ſi accablantes, que pour retenir ſous le faix les principaux Citoyens (*a*), il a fallu leur interdire la Milice, le Sacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la reſſource de l'eſclavage. Comment voulez-vous que des Peuples ſi cruellement tourmentés aiment un joug qui les écraſe ? Peuvent-ils ſe croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de ſi durs oppreſſeurs ? Au premier murmure que leur arrachent la miſere & le déſeſpoir, on crie à la révolte, à l'infidélité ; on fait marcher dans les provinces des armées qui les ravagent. Triſte & cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner ! Et que faire

(*a*) Les Décurions, ou Officiers Municipaux.

d'un

d'un peuple abattu de foibleſſe ? Il faut qu'il ſoit docile & fort. Il ſera l'un & l'autre, s'il n'eſt point excédé par tous ces tyrans ſubalternes, qui, du regne d'un Prince équitable & doux, ne font que trop ſouvent un regne intolérable.

C'eſt de ces dépoſitaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'eſt donc ſur eux que doit ſe fixer l'œil vigilant & ſévere du Prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis ; car ils l'expoſent à la haine publique ; & c'eſt pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent ſa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences ; & par eux le Prince eſt à ſon inſu le fléau des peuples qu'il aime. Mon cher Tibere, ajouta le héros, ſi un Souverain a le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité ; & que tous ceux qui l'exercent ſous lui, ſentent le

frein de ſa juſtice. Car les excès commis en ſon nom, calomnient ſon regne, & font retomber ſur lui les larmes du foible opprimé ; au lieu que ſi les peuples ſavent qu'il les protege & qu'il les venge, ils ſe plaindront à lui ſans ſe plaindre de lui ; & la haine publique attachée aux artiſans des malheurs publics, laiſſera le Prince équitable en poſſeſſion du cœur de ſes ſujets.

Rien de plus beau dans la ſpéculation, dit Juſtinien, qu'un Prince attentif & préſent à tout ce qui ſe paſſe dans ſon Empire. Mais le détail en eſt immenſe ; & s'il faut qu'il écoute les plaintes de ſes peuples, qu'il les examine & les juge, il n'y ſuffira jamais.

C'eſt avec ces fantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Béliſaire ; mais ils s'évanouiſſent, quand on les obſerve de près ; & vous verrez demain que l'art de gouverner eſt moins compliqué qu'on ne penſe. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin

que je n'aurois voulu. Régner eſt la folie de la plupart des hommes ; & il en eſt peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amuſent, comme je fais, à régler le ſort des Etats. C'eſt le délire du vulgaire, dit Juſtinien, mais la plus digne méditation du ſage.

L'Empereur ſe retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre ; & le ſoir même, à ſon ſouper, il ouit dire à ſes courtiſans que jamais l'Empire n'avoit été plus floriſſant & plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'Empire eſt floriſſant, & vous nagez dans l'abondance ; il eſt heureux, car vous vivez dans le luxe & l'oiſiveté. Ici les peuples ne ſont comptés pour rien, & la Cour eſt pour vous l'Empire. Ces mots leur firent baiſſer les yeux. Ils ne douterent pas que la mélancolie où l'Empereur étoit plongé, ne fût la ſuite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibere. Tibere, diſoient-ils, eſt un jeune enthouſiaſte, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dan-

gereux ici qu'un homme de ce caractere ; il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

LE lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la Cour, le bon aveugle & ſes deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un Prince qui veut régner par lui-même, leur diſoit-il, doit ſavoir tout ſimplifier. Son premier ſoin eſt de bien connoître ce qui eſt utile à ſes peuples, & ce qu'ils attendent de lui (*a*). Cela ſeul, dit Tibere, eſt une étude immenſe. Elle eſt très-ſimple, dit le héros; car les beſoins d'un ſeul ſont les beſoins de tous, & chacun de nous ſait par lui-même ce qui eſt utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, ſi vous étiez laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du Prin-

(*a*) *Semper officio fungitur, utilitati hominum conſulens & ſocietati.* Cic. Off. 3.

ce ? Qu'il m'assurât le fruit de mon travail, dit celui-ci ; qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfants & ma femme ; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence, l'injure & l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire, voilà tout ; & chaque citoyen, dans son état, n'en demande pas davantage. Et le Prince à son tour, poursuivit le héros, qu'exige-t-il de ses sujets ? — L'obéissance, le tribut, & des forces pour le maintien de sa puissance & de ses loix. — Cela est encore simple & juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques ? — De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, & d'observer dans leur commerce la concorde & la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde ; & pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un temps où celles de Rome étoient écrites

ſur douze tables ; ce temps valoit bien celui-ci. Le juſte n'eſt que la balance de l'utile, & la meſure de ce qui revient à chacun de la ſomme du bien public. Que la ſeule équité préſide à ce partage, ſon code ne ſera pas long. Ce qui l'embrouille & le groſſit, c'eſt le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ſes fantaiſies, dont elle change à tout propos ; c'eſt la crainte puſillanime de ne pas donner à la liberté aſſez de liens qui l'enchaînent : c'eſt le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire aſſez ſentir ſes droits ; c'eſt la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui ſe réglent aſſez & beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait ſous ce regne une ample collection d'Edits & de Décrets ſans nombre ; mais c'eſt l'école des Juriſconſultes ; ce n'eſt pas l'école du peuple : or c'eſt le peuple qu'il s'agit d'inſtruire de ſes devoirs & de ſes droits. Chacun doit être ſon premier juge ; chacun doit donc

ſavoir ce qui lui eſt preſcrit, défendu, permis par la loi (*a*). Il faut pour cela des loix ſimples, claires, ſenſibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'eſt-là ſur-tout ce qui abrégera les détails de l'adminiſtration. Car dès que le peuple eſt inſtruit de ce qu'il doit & de ce qui lui eſt dû, il eſt fier de ſa ſûreté & content de ſa dépendance; il voit ce qui lui revient des ſacrifices qu'il a faits; & dans le bien public appercevant le ſien, il révére l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on ſi ſouvent impatient du joug des loix? parce que la rigueur eſt toute du côté des loix qui le gênent, & la molleſſe & la négligence du côté des loix qui le favoriſent & qui doivent le protéger. Or la ſimplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus; car les Juges voyant le peuple aſſez inſtruit pour les

(*a*) *Legis virtus hæc eſt: imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. L. 1, t. 3.

juger par eux-mêmes, & en état de réclamer contre eux une loi préciſe & conſtante, ils n'oſeroient plier la régle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abuſives des loix, ſont celles qui donnent priſe ſur les biens. Car on n'en veut guére à la vie ni à la liberté des peuples ; & quand on leur lie les mains, ce n'eſt que pour les dépouiller. Auſſi de mille excès commis par les Dépoſitaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un ſeul qui ne ſoit pas le crime de l'avarice. C'eſt donc là que le Prince doit porter la lumiere, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt ſera multiplié, vague (*a*) & compliqué comme il l'eſt, la régie, quoi que l'on faſſe, en ſera trouble & frauduleuſe : il faut donc le ſimplifier. Que la loi qui le réglera ſoit préciſe & inaltérable ; que le tribut lui-

(*a*) *Sub Imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, ſed arbitratu Imperatorum proceſſerunt.* Bulling. *De trib. ac. vectig. P. R.*

même, ce beſoin de l'Etat (*a*), ſoit égal, aiſé, naturel ; qu'il ſoit un, qu'il ſoit appliqué à des biens réels & ſolides, réglé par leur valeur, & le même partout, le tribut, par exemple, que l'heureuſe Sicile (*b*) payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer Céſar dans les Provinces de l'Aſie (*c*). La fraude n'aura plus à ſe réfugier dans un dédale ténébreux d'édits abſurdes (*d*) & bizarres : l'évidence même du droit

(*a*) *Quoniam neque quies ſine armis, neque utrumque ſine tributis haberi poſſunt.* Liv. L. 1.

(*b*) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buling. *Ubi ſup.*

[c] *App. de Belle. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ, uberius* [*ex Aſiâ*] *vel anguſtius tecti, al exactum eſt.* Item. Dio. L. 45.

[d] Les Empereurs avoient mis des impôts ſur l'urine, ſur la pouſſiere, ſur les ordures, ſur les cadavres, ſur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de ſomme ; *& quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerant.* Vid. Buling. *Ubi ſupra.*

en marquera les limites ; & en ceſſant d'être arbitraire, il ceſſera d'être odieux.

Vous ſavez bien, dit l'Empereur, ce qu'on oppoſe à vos principes ? Simplifier l'impôt, ce ſeroit le réduire. Je l'eſpere, dit le Héros. Et puis, ajouta l'Empereur, ſi le peuple eſt trop à ſon aiſe, il ſera, dit-on, pareſſeux, arrogant, rebelle, intraitable. O juſte ciel, s'écria Béliſaire ! quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en aſſurer les fruits ! quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux ! On craint qu'il ne ſoit arrogant ! Ah, je ſais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'eſclave ſous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il eſt ſans crime & ſans reproche ? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, ſi ce n'eſt ſous celui des loix & du Souverain légitime ? Quel Empire ſera jamais plus ſûr de ſon obéiſſance, que celui qui par les bienfaits, la reconnoiſſance & l'amour, s'eſt acquis tous

les droits du pouvoir paternel ? Croyez-moi, je connois le peuple : il n'eſt pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'eſt la miſere & la ſouffrance ; ce qui l'aigrit & le révolte, c'eſt le déſeſpoir d'acquérir ſans ceſſe, & de ne poſſéder jamais. Voilà le vrai, & on le ſait bien ; mais on le diſſimule : on s'eſt fait un ſyſtême que l'on tâche d'autoriſer. Ce ſyſtême des Grands eſt, que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde eſt fait pour eux. C'eſt un orgueil inconcevable, dit l'Empereur, mais il eſt vrai qu'il exiſte dans bien des ames. Non, dit Béliſaire, il eſt joué : il n'a jamais été ſincere. Il n'y a pas un homme de bon ſens, quelque élevé qu'il ſoit, qui ſe comparant en ſecret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protége, ne ſoit humble au-dedans de lui-même ; car il ſent bien qu'il eſt foible, dépendant & néceſſiteux. Sa hauteur n'eſt qu'un perſonnage qu'il a pris

pour en impoſer ; mais le mal eſt qu'il en impoſe & parvient à perſuader. Faſſe le ciel, mon cher Tibere, que votre ami ne donne pas dans cette abſurde illuſion. Obtenez qu'il jette les yeux ſur la ſociété primitive : il la verra diviſée en trois claſſes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du ſein de la terre les choſes néceſſaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur uſage, & la troiſieme à la régie & à la défenſe du bien commun. Il n'y a dans cette inſtitution perſonne d'oiſif, d'inutile : le cercle des ſecours mutuels eſt rempli : chacun, ſelon ſes facultés, y contribue aſſidument : force, induſtrie, intelligence, lumieres, talens & vertus, tout ſert, tout paye le tribut ; & c'eſt à cet ordre ſi ſimple, ſi naturel, ſi régulier, que ſe réduit l'économie d'un Gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il ſeroit inſenſé

que l'une de ces classes méprisât ses compagnes ; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes : & qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il seroit pour le Laboureur ; car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que des arts utiles, & qui demandent des talens, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibere, se garde bien de ce mépris stupide ; qu'il ménage, comme sa nourrice & comme celle de l'Etat, cette partie de l'huma-

nité ſi utile & ſi dédaignée. Il eſt juſte que le peuple travaille pour les claſſes qui le ſecondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur ſûreté : c'eſt à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, ſont ceux qui la rendent fertile ; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs beſoins (*a*). S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus conſtant, qu'une exiſtence malheureuſe, ce ne ſeroit plus dans l'état des aſſociés, mais des eſclaves : leur condition leur deviendroit odieuſe & intolérable ; ils y renonceroient, ils changeroient de claſſe, ou ceſſeroient de ſe reproduire, & de perpétuer la leur.

Il eſt vrai, dit Juſtinien, qu'on les a mis trop à l'étroit ; mais heureuſement il faut ſi peu de choſe à cette eſpece d'hommes endurcis à la peine ! Leur

(*a*) C'étoit le principe d'Henri IV ; c'eſt celui de tous les bons Rois.

ambition ne va point au-delà des premiers beſoins de la vie : qu'ils aient du pain, ils ſont contens.

En vérité, mon voiſin, dit Béliſaire, on diroit que vous avez paſſé votre vie à la Cour, tant vous en ſavez le langage. Voilà ce qu'on y dit ſans ceſſe, pour engager le Prince à dépouiller ſes peuples, à les accabler ſans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les beſoins inſenſés du luxe. Mais plus leur vie eſt frugale & modeſte, plus on les reconnoît ſobres & patiens ; plus on eſt ſûr, quand ils ſe plaignent, qu'ils ſe plaignent avec raiſon. Dans le langage de la Cour, manquer du néceſſaire, c'eſt n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans : dans le langage du Laboureur, c'eſt n'avoir pas de quoi nourrir ſon pere accablé de vieilleſſe, ſes enfans, dont les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore, & ſa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau ſujet de l'Etat ; c'eſt n'avoir pas

de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi ſoutenir une année de grêle ou de ſtérilité, de quoi ſe procurer à ſoi-même & aux ſiens, dans la vieilleſſe ou la maladie, les ſoulagemens, les ſecours dont la nature a beſoin. Or, mes amis, je vous demande ſi cette premiere deſtination des produits de l'agriculture n'eſt pas ſainte & inviolable, plus que ne devoit l'être le tréſor de Janus.

Hélas! dit l'Empereur, il eſt des temps de calamité, où l'on ne peut ſe diſpenſer d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Béliſaire, que toutes les reſſources du ſuperflu ſoient épuiſées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de ſauver un peuple que de le ruiner : je n'ai jamais vu ces temps-là (*a*).

(*a*) Marc-Aurele, dans un beſoin preſſant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du Palais Impérial: *Vaſa aurea, uxoriam ac ſuam ſericam & auream veſtem, multa ornamenta gemmarum; ac per*

Mais parlons vrai : Savez-vous ce qui accable la claſſe laborieuſe & ſouffrante d'un état ? C'eſt le fardeau que rejette ſur elle (*a*) la claſſe oiſive & jouiſſante. Ceux qui par leur richeſſe participent le plus aux avantages de la ſociété, ſont ceux qui contribuent le moins aux frais de ſa régie & de ſa défenſe. Il ſemble que l'inutilité ſoit un privilége pour eux. Obtenez que cet abus ceſſe ; qu'on diſtribue, ſelon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenſes publiques ; ce poids ſera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'Empereur, pour établir cette égalité déſirée (*b*) ? N'a-t-on pas condamné au feu les Décurions infidéles, qui, en diſtribuant

duos continuos menſes venditio habita eſt. Aurel. Vict.

(*a*) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa populos necant.* Salv. *L.* 4. *Proprietatibus carent (pauperes) & vectigalibus obruuntur.* Id. *Lib.* 5. *De gub. Dei.*

(*b*) *Cod. Leg. De annona.*

l'impôt de leur Cité, ſurchargeoient les uns pour exempter les autres (*a*) ?

Hélas ! je ſais, dit Bélisaire, que ce n'eſt pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec aſſez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des eſclaves (*b*). Mais y a-t-il des verges, des cachots, des ſupplices pour vos Recteurs, vos Proconſuls & vos Préfets ? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, ſi on ferme la bouche aux peuples, & ſi on étouffe leurs cris ? Donnez-leur des loix moins ſéveres, avec la pleine liberté d'en pourſuivre les infracteurs.

De tous temps, dit Juſtinien, il a été permis aux peuples de ſe plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y auto-

(*a*) *Cod. Lib.* 1. *De cenſib. & cenſit.*

(*b*) Traité de l'orig. du Gouv. Fr.

riſer (*a*). N'a-t-on pas exigé l'attache des Préſidens & des Préfets pour que les Villes & les Provinces puſſent dénoncer à la Cour les excès dont ils ſont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices ? Et y avoit-il un plus ſûr moyen d'en aſſurer l'impunité ? Les loix recommandent à leurs dépoſitaires (*b*) de s'oppoſer aux vexations ; & ce ſont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux (*c*) de garantir le foible des injures du fort ; & c'eſt dans leurs mains qu'eſt la force, avec le droit d'en abuſer (*d*). Les loix déterminent la ſomme de l'impôt ; mais les Préfets, les Proconſuls, les Préſidens le diſtri-

(*a*) Le même.

(*b*) *Illicitas exactiones, & violèntias factas, & extortas metu venditiones, &c. prohibeat præſes Provinciæ.* Pandec. L. 1. T. 18.

(*c*) *Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant, ad religionem præſidis Provinciæ pertinet.* Ibid.

(*d*) *Qui univerſas Provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

buent (*a*) ; & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent de citer les créatures (*b*) du Préfet au Tribunal du Préfet lui-même ; mais elles défendent d'appeller de ce Tribunal (*c*) à celui du Prince, par la raiſon, diſent-elles, que le Prince n'éleve à cette dignité que des hommes d'une droiture & d'une ſageſſe éprouvée. Il ne peut donc jamais ſe tromper dans ſon choix ? Quelle imprudence de riſquer le ſort d'un peuple ſur la foi d'un homme ! Juſtinien en a ſenti l'abus : il a rétabli les Préteurs, avec le droit de s'oppoſer aux dépréda-tions des Préfets : nouveaux oppreſſeurs

(*a*) Novell. 28.

(*b*) *Det operam judex ut prætorium ſuum ipſe componat.* Cod. Theod. L. 1. T. 10.

(*c*) *Non poteſt à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob ſingularem induſtriam, exploratâ eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro ſapientiâ ac luce dignitatis, quam ipſe foret judicaturus.* Pand. L. 1. Tit. 11.

pour les peuples (*a*). Leur réſidence dans les Provinces a bientôt donné priſe à la contagion ; & de ſurveillans devenus complices, ils n'ont fait que groſſir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles (*b*).

Que feriez-vous, lui dit l'Empereur ? J'écouterois le cri du foible, dit Béliſaire, & l'homme injuſte & puiſſant trembleroit.

Parmi les inſtitutions de nos Empereurs, il en eſt une que je révere, & que je deſire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorſque dans la foule des Prépoſés au maintien de l'autorité ſou-

(*a*) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum ſuſcipere & exequi mandata quæ, malo more, à ſede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis ſternendis, & aliis oneribus infinitis.* Novell. 24.

(*b*) Vid. Pandec. L. 48. *Leg. Jul. repetundarum. Leg. Jul. De annonâ. Leg. Jul. peculatûs. Cod.* Theod. L. 4. T. 12. *Cod.* Juſt. L. 1. *De cenſib. & cenſit.*

veraine, j'ai trouvé des agens (*a*) ſpécialement chargés du ſoin d'aller dans les Provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'Empereur ; j'ai ſenti mon ame s'épanouir, & l'humanité reſpirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon Prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir ; qu'il y nomme ſes amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes ; que dans la pompe la plus ſolemnelle & la plus impoſante, il reçoive au pié des autels, le ſerment qu'ils feront au ciel, à ſes peuples & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puiſſant ; qu'il les envoie tous les ans à ſes peuples ſous le nom ſacré de Tuteurs ; & qu'il les rappelle vers lui, auſſitôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point & leur préſence & leur

(*a*) On les appelloit *Curioſi*.

attente ! Voyez, à l'arrivée de l'homme juſte dans les Provinces, la liberté lever un front ſerein, & la licence & la tyrannie baiſſer les yeux en frémiſſant : voyez vos Préfets, vos Préſidens, vos Proçonſuls, & leurs Prépoſés ſubalternes, pâlir, trembler devant leur Juge, & les peuples l'environner comme leur pere & leur vengeur. Les monarques ſe plaignent que la vérité les fuit ! Ah, mes amis ! elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aiſément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce ne ſeroit point le cri ſéditieux d'une populace en tumulte ; ce ſeroit la voix modérée de l'homme ſage & vertueux qui porteroit au pied du trône la plainte de l'humanité. O que les abus, que les excès commis au nom du Prince en ſeroient bien plus rares, s'ils devoient ainſi, tous les ans, paſſer ſous les yeux attentifs & ſéveres de la Juſtice ; & ſi

ſon

ſon glaive du haut du trône étoit levé pour les punir!

De toutes les conditions, la Milice eſt ſans doute celle où la licence & le déſordre ſemblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la diſcipline ſon auſtérité, ſa vigueur; que la faveur ne ſe mêle point d'en mitiger les loix ſéveres; & quelques exemples, comme celui que Juſtinien a donné au monde, impoſeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel eſt cet exemple demanda l'Empereur? Le voici, reprit Béliſaire: C'eſt à mon gré, le plus beau moment du regne de Juſtinien. Ses Généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le ſang du Roi des Iaziens, ſon Allié. Il envoya ſur les lieux mêmes un homme integre (a), avec pleine puiſſance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la

(a) Athanaſe, l'un des principaux Sénateurs.

plainte du peuple Lazien, & la défenſe des accuſés. Ce Juge ſuprême & terrible donna à cette grande cauſe tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choiſit pour ſon Tribunal une des Collines du Caucaſe ; & là, en préſence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur Roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; & par malheur l'eſpéce en eſt rare, ſur-tout depuis l'abaiſſement, l'aviliſſement du Sénat.

Quoi, dit Tibére, regrettez-vous ces Tyrans de la liberté, ces Eſclaves de la tyrannie ?

Je regrette dans le Sénat, dit le Héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie : car il eſt naturel à l'homme de prétendre que ſa volonté faſſe loi. La dureté du Sénat envers le peuple, & ſon inflexible hauteur a fait préférer à ſon regne celui d'un maître qu'on eſpéra de trouver plus juſte &

plus doux. Ce maître, jaloux d'exercer une autorité ſans partage, a fait plier l'orgueil du Sénat ſous le joug ; & le Sénat ſaiſi de crainte, a été plus bas & plus vil que ſon maître n'auroit voulu : Tibére s'en plaignoit lui-même (*a*). Mais il eſt aiſé de concevoir qu'en ceſſant d'être dangereux, le Sénat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractere plus impoſant, & qu'établi médiateur entre le peuple & le Souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'Empire. Ce n'eſt pourtant pas ſous ce point de vue que je regarde le Sénat. Je regrette en lui une pépiniere d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les conſeils & dans les combats, inſtruits dans l'art de gouverner & par les loix & par les armes. C'eſt de cet ordre de citoyens, contenu dans de juſtes bornes, & honoré comme il devoit l'être, qu'un

(*a*) Tacite *Ann. L.* 1.

Empereur auroit tiré ſes Généraux & ſes Miniſtres, ſes Préfets & ſes Commandans. Aujourd'hui, qu'on ait beſoin d'un homme habile, vertueux & ſage ; où s'eſt-il fait connoître ? Pour eſſai lui donnera-t-on le ſort d'un peuple à décider ? Eſt-ce dans les Emplois obſcurs de la Milice Palatine (*a*) qu'il ſe forme des Regulus, des Fabius, des Scipions ? Au défaut d'une lice où les ames s'exercent, où les talens meſurent leurs forces, où le caractere s'annonce, où le génie ſe développe, où les lumieres & les vertus percent la foule & ſe diſtinguent, on a preſque tout donné au hazard de la naiſſance, au caprice de la faveur. Ainſi s'accumulent les maux ſous leſquels un état ſuccombe.

Que voulez-vous : dit l'Empereur ? Quand les hommes ſont dégradés, quand l'eſpece en eſt corrompue, &

(*a*) Cette Milice fictive étoit compoſée de la Police & de la Finance. La politique des Empereurs y avoit réduit le Sénat.

qu'avec tout le ſoin poſſible on n'y fait que de mauvaix choix, il faut bien que l'on ſe rebute, & qu'on ſe laſſe de choiſir.

Non, dit Béliſaire', jamais on ne doit ſe décourager. La corruption n'eſt jamais totale ; il y a par-tout des gens de bien ; & s'il en manque, on en fait naître. Il ſuffit qu'un Prince les aime, & qu'il ſache les diſcerner. Adieu, mes amis. Ce ſera demain un entretien conſolant pour nous. Car il eſt doux de voir que pour remédier au plus mauvais état des choſes, un ſeul homme n'a qu'à vouloir.

Béliſaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Juſtinien à Tibére ; mais eſt-on libre de ſe donner le diſcernement & le choix des hommes? Et ne ſait-il pas à quel point ils ſe déguiſent avec nous ? Ce qui me confond, dit Tibére, c'eſt qu'il prétende que les hommes naiſſent tels que vous

les voulez, comme ſi la nature vous étoit ſoumiſe. Cependant Bélifaire eſt ſage: les ans, le malheur l'ont inſtruit: il mérite bien qu'on l'entende.

CHAPITRE XIII.

LE jour ſuivant, à leur arrivée, ils le trouverent dans ſon jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin ſon Jardinier. Un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris, comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne reſſemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes, & mon Jardinier que voilà en raiſonne comme un Solon.

Alors l'Empereur & Tibére ſe promenant avec le Héros, le jeune homme lui propoſa les réflexions qu'ils avoient faites, & les raiſons qu'ils avoient de craindre qu'il ne ſe fît illuſion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de ſon Palais un cercle épais de courtiſans & d'adulateurs environne, connoît peu les hommes, ſans doute ; mais qui l'empêche de s'échapper de ſon

étroite priſon, de ſe communiquer, de ſe rendre acceſſible ? L'affabilité dans un Prince eſt l'aimant de la vérité. Ses eſclaves la lui déguiſent ; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux ſoldat bruſque & ſincere, ne la lui déguiſeront pas. Il entendra la voix publique : c'eſt l'oracle des Souverains, c'eſt le Juge le plus integre du mérite & de la vertu ; & l'on ne fait que de bons choix lorſqu'on ſe décide par elle. Du reſte, les choix d'un Monarque ne roulent que ſur deux objets, ſur ſes Conſeils & ſes Agens ; & s'il a bien choiſi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Caſſiodore ; & l'univers ſçait avec quelle ſageſſe & quelle gloire il a régné. Or il eſt des ſignes certains auxquels on peut, même à la Cour, choiſir ſes conſeils & ſes guides. La ſévérité dans les mœurs, le déſintéreſſement, la droi-

ture, le courage de la vérité, le zéle à protéger le foible & l'innocent, la conſtance dans l'amitié miſe à l'épreuve des diſgraces, une tendance vers le bien que nul obſtacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité ; voilà des traits auxquels un Prince peut diſtinguer les gens de bien, & ſe choiſir de vrais amis. Les motifs de l'excluſion me ſemblent encore plus ſenſibles : car la vertu peut être feinte, mais le vice n'eſt point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, ſi j'étois Roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une ſervile & baſſe complaiſance, celui-là ſeroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n'eſt plus aiſé, en obſervant les hommes, que de ſurprendre, à leur inſçu, des traits de caractere, qui trahiſſent & qui décelent même les plus diſſimulés. J'ai beaucoup entendu parler

de cette diſſimulation profonde qu'on attribue aux Courtiſans ; il n'en eſt pas un qui ne ſoit connu comme s'il étoit la franchiſe même ; & ſi le Prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement ſon eſtime & ſa confiance ; & la vertu, la vérité une fois admiſes dans ſes Conſeils, il peut ſe repoſer ſur elles du ſoin de l'éclairer ſur tous ſes autres choix.

Mais penſez-vous, dit l'Empereur, à cette foule d'hommes vertueux & ſages, dont il aura beſoin pour diſpenſer ſes loix & pour exercer ſa puiſſance ? Où les prendre ?

Dans la nature, dit Béliſaire : Elle en produit quand on ſçait bien la diriger. — Et pour la diriger a-t-il d'autres moyens que des loix juſtes & ſévéres ? — C'eſt beaucoup, ce n'eſt pas aſſez, reprit Béliſaire ; & les mœurs ne ſont pas du reſſort des loix.

Que fera-t-il donc pour changer ces

mœurs dès long-temps dépravées ? demanda Juſtinien.

Mon Jardinier va vous l'apprendre, dit Béliſaire ; & il l'appella. Ecoute, Paulin, lui dit-il : lorſqu'il vient quelque mauvaiſe herbe parmi tes plantes, que fais-tu ? Je l'arrache, dit le bon homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu ? — Elle repouſſeroit ſans ceſſe, & je n'aurois jamais fini. Et puis mon bon maître, c'eſt par la racine qu'elle prend les ſucs de la terre : c'eſt là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez dit Béliſaire : c'eſt la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la Société ; mais elles laiſſent ſubſiſter les vices ; & ce ſeroient les vices qu'il faudroit extirper. Or, cela n'eſt pas impoſſible ; car preſque tous les vices, au moins ceux de la Cour, ont une racine commune. Et c'eſt, lui demanda Tibére ? C'eſt la cupidité, répondit le vieillard. Oui, ſous ce nom ſoit qu'on entende le deſir

d'amaſſer, ou l'ardeur de jouir, il n'eſt rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaiſe foi, l'iniquité, l'envie & juſqu'à l'atrocité même, ſont comme les rameaux de cette paſſion avide, cruelle & rampante. De ſa proie elle nourrit encore la molleſſe, la volupté, la diſſolution, la débauche & cette lâche oiſiveté qui les couve dans ſon ſein. Ainſi toute la maſſe des mœurs eſt corrompue par l'amour des richeſſes. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide & noire; s'il ſe mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus crians. Il imprime la tache de la vénalité aux talens les plus eſtimables; & l'ame qui en eſt eſclave, eſt ſans ceſſe expoſée en vente, pour ſe livrer au plus offrant.

De-là tous les crimes publics que l'on commet pour amaſſer. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'eſt le luxe qui en eſt le pere: car il fait naître

les beſoins, ceux-ci ſont naître l'avarice, & l'avarice pour s'aſſouvir a recours à l'oppreſſion. C'eſt donc au luxe qu'il faut s'en prendre ; c'eſt par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'Empereur, c'eſt attaquer une hidre : on lui coupe une tête, il en repouſſe mille. Ou plutôt c'eſt comme un Prothée qui, ſous mille formes diverſes, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il : les cauſes du luxe & ſes influences, ſes liaiſons & ſes rapports ſont un mêlange de biens & de maux ſi compliqués dans ma penſée, qu'en ſuppoſant qu'il fût poſſible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois ſi l'un ſeroit permis, & ſi l'autre ſeroit utile.

Oui, je conviens, dit Béliſaire, que le luxe eſt dans un Etat, comme ces malhonnêtes gens qui ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les en-

fermer. Je n'irai pourtant pas ſi loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe eſt bon dans les villes. J'ai peine à le croire ; mais je ſuis bien ſûr qu'il eſt funeſte dans les armées. Pompée, en voyant les Soldats de Céſar ſe nourrir de racines ſauvages, diſoit, *Ce ſont des bêtes brutes* : il devoit dire, *Ce ſont des hommes*. Le premier courage d'un Guerrier eſt d'expoſer ſa vie ; le ſecond eſt de la réduire aux ſeuls beſoins de la nature ; & celui-ci eſt le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au ſein de la guerre des délices de la paix, n'eſt en état de ſoutenir ni les ſuccès, ni les revers. C'eſt peu de la victoire, il lui faut l'abondance ; & dès que celle-ci lui manque, ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée ſobre a des aîles ; le luxe énerve & appeſantit l'armée où il eſt répandu. La frugalité ménage les reſſources du dedans &

du dehors ; la prodigalité les épuiſe & n'en laiſſe aucune au beſoin : elle entraîne la dévaſtation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuſe. Tout eſt pénible pour des hommes que la molleſſe a nourris : le courage leur reſte, mais les forces leur manquent : l'ennemi qui ſçait les fatiguer, n'a pas beſoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps ; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à ſa ſuite, en donne l'émulation au pauvre, qui pour éviter l'humiliation d'être effacé par ſon égal, cherche des reſſources dans le déshonneur même. L'eſtime s'attache aux richeſſes, la conſidération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeſte & déſintéreſſée ; c'eſt alors que tout eſt perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je ſçais que vous l'aviez banni de vos

armées, lui dit Tibére ; comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aiſément du monde, dit le vieillard : je l'avois banni de ma tente, & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris eſt un puiſſant remede contre le poiſon de l'orgueil ! Je ſçus qu'un jeune Aſiatique avoit porté dans mon Camp les délices de ſa Patrie ; qu'il dormoit ſous un Pavillon de pourpre, qu'il buvoit dans des coupes d'or, qu'il faiſoit ſervir à ſa table les vins les plus exquis & les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en préſence de ſes camarades ; Jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaiſe chere ; c'eſt quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre : car ceux qui courent après la gloire ſont expoſés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicateſſe auroit trop à ſouffrir de la vie que nous allons mener : je vous conſeille de ne pas nous ſuivre. Il fut ſenſible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint ; mais il renvoya ſes ba-

gages. Et cette leçon vous ſuffit ? Lui demande le jeune homme. Oui, ſans doute, dit le Héros ; car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoiſſoit une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes ! — Quand la loi eſt égale & néceſſaire, perſonne ne s'en plaint. — Non, mais il eſt dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre. — En revanche il eſt doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; & par-tout les pauvres ſont le plus grand nombre. — Mais les riches ſont à la Cour les plus puiſſans & les mieux écoutés. — Auſſi n'ont-ils pas mal réuſſi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore : car la force de l'ame, comme celle du corps, eſt le fruit de la tempérance. Sans elle point de déſintéreſſement ; ſans le déſintéreſſement point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ſes chiens étoient ſi fidéles. C'eſt, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois

nourris de chair, ils ſeroient des loups. Je fus frappé de ſa réponſe. En général, mes amis, la plus ſûre façon de réprimer les vices, c'eſt de reſtreindre les beſoins.

Tout cela eſt poſſible dans une armée, dit l'Empereur, mais impraticable dans un Etat. Il n'en eſt pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci reſſerrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l'empêcher de diſpoſer de ſes richeſſes & d'en jouir paiſiblement. Il eſt cenſé les avoir acquiſes par ſon travail, ſon induſtrie, ſes talens, ſon mérite, ou celui de ſes peres. Il a le droit de les diſſiper, comme celui de les enfouir. J'en ſuis d'accord, dit Béliſaire. Je vais plus loin, dit l'Empereur : ſi les richeſſes d'un état ſe trouvent accumulées dans les mains d'une claſſe d'hommes, il eſt bon qu'elles ſe répan-

dent, & que le travail & l'induſtrie les tirent des mains de l'oiſiveté. Je conviens encore de cela, dit le Héros. J'ajoute, pourſuivit Juſtinien, que la délicateſſe, la ſenſualité, l'oſtentation, la magnificence, les fantaiſies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la molleſſe de la vanité ſont de ces détails qui échappent à la police la plus ſévére, & que les loix ne peuvent s'en mêler ſans une eſpéce de tyrannie. A Dieu ne plaiſe, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent. Voilà donc le luxe protégé, reprit Juſtinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être auſſi l'utilité publique. J'accorde tout excepté ce point-là, dit Béliſaire. Mais enfin, dit le Prince vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes induſtrieux, actifs, capables d'émulation; qu'il oppoſe à leur indolence & à leur penchant vers l'oiſiveté, l'ai-

guillon des nouveaux beſoins ; & le déſir des jouiſſances.

Je conviens, dit Bélifaire, que le luxe eſt doux à ceux qui en jouiſſent, & profitable à ceux qui les en font jouir ; & que les loix doivent laiſſer ce commerce libre & tranquille. N'eſt-ce pas ce que vous voulez ?

Je veux plus, reprit l'Empereur : je prétends que, de proche en proche, ſon influence ſe répande ſur toutes les claſſes de l'Etat, même ſur celle des Laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile & plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'eſt ici, dit Bélifaire, que l'apparence vous ſéduit : car ce qui vient à la claſſe des Laboureurs, des prodigalités du luxe, a déja été pris ſur elle ; & tous les hommes qu'il emploie, ſont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous ſommes faite de la ſociété primitive. Quel en eſt le but ? N'eſt-ce pas de ren-

dre l'homme utile à l'homme ? Et dans cette inſtitution, le droit de l'un ſur le travail de l'autre n'eſt-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ſes beſoins multipliés, ſans contribuer lui-même aux beſoins d'un ſeul, n'eſt-ce pas comme une plante ſtérile & vorace au milieu de la moiſſon ? Tel eſt le riche fainéant au ſein du luxe & de la molleſſe. Objet continuel des ſoins & du travail de la ſociété, il en reçoit nonchalament le tribut comme un pur hommage. C'eſt à flatter ſes goûts, à combler ſes déſirs, que la nature eſt occupée : c'eſt pour lui que les ſaiſons produiſent les fruits les plus délicieux ; les éléments, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'œuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la ſociété une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, & meurt ſans laiſſer d'autre vuide que celui des biens qu'il a conſumés.

Je ne ſçais, dit Tibére, mais il me ſemble qu'il eſt moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car ſi dans la maſſe des biens communs il ne met pas le fruit de ſes talens, de ſon activité & de ſon induſtrie, il y met ſon argent, & c'eſt la même choſe.

Hé mon ami! l'argent, dit le vieillard, n'eſt que le ſigne des biens que l'on céde, & le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur, mais celui qui dans ce commerce ne préſente que le ſigne, & jamais la réalité, abuſe évidemment du moyen de l'échange, pour ſe faire céder ſans ceſſe ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne, le diſpenſe de tout, au lieu de l'engager. Que le magiſtrat veille, que le Soldat combatte, que l'Artiſan & le Laboureur travaillent ſans ceſſe pour lui; ſes droits acquis ſur leurs ſervices ſe renouvellent tous les ans, & le privilége qu'il a de vivre inutile eſt gravé ſur des lames d'or.

Ainſi donc l'opulence tient le monde à ſes gages, dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, ſans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre ſoin, que de rendre en détail à la ſociété les titres de la ſervitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette ſervitude, demanda Tibére ? Pourquoi des riches dans un Etat ? Parce que les loix, dit le Héros, conſervent à chacun ce qui lui eſt acquis ; que rien n'eſt mieux acquis que les fruits du travail, de l'induſtrie & de l'intelligence ; qu'à la liberté d'acquérir ſe joint celle d'accumuler ; & que la propriété comme la liberté doit être un droit inviolable. (*a*). C'eſt un mal ſans doute qu'il y ait des hommes qui puiſſent im-

(*a*) Un Philoſophe à Athènes ayant trouvé un tréſor dans ſon champ, écrivit à Trajan, *J'ai trouvé un tréſor.* Trajan, lui répondit d'en uſer. *Il eſt trop grand pour un Philoſophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuſer. Alexandre Sévére penſoit de même.

poſer à la ſociété tous les frais de leur exiſtence, & de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux ſeuls; mais ce ſeroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'induſtrie l'eſpérance de poſſéder & la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus induſtrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens; cette inégalité ſera même exceſſive dans les Etats floriſſans, ſans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'Empereur, que le luxe eſt bon à quelque choſe; car c'eſt lui qui, par ſes dépenſes, diminue & détruit cette inégalité. C'eſt-à-dire que le luxe eſt bon à tarir les ſources du luxe: je l'avoue, dit Béliſaire; & je conſens qu'on laiſſe aux richeſſes tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les poſſede à les enfouir, ni qu'on lui en preſcrive l'uſage.

Les

Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent ſe mêler que d'impoſer la charge des beſoins publics ſur la propriété commune, en laiſſant intacte & ſacrée la portion de la ſubſiſtance, pour ne toucher qu'à l'excédent de l'aiſance de chaque Etat. L'opinion fera le reſte. L'opinion! dit l'Empereur. Oui, c'eſt elle, dit Béliſaire, qui, ſans gêne & ſans violence, remet chaque choſe à ſa place; & c'eſt d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeſte & le plus ſimple dans ſes mœurs ſera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera ſon mépris pour des dépenſes faſtueuſes & pour un luxe efféminé, qu'il jetera un œil de dédain ſur les eſclaves de la molleſſe, & qu'il fixera un regard de complaiſance & de reſpect ſur les victimes du bien public; le goût d'une ſimplicité noble & d'une ſage

économie ſera bientôt celui de ſa Cour. Le faſte, loin d'y être honorable, n'y ſera pas même décent. Des mœurs pures & auſteres y prendront la place des mœurs licentieuſes & frivoles; tous les reſpects s'y tourneront vers le mérite perſonnel, & laiſſeront le luxe & la vanité s'admirer ſeuls & ſe complaire. O mes amis! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur empire! Vous ſavez combien la ville eſt attentive, docile & prompte à ſuivre l'exemple de la Cour. Ce qui eſt en honneur eſt bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produiroit le déſintéreſſement, & celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de ſe rendre utile, n'ayant plus dans les bienſéances un motif de cupidité, & délivré de l'eſclavage des beſoins aviliſſans du luxe, ſentiroit ſe développer en lui le germe des ſentimens honnêtes; l'amour de la patrie, le deſir de la gloire ſe ſaiſiroient d'une ame libre & fiere de ſa liberté; tous les reſſorts

d'une émulation noble s'y déployeroient en même temps. Ah, ſi un Souverain ſavoit quel aſcendant il a ſur les eſprits, & comme il peut les remuer ſans contrainte & ſans violence ! C'eſt de toutes ſes forces la plus irréſiſtible ; & c'eſt la ſeule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Juſtinien, peut balancer le goût des plaiſirs, l'attrait des jouiſſances, le deſir de poſſéder l'équivalent de tous les biens ? Qu'importe à l'homme que la volupté enivre par tous les ſens, que la Cour le blâme ou le loue ? Un Souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne diſpoſe à ſa fantaiſie d'un peuple induſtrieux, ardent à le ſervir ? que les plaiſirs ne l'environnent ? que les arts ne lui ſoient ſoumis ? Non, dit Béliſaire ; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la molleſſe, le mépris à l'oiſiveté ; il peut interdire aux richeſſes le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'Etat ; il peut

faire que les jouiſſances les plus ſenſibles, les agrémens les plus doux de la vie ſoient attachés à l'eſtime publique, & aillent avec elle au-devant du mérite ; il peut du moins humilier le luxe & lui ôter ſon orgueil. C'en eſt aſſez : le luxe humilié, n'humiliera plus l'indigence, n'éclipſera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richeſſes ne ſeront plus l'équivalent ; la connoiſſance & l'eſtime publique, les honneurs & les dignités ſeront réſervés au mérite ; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie, & la baſſeſſe d'ame ne ſe cachera plus ſous l'éclat d'un faſte arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouiſſances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus rafinés ſont factices ; & l'opinion qu'on attache à ſes plaiſirs vains & fantaſques, eſt ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruiſez cette opinion, vous réduirez les richeſſes à leur valeur propre & réelle ; & alors celui qui les poſſédera, s'il veut s'ho-

norer & les ennoblir, en fera un plus digne uſage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impoſſibilité d'être généreux : ſes beſoins le rendent avare ; & ſon avarice eſt un mêlange de toutes les paſſions qu'on ſatisfait avec de l'or. Mais ſi les plus ardentes de ces paſſions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il ſuit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de ſon attrait, & l'avarice de ſa force.

Les avantages réels de la richeſſe, l'aiſance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin l'empire que le riche exerce ſur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, eſt plus que ſuffiſant pour émouvoir les petites ames ; & je ſuis bien loin d'eſpérer ou de craindre la ruine entiere des arts dont la richeſſe eſt l'aliment. Mais ſi les diſtinctions honorables n'y ſont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames ſuſceptibles

des paſſions nobles & des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité, & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne ſera jamais, reprit Tibere, dans un Empire opulent, que le ſtérile éclat des honneurs effacera celui des richeſſes. Leur luxe eſt le ſeul qui éblouit le peuple; & les dignités, la majeſté même, en ont beſoin pour lui impoſer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la majeſté du Sénat Romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton? Cette demande interdit Tibere. Je vous parle d'un temps de luxe, reprit le héros; & dans ce temps-là même, avec quelle vénération la plus ſaine partie de l'Etat, le peuple, ne ſe rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuſe & pauvre, l'âge où ſon modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le ſoc de la charrue étoit couronné de lauriers? Ren-

dez plus de juſtice au peuple ; & croyez qu'un ſage Monarque, environné de Guerriers & de Miniſtres dénués de faſte, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un ſpectacle cent fois plus impoſant, qu'un Prince voluptueux entouré d'une cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés ſans qu'il leur en coûte, ne ceſſent de dire que leur rang, pour imprimer le reſpect, a beſoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'eſt comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'eſt une raiſon de plus pour écarter cet appareil qui déguiſe & confond les hommes. Quand la vertu ſe préſentera dans les places éminentes, comme l'athléte dans l'arêne, on l'y diſtinguera bien mieux à ſa force & à ſa beauté ; & ſi le vice, la baſſeſſe, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs ſimples dans les grandeurs, c'eſt de ſoulager

l'Etat des frais ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenſes. Des honneurs bien diſtribués tiennent lieu des plus riches dons ; & le Prince qui en ſera économe, le ſera du bien de ſes peuples. C'eſt-là l'objet eſſentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de ſe livrer au luxe : c'eſt un feu qui bientôt lui-même conſumera ſon aliment. Il s'agit de préſerver du goût du luxe & de la ſoif des richeſſes ceux qui, n'ayant que des talens, des lumieres & des vertus, ſeroient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réſerver des diſtinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai ſervi mon Prince avec zele & avec aſſez de bonheur ; & je ſais par moi-même combien l'or eſt vil au prix du chêne & du laurier, quand ceux-ci ſont le gage de la reconnoiſſance & de l'eſtime du Souverain. Or cette eſtime, ſi touchante lorſque la voix publique y applaudit, le Prince a droit de la réſerver à ce qui

eſt utile & louable, en la refuſant conſtamment à ce qui n'eſt que vain, frivole ou dangereux. Voilà ſa grande économie. Mais tout cela demande une réſolution courageuſe & inébranlable, une équité ſans ceſſe en garde contre la ſurpriſe & la ſéduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, & qui ôte juſqu'à l'eſpoir de la voir mollir ou changer. Elle ſera telle, ſi elle eſt éclairée & ſoutenue de l'amour du bien, & c'eſt alors que l'opinion du Prince fera l'opinion publique, & que ſon exemple décidera le caractere national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibére, une inquiétude qui me reſte ? Cette Cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, ſera peut-être bien ſérieuſe ; & un jeune Prince.... J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie ; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un paſſe-temps. Peut-être cependant, au milieu de ſes peines, aura-t-il des moments

bien doux. Un Miniſtre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des Provinces qui languiſſoient ; & il ſe dira à lui-même : Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses Magiſtrats lui apprendront qu'une de ſes loix aura ſauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'uſurpateur avide ; & il dira : Béni ſoit le ciel ! le foible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des conſolations ſi pures. Mais lorſqu'ils lui raconteront avec quel zele & quelle ardeur ſes fideles ſujets auront verſé leur ſang pour leur Prince & pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus ſeront mêlés d'un ſentiment d'amour & de reconnoiſſance qui mouillera ſes yeux de pleurs. Enfin les vœux & les louanges du ſiecle heureux qui le poſſede, la jouiſſance anticipée des bénédictions de l'avenir, tels ſont les plaiſirs d'un Monarque. Si pour le ſauver de l'ennui ce n'eſt pas aſſez, il

ira, comme les anciens Rois de Perſe, parcourir des yeux ſes Provinces, diſtribuant des récompenſes à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'induſtrie, l'abondance & la population, & dépoſant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Biſance comme dans Rome, les Empereurs ont pris ſur eux le ſoin de viſiter les greniers publics; ſeroit-il plus indigne d'eux d'aller voir ſi dans les Campagnes, ſous l'humble toît du laboureur, il y a du pain pour ſes enfants? O qu'un Prince connoît bien peu ſes intérêts & ſes devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche! Du reſte ne croyez pas que dans le peu de moments tranquilles que ſon rang peut lui laiſſer, la majeſté ſe refuſe aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis: ils lui feront goûter le charme des ames ſenſibles. Les gens de bien contents de peu ont dans leur vertueux

commerce, une ſérénité riante, qui prend ſa ſource dans la paix de l'ame, & que le faſte aſſiégé de beſoins, le vice entouré de remords ne connoiſſent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laiſſent peu de loiſir, ſans doute; mais les inſtans en ſont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble; & la Cour d'un Prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zele courageux du bien n'auront aucun piege à éviter, aucune diſgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne ſera pas la Cour la plus brillante, mais la plus heureuſe de l'univers. Elle ſera peu nombreuſe, dit l'Empereur. Pourquoi, dit Béliſaire? quelques ambitieux oiſifs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibere, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu eſt honorée, elle germe dans tous

les cœurs. L'eſtime publique eſt comme un ſoleil qui la fait éclore & pouſſer avec une vigueur extrême. N'en jugez pas ſur l'état d'inertie & de langueur où ſont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui ſon pere n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence, qui dans les villes & les campagnes n'a vu dès ſon enfance rien de plus mépriſé que l'induſtrie & le travail, qui ſait que les grandeurs s'abaiſſent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applaniſſent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune ; que par elle, & par elle ſeule on ſe ſouſtrait à la force & on l'exerce impunément ; qu'elle décore juſqu'au vice, qu'elle ennoblit juſqu'à la baſſeſſe, qu'elle tient lieu de talens, de lumieres, & de vertus ; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile ? Mais que l'opinion change,

que l'arbitre des mœurs, le Souverain donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude faſſent à l'homme un premier beſoin de ſa propre eſtime & de celle de ſes ſemblables ; qu'on accoutume ſon ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les ſuffrages de ſon ſiécle & de l'avenir ; que ſa renommée & ſa mémoire ſoient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens ; que le ſoin de cette exiſtence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant ; on verra combien les inclinations baſſes auront peu d'empire ſur lui. Hé mes amis, qu'étoient les Décius, les Regulus, & les Catons, ſinon des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu ? Mais cette inſtitution demande des encouragements réels. On auroit beau preſcrire aux peres de famille d'élever leurs enfants à la vertu, ſi la vertu languiſſoit oubliée, & ſi le vice, honoré ſeul, avoit

le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderoient les loix, & comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances & les craintes, les récompenses & les peines, les jouissances & les privations; voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des grands les rendent avides & injustes; des mœurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux; & le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau songe, dit Justinien! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par

l'amour propre & l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé dans la République naiſſante, ce Sénat où tant de vertu, où tant d'héroïſme éclatoit. C'eſt qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-deſſus d'une grande ame (*a*) ; c'eſt que l'eſtime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuſes, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les temps les grands reſſorts du cœur humain.

Je ſais qu'une longue habitude, & ſur-tout celle de la tyrannie, ne céde pas ſans réſiſtance aux motifs mêmes les plus forts. Mais pour un homme injuſte & violent qui ſe roidiroit contre la crainte du blâme, de la diſgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit ſuivre le droit ſentier de l'honneur & de la ver-

(*a*) *Dum nullum faſtidiretur genus in quo eniteret virtus, crevit Imperium Romanum.* Tit. Liv. L. 4.

tu. Je pourſuis donc, & je ſuppoſe d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds ſur ma vie de l'obéiſſance, de la fidélité, du zele de cette multitude d'hommes, qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens ſeront protégés par les loix. Dès-lors l'Empire ſe releve, ſes membres épars ſe réuniſſent; le plan de Conſtantin, élevé ſur le ſable, acquiert des fondemens ſolides; & du ſein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'eſprit patriotique, & avec lui cet aſcendant que Rome avoit ſur l'univers.

Tandis que Béliſaire parloit ainſi, Juſtinien admiroit en ſilence l'enthouſiaſme de ce vieillard, qui, oubliant ſon âge, ſa miſere, & le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la ſeule idée de rendre ſa patrie heureuſe & floriſſante. Il eſt beau, lui dit-il, de prendre un intérêt ſi vif à des ingrats. Mes amis,

leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie ſeroit celui où l'on me diroit : Béliſaire, on va t'ouvrir les veines, & pour prix de ton ſang tes ſouhaits ſeront accomplis.

A ces mots, ſon aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que ſon ſouper l'attendoit. Il rentra ; il ſe mit à table ; Eudoxe, avec une grace mêlée de modeſtie & de nobleſſe, lui ſervit un plat de légumes, & prit place à côté de lui. Quoi ! c'eſt-là votre ſoupé, dit l'Empereur avec confuſion ? Vraiment, dit Béliſaire, c'étoit le ſoupé de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Juſtinien à Tibére. Cet homme-là me confond.

Sa Cour eſpérant de le diſſiper, lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y aſſiſter. A table il ne s'occupa que du ſoupé de Béliſaire ; & en ſe retirant, il ſe dit à lui-même : il eſt moins malheureux que moi, car il s'eſt couché ſans remords.

CHAPITRE XIV.

Je ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'Empereur à Tibere le lendemain, en allant revoir le héros : le calme & la ſérénité de ſon ame ſe communiquent à la mienne. Mais ſi-tôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a diſſipés ſe raſſemblent, & tout s'obſcurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans ſon plan le tableau de la félicité publique ; à préſent ce n'eſt à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenſes dont cet Empire eſt chargé, on puiſſe ſoulager les peuples ! Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un tribut ſimple & léger ! Il a tout prévu, dit Tibere, & il aura tout applani. Propoſez-lui vos réflexions. Ce fut par là qu'ils débuterent.

Je ſavois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laiſſerois des doutes ; mais j'eſpere les diſſiper.

Les dépenſes de la Cour ſont réduites : nous en avons banni le luxe & la faveur. Paſſons à la Ville, & dites-moi pourquoi un peuple oiſif & innombrable eſt à la charge de l'Etat ? Le bled qu'on lui diſtribue (*a*) nourriroit vingt légions. C'eſt pour peupler ſa ville & pour imiter Rome, que Conſtantin a pris ſur lui cette dépenſe ruineuſe. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'eſt plus ni roi ni ſoldat, eſt-il à la charge publique ? Le peuple Romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au ſein de la paix, du fruit de

(*a*) 40000 Boiſſeaux par jour. Le boiſſeau, *modius*, d'un pied quarré, ſur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le ſoldat n'ayant que 5 boiſſeaux par mois, ou le 6e d'un boiſſeau par jour ; 40000 boiſſeaux devoient nourrir 240000 hommes.

ſes conquêtes ; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de ſa gloire, que des terres à cultiver ; & quand l'Etat lui en accordoit, vous ſavez avec quelle joie il ſe répandoit dans les champs. Ici que faiſons-nous de cette multitude affamée qui aſſiege les portes du Palais (*a*) ? Eſt-ce avec elle que j'ai chaſſé les Huns qui ravageoient la Thrace ? Qu'on n'en retienne que ce que l'induſtrie en peut occuper & nourrir ; & que du reſte on faſſe d'heureuſes Colonies : elles repeupleront l'Etat, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture eſt la mere de la milice ; & ce n'eſt pas au ſein d'une oiſive indigence que s'élevent de bons ſoldats.

Toutes les loix ſimplifiées, & ſurtout celle du tribut, la Milice Pala-

(*a*) *Et quem panis alit gradibus diſpenſus ab altis.* Prud. L. 1. In Symm. *Panes Palatini bilibres.* La livre des Romains faiſoit dix onces de la nôtre. Buling. *de Trib ac Vectig. Pop. R.*

tine tombe d'elle-même par ſa propre inutilité ; & vous ſavez de quels frais immenſes (*a*) nous ſommes par-là ſoulagés.

La dépenſe la plus effrayante qui nous reſte, eſt celle des troupes. Mais elle ſe réduit aux ſeules légions. Les Colonies de Vétérans établies ſur les frontieres vivent de leur travail ; & leurs immunités (*b*) leur tiennent lieu de ſolde. Ces Colonies, le chef-d'œuvre du génie de Conſtantin, ne ſont pas éteintes encore ; & pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir : tant de braves ſoldats, que vous laiſſez languir dans la miſere & l'oiſiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cultiver &

(*a*) Voyez M. l'abbé Garnier, *de l'orig. du Gouv. Fr.*

(b) *Jam nunc munificentiâ meâ (Conſtantini) om nibusveteranis id eſſe conceſſum perſpicuum ſit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur.... Vacantes terras accipiant, eaſque perpetuò habeant immunes. Cod.* Theod. L. 7. T. 20.

garder leur champ de victoire. Il en eſt de même des troupes répandues aux bords des fleuves (*a*) : ces bords qu'elles rendent fertiles , nourriſſent leurs cultivateurs.

Des eſſains de Barbares ſe préſentent en foule (*b*) pour être admis dans nos Provinces. On les y a reçus quelquefois avec un peu trop de précaution (*c*) ; mais le danger n'eſt que dans le nombre. Qu'on les diſperſe , & qu'on leur donne des terres vagues & incultes : vous n'en avez que trop , hélas ! (*d*) un gouvernement doux & ferme en fera des ſujets fideles & des ſoldats diſciplinés.

(*a*) On les appelloit *Ripenſes*. Alexandre-Sévere les avoit établies. Voy. Lamprid. *in Alexand.*

(*b*) Ceux-ci s'appelloient *Læti*, & les terres qu'on leur donnoit à cultiver , *terres lætiques.*

(*c*) Comme les Goths ſous l'empereur Valens.

(*d*) Celles du Fiſc étoient immenſes : la peine de la plupart des crimes étant la confiſcation des biens. Voy. Garn. *de l'orig. du Gouv. Fr.*

Il n'y a donc plus que les Légions qui ſoient à la ſolde du Prince, & le ſeul tribut de l'Egypte, de l'Afrique & de la Sicile en nourriroit trois fois autant que l'Empire en a jamais eu (*a*). Ce n'eſt donc pas ſur elles que doit porter l'épargne ; & ce n'eſt pas de leur entretien (*b*), mais de leur rétabliſſement que l'Etat doit s'inquiéter. Il fut un temps, où l'honneur d'y être admis étoit réſervé aux citoyens (*c*), & où l'élite de la jeuneſſe ſe diſputoit cet

(*a*) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains, 7200000 boiſſeaux de bled, l'Egypte 21600000, l'Afrique 43200000. A ſix hommes par boiſſeau, il y avoit de quoi nourrir 1200000 hommes.

(*b*) La paie du ſoldat étoit par mois, de 400 aſſes, valant 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureus*. L'aſſe étoit une once de cuivre, plus foible d'un ſixieme que la nôtre ; le denier d'argent peſoit un gros, & l'*aureus*, 140 grains.

(*c*) Et à ceux des Provinces qui avoient droit de Cité à Rome.

avantage.

avantage. Ce tems n'eſt plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur & du pain !

Les hommes ne ſont plus les mêmes, dit l'Empereur. Rien n'eſt changé, dit Béliſaire, que l'opinion ſouveraine des mœurs ; & il ne faut que l'ame d'un ſeul, que ſon génie & ſon exemple, pour entraîner tous les eſprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la République, & qui fait voir que dans tous les tems les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit priſe par Totila. Un de nos vaillans Capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, & retranché ſur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de ſe rendre ; & en effet, il manquoit de tout. Réduit à cette extrêmité, il s'adreſſe à ſa Troupe : » Mes » amis, leur dit-il, il faut mourir ou

» être eſclaves. Vous n'héſiterez pas,
» ſans doute ; mais ce n'eſt pas tout de
» mourir, il faut mourir en braves gens.
» Il n'appartient qu'à des lâches de ſe
» laiſſer conſumer par la faim, & de
» ſécher en attendant une mort doulou-
» reuſe & lente. Nous qui, élevés dans
» les combats ſçavons nous ſervir de nos
» armes, cherchons un trépas glorieux :
» mourons, mais non pas ſans vengean-
» ce, mourons couverts du ſang de nos
» ennemis ; qu'au lieu d'un ſourire in-
» ſultant notre mort leur cauſe des lar-
» mes. Que nous ſerviroit de nous dés-
» honorer pour vivre encore quelques
» années, puiſque auſſi bien dans peu il
» nous faudroit mourir ? La gloire peut
» étendre les bornes de la vie ; la nature
» ne le peut pas.

Il dit. Le Soldat lui répond qu'il eſt réſolu à le ſuivre. Ils marchent, l'ennemi juge à leur contenance qu'ils viennent l'attaquer, avec le courage du déſeſpoir ; & ſans les attendre, il leur

fait offrir le ſalut & la liberté (*a*).

Je crois connoître, mes amis, deux cens mille hommes dans l'Empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête ; & de ces dignes chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout ſoit perdu avec de pareilles reſſources. Ignorez-vous à quel point la proſpérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un Etat ? Rappellez-vous ſeulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues, & lâchement abandonnécs (*b*) ; mais l'Eſpagne, la Gréce, l'Italie, la République de Carthage, & tous ces Royaumes d'Aſie, depuis le Nil

(*a*) Leonard Aretin. *De Bell. Ital. Adverſus Gothos.* L. 4.

(*b*) Les Empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles Provinces de la Gaule. *Facta eſt ſervitus noſtra prætum ſecuritatis alienæ.* Sidon. Appolli. L. 7. *Ep.* 7.

juſqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une Légion (*a*), laiſſa en mourant quarante-ſept mille Citoyens ſous les armes ; & jugez de ce que peut le regne d'un homme, habile, actif & vigilant. L'Etat eſt ruiné, dit-on. Quoi ! l'Heſpérie & la Sicile, l'Eſpagne, la Libie & l'Egypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Aſie qui faiſoient la richeſſe de Darius & d'Alexandre, ſont-elles devenues ſtériles ? Elles manquent d'hommes ! Ah ! qu'ils y ſoient heureux ; ils y viendront en foule ; & pour lors, mes amis, j'oſerai propoſer le vaſte plan que je médite, & qui ſeul rendroit cet Empire plus puiſſant qu'il ne fut jamais. Quel eſt-il donc ce plan, demanda l'Empereur ? Le voici, reprit Béliſaire.

(*a*) La légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied & de 300 hommes de cheval. *Voy.* Denis d'Halic. & Plutarque, vie de Romulus.

La guerre, comme nous la faiſons, excede les armées par de trop longues marches & par des travaux exceſſifs. Elle donne à nos ennemis le temps de nous ſurprendre par des incurſions ſoudaines, que les lignes de Vétérans & de Soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de ſoutenir; & avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la déſolation, le ravage ont fait de rapides progrès (*a*). Pour oppoſer à ces torrens une digue toujours préſente, je demanderois qu'on rendît tout cet Empire militaire : enſorte que tout homme libre ſeroit Soldat, mais ſeulement pour la

(*a*) Sous Auguſte, les marches ou frontieres n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi les légions à poſte fixe. Mais le nombre des Provinces qu'il falloit garder s'étant accrû, les légions n'y pouvoient plus ſuffire; & Conſtantin, en les retirant dans l'intérieur des Provinces, y avoit foiblement ſuppléé par des lignes de Vétérans.

défenſe du pays. Ainſi chaque préfecture compoſeroit une armée, dont les Cités formeroient les cohortes, les Provinces, les légions, avec des points de raliement, où le Soldat, au ſon de la trompette, ſe rangeroit ſous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveroient, qu'elles feroient fleurir, qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leur foyer (*a*).

Dans un vaſte Empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cauſe commune. Des peuples ſéparés par les mers s'intéreſſent peu l'un & l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien, ne ſait pas pour-

(*a*) La terre donne à ſes Laboureurs le courage de la défendre : elle met ſes fruits, comme un prix, au milieu du feu, pour le vainqueur. *Xénop. Traité du ménage.*

quoi on le fait paſſer en Aſie : il lui eſt égal que le Tigre coule ſous nos loix ou ſous les loix du Perſe. La diſcipline le retient, l'eſpoir du butin l'encourage ; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cauſe qui n'eſt pas la ſienne. Au lieu que dans mon plan, la Patrie n'eſt plus un nom vague, une chimere pour le Soldat ; c'eſt un objet préſent & cher, auxquels chacun eſt attaché par tous les nœuds de la nature. » Citoyens, pourroit-on leur dire, en les » menant à l'ennemi ; c'eſt le champ qui » vous a nourri, c'eſt le toît qui vous a » vus naître, c'eſt le tombeau de vos pe- » res, le berceau de vos enfans, le lit de » vos femmes que vous défendez ». Voilà des intérêts ſenſibles & puiſſants. Ils ont fait plus de Héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet ſur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la diſcipline & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue que le tableau de cette jeuneſſe laborieuſe & guerriere, répandue autour des drapeaux dans les villes & les campagnes, préſervée par le travail des vices de l'oiſiveté, endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute prête à courir aux armes au premier ſignal de la guerre. Parmi ces troupes, la déſertion ſeroit un crime contre nature (*a*); tout ce qu'il y a de plus ſacré au monde répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'Etat n'en auroit pas moins ſes légions impériales, qui, comme autant de fortereſſes mouvantes, ſe porteroient d'un poſte à l'autre, où le danger les appelleroit. L'eſprit militaire établi, & l'émulation donnée, ce ſeroit à qui mériteroit le mieux de paſſer dans ces Corps illuſtres; & au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur,

(*a*) *Communis utilitatis derelictio contra naturam eſt.* Cic. *Off.* 3.

la colluſion, la fraude ou la négligence font accepter ſans examen (*a*), nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaiſon des forces de l'Empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ſes temps même les plus heureux (*b*)? Et quels peuples du midi ou du nord oſeroient venir nous troubler, nous qui les avons repouſſés tant de fois avec des troupes ſans diſcipline, preſque ſans armes & ſans pain?

Et qui vous répond, lui dit Juſtinien, que dans un Empire tout militaire les peuples ſeront bien ſoumis? Qui m'en répond? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & ſage.

(*a*) *Hinc tot ubique ab hoſtibus illatæ clades, dum longo pax militem incurioſius legit; dum poſſeſſoribus indicti tyrones per gratiam aut diſſimulationem probantur.* Veget. *L.* 1. *Ch.* 7.

(*b*) Sous Auguſte 23. Leg., ſous Tibére 25, ſous Adrien 30. ſous Galba 372000 hommes, moitié troupes Rom. moitié. Auxil.

Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fuſſent heureux ? Non dit Juſtinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un ſort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Béliſaire, dans l'état préſent, dans l'état de ſouffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome (*a*) lorſqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes ſçavent ce qui leur manque, & ce qui leur eſt dû ; qu'ils ne ſeroient point inſenſibles au ſoin qu'un Prince bienfaiſant prendroit de ſoulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit ſeroit payé par leur amour. Qu'il eſſaie d'être envers eux juſte, ſenſible, ſecourable ; qu'il n'emploie à régner ſous lui que des gens dignes de le

(*a*) *Hi mores vulgi : odiſſe præſentia, præterita celebrare.... Ingenio mobili, (plebem) ſediioſam, diſcordioſam, cupidam rerum novarum quiete & otio adverſam.* Saluſt.

ſeconder ; qu'il veille en pere ſur ſes enfans ; je lui réponds qu'ils ſeront dociles. Et par quel preſtige voulez-vous que quelques mécontens, quelques ſéditieux faſſent d'un peuple fortuné un peuple parjure & rebelle ? C'eſt au Prince qui laiſſe gémir ſes ſujets dans l'oppreſſion, à craindre qu'ils ne l'abandonnent ; mais celui qu'on ſçait occupé du repos & du bonheur des ſiens, n'a point d'uſurpateurs à craindre. Eſt-ce en entendant célébrer ſes vertus, publier ſes bienfaits, qu'on oſera troubler ſon regne ? Eſt-ce dans les campagnes où régneront l'aiſance, le calme & la liberté ; dans les Villes où l'induſtrie & la fortune des Citoyens, leur état, leurs droits & leur vie ſeront ſous la garde des loix ; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la ſainteté des nœuds de l'hymen & de la nature auront un aſyle ſacré ; eſt-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partiſans ? Non, ſi l'empire de la juſtice

n'eſt pas inébranlable, rien ne l'eſt ſur la terre. Je ſuppoſe avec vous cependant qu'il y ait du riſque & de l'audace à rendre ſes ſujets puiſſans, pour les rendre heureux & tranquilles ; c'eſt cette audace que j'aurois, dut-elle entraîner ma ruine ; & je leur dirois hautement : Je vous mets à tous les armes à la main, pour me ſervir ſi je ſuis juſte, & pour me réſiſter ſi je ne le ſuis pas. Vous me trouvez bien téméraire ! Mais je me croirois bien prudent de m'aſſurer ainſi à moi-même & aux miens un frein contre nos paſſions, & ſur-tout une digue contre celle des autres ! Avec ma couronne, & au-deſſus d'elle, je tranſmettrois à mes ſucceſſeurs la néceſſité d'être juſtes ; & ce ſeroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un Monarque eût jamais laiſſé. Je ſçais, mes amis, que la vertu n'a pas beſoin du frein de la crainte ; mais quel homme eſt ſûr d'être vertueux à tous les inſtans de ſa vie ?

Un Prince eſt au-deſſus des loix : vos loix le diſent (*a*) & cela doit être ; mais ce ſeroit la premiere choſe que j'oublierois en montant ſur le trône ; & malheur au flatteur infâme qui m'en feroit ſouvenir. Adieu mes amis. C'eſt un travail pénible que de changer la face d'un Empire. Il eſt temps de nous repoſer. Cependant il me reſte encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige ſenſiblement, & à laquelle je veux demain intéreſſer mon cher Tibére.

Il a ſans doute de grandes vues, dit l'Empereur, en s'en allant. Mais ſi l'exécution en eſt poſſible, ce n'eſt que pour un jeune Prince qui portera ſur le trône un eſprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas, aura-t-il beſoin d'un long regne, pour achever une grande révolution. Je ne ſçais, dit Tibére, mais il me ſemble avoir vu dans le projet de ce Héros bien

(*a*) *Princeps legibus ſolutus eſt.* Pandec. *L.* 2. *T.* 3.

des choſes qui ne demandent qu'un ſeul acte d'une volonté ferme ; & ſi le reſte veut du tems, ce tems du moins n'eſt pas ſi éloigné, qu'on ne puiſſe à tout âge eſpérer d'y atteindre. Mon cher Tibére, lui dit l'Empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeuneſſe. Votre activité les franchit ; mais ma foibleſſe s'en effraie. Si l'on veut faire de grandes choſes, ajouta-t-il en gémiſſant, il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'eſt pas temps de commencer à vivre quand on n'a plus beſoin que de ſçavoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juſte. Il m'afflige ; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie inſultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.

CHAPITRE XV.

LE jour ſuivant l'Empereur & Tibére étant arrivés à l'heure accoutumée, trouverent le Héros aſſis dans ſon jardin, à l'aſpect du ſoleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air ſérein ; & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Juſtinien, ces ſentimens dans un Héros ! c'eſt le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Béliſaire, c'eſt de conſoler l'homme dans le malheur, c'eſt de mêler une douceur céleſte aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi ? Accablé de vieilleſſe, privé de la vue, ſans amis, ſeul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du Ciel me réduiroit peut-être au déſeſpoir. L'homme de bien eſt avec Dieu ; il eſt

assuré que Dieu l'aime (*a*) : voilà ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des momens de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me disois, courage, Bélisaire, tu es sans reproche, & Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré, elle rendoit la vie & la force à mon ame. Je me parle de même encore ; & quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, & que je sens ses larmes baigner mon visage ; Hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse & ne nous oublie ? Ton cœur est pur, sensible, honnêtes, ton pere n'est pas plus méchant que toi ; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens ? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon

(*a*) *Nulla sine Deo mens bona est.* Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

ame, l'enveloppera dans ſon ſein; & nous verrons ſi les méchans y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire & perſuade, pleure en m'écoutant; mais ce ſont de plus douces larmes; & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on eſt dans la barque aſſez mal à ſon aiſe? mais dont le port ſera délicieux.

Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en effet bien douce! Et c'eſt la bonne, reprit Béliſaire. Ne voulez-vous pas que je me repréſente le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triſte & farouche qui ne demande qu'à punir? Je ſais bien que lorſque des hommes jaloux, ſuperbes, mélancoliques nous le repréſentent, ils le font colere & violent comme eux; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices; je tâche moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins ſuis-je aſſuré que mon erreur eſt innocente. Dieu m'a créé foible, il ſera

indulgent ; il ſait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenſer ; c'eſt une rage impuiſſante & abſurde que je ne conçois même pas. Je lui ſuis plus fidele encore, & plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'empereur ; & je ſuis bien ſûr que l'Empereur qui n'eſt qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas ! ce Dieu, reprit Juſtinien, n'en eſt pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchans, je le crois, dit Béliſaire ; mais je ſuis bon ; autant l'ame d'un ſcélérat eſt incompatible avec cette divine eſſence, autant je me plais à penſer que l'ame du juſte lui eſt analogue. Et qui de nous eſt juſte, dit l'Empereur ? Celui qui fait de ſon mieux pour l'être, dit Béliſaire : car la droiture eſt dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibére, ſi votre penſée aime à s'élever juſqu'à lui : vous le voyez ſi favorable ! Hélas, dit le vieillard, je ſens bien

qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue envain ma foible intelligence à réunir tout ce que je ſais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en réſulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que faſſe un homme qui tâche de connoître un Dieu? Si cet Etre incompréhenſible ſe plaît à quelque choſe, c'eſt à l'amour de ſes enfans; & ce qui me le peint ſous les traits les plus doux; eſt ce que je ſaiſis le plus avidement, pour en compoſer ſon image.

Ce n'eſt pas aſſez, dit l'Empereur, de ſe le peindre bienfaiſant, il faut ajouter qu'il eſt juſte. C'eſt la même choſe, dit le vieillard: ſe plaire au bien, haïr le mal, récompenſer l'un, punir l'autre, c'eſt être bon, je m'en tiens-là. N'avez-vous jamais, comme moi, aſſiſté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonins? C'eſt une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuſes. Je crois être au milieu de cette cour, toute compoſée de

vrais amis du Prince ; je le vois ſourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre ſur eux les rayons de ſa gloire, ſe communiquer à eux avec une majeſté pleine de douceur & remplir leur ame de cette joie pure qu'il reſſent lui-même en faiſant des heureux. Hé bien, la Cour de celui qui m'attend ſera infiniment plus auguſte & plus belle. Elle ſera compoſée de ces Titus, de ces Trajans, de ces Antonins, qui ont fait les délices du monde. C'eſt avec eux & tous les gens de bien, de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Béliſaire ſe trouvera devant le trône du Dieu juſte & bon. Et les méchans, lui dit Tibére, qu'en faites-vous ? — Ils ne ſeront point là. J'eſpere y voir, ajouta-t-il, l'auguſte & malheureux vieillard, qui m'a privé de la lumiere : car il a fait du bien, & il l'a fait par goût, & s'il a fait du mal, il l'a fait par ſurpriſe. Il ſera bien aiſe, je crois, de me retrouver mes deux yeux ! En parlant

ainſi, ſon viſage étoit tout rayonnant de joie ; & l'Empereur fondoit en larmes, penché ſur le ſein de Tibére.

Mais bientôt l'attendriſſement faiſant place à la réflexion, vous eſperez trouver, dit-il à Béliſaire, les Héros payens dans le Ciel (*a*) ! Y penſez-vous ? Ecoutez, mon voiſin, dit Béliſaire : vous n'avez pas envie d'affliger ma vieilleſſe ? Je ſuis un pauvre homme, qui n'ai d'autre conſolation que l'avenir que je me fais. Si c'eſt une illuſion, laiſſez-la moi : elle me fait du bien, & Dieu n'en eſt point offenſé : car je l'en aime davantage. Je ne puis me réſoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Ariſtide, de Marc-Auréle & de Caton il y ait un éternel abyme ; & ſi je le croyois, je ſens que j'en aimerois moins

(*a*) Les Peres de l'Egliſe ont décidé, que Dieu feroit un miracle, plutôt que de laiſſer mourir hors de la voie du ſalut, celui qui auroit fidélement ſuivi la loi naturelle. Mais on ſçait que Juſtinien étoit fanatique & perſécuteur.

l'Etre excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'Empereur à Tibére, en honorant dans ce Héros cet enthouſiaſme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Béliſaire ne s'eſt jamais piqué d'être profond dans ces matieres. Profond ! hélas ! & qui peut l'être, dit le vieillard ? Quel homme aſſez audacieux peut dire avoir ſondé les décrets éternels? Mais Dieu nous a donné deux guides qui doivent être d'accord enſemble, la lumiere de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi peut le déſavouer. La révélation n'eſt que le ſupplément de la conſcience : c'eſt la même voix qui ſe fait entendre du haut du Ciel & du fond de mon ame. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe démente, & ſi d'un côté je l'entends me dire que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il eſt l'objet de ſes vengeances. Et qui vous répond, dit l'Empereur, que cette voix

qui parle à votre cœur ſoit une révélation ſecrette ? Si elle ne l'eſt pas, Dieu me trompe, dit Béliſaire, & tout eſt perdu. C'eſt elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en preſcrit le culte, elle qui me dicte ſa loi. Auroit-il donné l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence à ce qui ne ſeroit qu'une erreur ? O, qui que vous ſoyez, laiſſez-moi ma conſcience : elle eſt mon guide & mon ſoutien. Sans elle je ne connois plus le vrai, le juſte ni l'honnête ; le menſonge & la vérité, le bien & le mal ſe confondent, je ne ſçais plus ſi j'ai fait mon devoir ; je ne ſçais plus s'il y a des devoirs : c'eſt alors que je ſuis aveugle ; & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares que ne ſeroit celui qui obſcurciroit en moi cette lumiere intime.

Que vous fait-elle donc voir ſi clairement, reprit Juſtinien, cette lueur foible & trompeuſe ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice &

bienfaiſant, eſt la vraie, dit Béliſaire, & que tout ce qui répugne à l'idée & au ſentiment que j'en ai conçu, n'eſt pas de cette religion. Vous l'avouerai-je ? Ce qui m'y attache, c'eſt qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu : Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offenſe le moins. Heureuſement elle eſt ſelon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ſes ſemblables : quoi de plus ſimple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal : quoi de plus grand & de plus ſublime ! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus conſolant pour l'homme ! Après cela qu'on me propoſe des myſteres inconcevables ; je m'y ſoumets, & je plains ceux dont la raiſon eſt moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'eſpere pour eux en la bonté d'un Pere dont tous les hommes

mes ſont les enfans, & en la clémence d'un juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Juſtinien, vous allez ſauver bien du monde ! Eſt-il beſoin, dit Béliſaire, qu'il y ait tant de réprouvés ? Je ſens comme vous, dit l'Empereur, qu'il eſt plus doux d'aimer ſon Dieu que de le craindre ; mais toute la nature atteſte ſes vengeances, & la rigueur de ſes décrets. Moi, dit Béliſaire, je ſuis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu (*a*).

(*a*) On attribue ici à Béliſaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz & par tous les Optimiſtes. *Bonus eſt (Deus) : bono nulla cujuſquam boni invidia eſt : fecit itaque quàm optimum potuit.* Senec. Epiſtol. L. 15. *Quidquid nobis negatum eſt, dari non potuit.* Idem. De Beneficiis, L. 2. C. 28. *Magna accepimus; majora non cupimus.* Ibid. C. 29.

Deum ſine conſilio agentem ne cogitare quidem

Telle eſt ma religion. Qu'on la propoſe à tous les peuples, & qu'on demande ſi elle n'eſt pas digne de vénération & d'amour ; toutes les voix de la nature vont s'élever en ſa faveur. Mais ſi la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main, ſi les Princes qui la profeſſent, faiſant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira de deux choſes l'une, ou que leur religion eſt barbare comme eux, ou qu'ils ne ſont pas dignes d'elle.

Vous élevez-là, dit Juſtinien, une queſtion bien ſérieuſe ! Il ne s'agit pas de moins que de ſavoir ſi un Prince a le droit d'exiger dans ſes Etats l'unité de dogme & de culte. Car s'il a ce droit, il ne peut l'exercer ſur les rebelles obſtinés que par la force & les châtimens.

facile eſt: quæ autem fuiſſet cauſa propter quam male mihi conſultum fuiſſet? Marc-Anton. L. 6.

Comme je ſuis de bonne foi, dit Béliſaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer ſur les mœurs & intéreſſer l'ordre public, eſt du reſſort du Souverain, non pas comme juge de la vérité & de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en réſulte : car le premier principe de toute croyance eſt que Dieu eſt ami de l'ordre & qu'il n'autoriſe rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l'Empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'aient des rapports intimes & néceſſaires avec la croyance ? Je reconnois, dit Béliſaire, qu'il y a des vérités qui intéreſſent les mœurs ; mais obſervez que Dieu en a fait des vérités de ſentiment, dont aucun homme ſenſé ne doute. Au lieu que les vérités myſtérieuſes, & qui ont beſoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, ſans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens. Or,

ſi la providence a rendu indépendans de ces vérités ſublimes l'ordre de la ſociété, l'état des hommes, le deſtin des Empires, les bons & les mauvais ſuccès des choſes d'ici-bas ; pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi, ſi en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en ſera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, & ſujet plus ou moins fidele. Cet examen ſera leur regle ; & vous voyez par-là de combien de diſputes je les diſpenſe de ſe mêler.

Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laiſſez que le ſoin de ce qui intéreſſe les hommes ; mais y a-t-il pour eux de devoir plus ſaint que d'être les miniſtres des volontés du ciel ? Ah ! qu'ils ſoient les miniſtres de ſa bonté, s'écria Béliſaire ; & qu'ils laiſſent aux démons l'infernal emploi des miniſtres de ſes vengeances. Il eſt dans l'ordre de la bonté, dit l'Empereur, de vouloir

que l'homme s'éclaire & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire ; mais vos armes ne ſont pas les ſiennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ? que pour l'exercer, il ſuffira d'avoir l'autorité en main ? & que la perſécution changera d'étendards & de victimes, au gré de l'opinion du plus fort ? Ainſi Anaſtaſe a perſécuté ceux que Juſtinien protege ; & les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la poſtérité de leurs perſécuteurs. Voilà deux Princes qui ont cru plaire à Dieu, en faiſant maſſacrer les hommes ; hé bien ? lequel des deux eſt ſûr que le ſang qu'il a fait couler eſt agréable à l'Eternel ? Dans les eſpaces immenſes de l'erreur, la vérité n'eſt qu'un point. Qui l'a ſaiſi ce point unique ? Chacun prétend que c'eſt lui ; mais ſur quelle preuve ? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main, qu'un

autre en ſoit perſuadé ? La perſuaſion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un aſcendant victorieux ; ſi elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raiſon ſur la raiſon. Chaque homme répond de ſon ame. C'eſt donc à lui, & à lui ſeul, à ſe décider ſur un choix, d'où dépend à jamais ſa perte ou ſon ſalut. Vous voulez m'obliger à penſer comme vous ! Et ſi vous vous trompez, voyez ce qui m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvoit être innocente, ſerez-vous innocent de m'avoir égaré ? Hélas ! à quoi penſe un mortel de donner pour loi ſa croyance ? Mille autres, d'auſſi bonne foi, ont été ſéduits & trompés. Mais quand il ſeroit infaillible, eſt-ce un devoir pour moi de le ſuppoſer tel ? S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais s'il croit ſur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi ! Le ſeul point ſur lequel tous les partis s'accordent,

c'eſt qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils oſent décider ; & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident ! Laiſſez deſcendre la foi du ciel, elle fera des proſélites ; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des fripons. Les braves gens ſeront martyrs, les lâches ſeront hypocrites ; les fanatiques de tous les partis ſeront des tigres déchaînés. Voyez ce ſage Roi des Goths, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers ſa fin au regne de nos meilleurs Princes. Il étoit Arien ; mais bien loin d'exiger qu'on adoptât ſes ſentiments, il puniſſoit de mort dans ſes favoris cette complaiſance infâme & ſacrilége. » Comment ne me » trahiriez-vous pas, diſoit-il, moi qui » ne ſuis qu'un homme, puiſque vous » trahiſſez pour moi celui que vos peres » ont adoré « ? L'Empereur Conſtance penſoit de même. Il ne fit jamais un crime à ſes ſujets d'être fidéles à leur croyance ; il en faiſoit un à ſes Courti-

ſans d'abjurer la leur pour lui plaire, & de trahir leur ame pour gagner ſa faveur. O plût au ciel que Juſtinien eût renoncé comme eux au droit d'aſſervir la penſée ! Il s'eſt laiſſé engager dans des querelles interminables ; elles lui ont coûté plus de veilles que ſes plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit ? des ſéditions, des révoltes & des maſſacres. Elles ont troublé ſon repos, & le repos de ſes états.

Le repos des états, reprit l'Empereur, dépend de l'union des eſprits. C'eſt une maxime équivoque, dit Béliſaire, & dont on abuſe ſouvent. Les eſprits ne ſont jamais plus unis, que lorſque chacun eſt libre de penſer comme bon lui ſemble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion eſt jalouſe, tyrannique & intolérable ? c'eſt l'importance que les Souverains ont le malheur d'y attacher ; c'eſt la faveur qu'ils accordent à une ſecte, au préjudice & à l'excluſion de toutes les ſectes rivales. Perſonne ne

veut être avili, rebuté, privé des droits de Citoyen & de ſujet fidéle ; & toutes les fois que dans un Etat on fera deux claſſes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la ſociété, quel que ſoit le motif de l'exhérédation, la claſſe proſcrite regardera la patrie comme ſa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe ſérieuſement ſur l'état des Citoyens. Et croyez que cette influence eſt ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une diſpute élevée ſur le nombre des grains de ſable de la mer ; on verra naître les mêmes haines. Le fanatiſme n'eſt le plus ſouvent (*a*) que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du ciel ; & voilà de quels Dieux un Souverain

(*a*) *Privatæ cauſæ pietatis aguntur obtentu, & cupiditatum quiſque ſuarum religionem habet velut pediſequam.* (Le Pape Leon à l'Empereur Théodoſe).

crédule & violent ſe rend l'implacable Miniſtre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner ſur la terre à ſe débattre pour le ciel ; que le zéle de la vérité ne ſoit plus un moyen de perdre ſon rival ou ſon ennemi, de s'élever ſur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ; tous les eſprits ſe calmeront, toutes les ſectes ſeront tranquilles.

Et la cauſe de Dieu ſera abandonnée, dit Juſtinien.

Dieu n'a pas beſoin de vous pour ſoutenir ſa cauſe, dit Béliſaire. Eſt-ce en vertu de vos Edits que le ſoleil ſe leve, & que les étoiles brillent au ciel ? La vérité luit de ſa propre lumiere ; & on n'éclaire pas les eſprits avec la flamme des buchers. Dieu remet aux Princes le ſoin de juger les actions des hommes ; mais il ſe réſerve à lui ſeul le droit de juger les penſées ; & la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ſoit exempt d'erreur.

Si la liberté de penſer eſt ſans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir ſera bientôt de même.

Point du tout, reprit Béliſaire : c'eſt-là que l'homme rentre ſous l'empire des loix ; & plus cet empire ſe renfermera dans ſes limites naturelles, moins il aura beſoin de force pour maintenir l'ordre & la paix. La juſtice eſt le point d'appui de l'autorité ; & celle-ci n'eſt chancelante que lorſqu'elle eſt hors de ſa baſe. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penſer comme il penſe ? Demandez à vos Généraux ſi l'on perſuade à coup d'épée ? Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur & la violence exercée ſur les Vandales. J'étois en Sicile ; Salomon y arriva furieux & déſeſpéré. » Tout eſt » perdu en Afrique (me dit-il) : les » Vandales ſont révoltés ; Carthage eſt » priſe, elle eſt au pillage ; & dans ſes

» murs & dans les campagnes on nage
» dans des flots de ſang ; & cela, pour
» quelques rêveurs qui ne s'entendent
» pas eux-mêmes, & qui jamais ne ſeront
» d'accord. Si l'Empereur s'en mêle, s'il
» donne des édits pour des ſubtili-
» tés où il ne comprend rien, il n'a
» qu'à mettre ſes docteurs à la tête de
» ſes armées : pour moi j'y renonce ; je
» ſuis au déſeſpoir ». Ainſi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raiſon. C'eſt bien aſſez des paſſions humaines pour troubler un ſi vaſte empire, ſans que le fanatiſme encore y vienne agiter ſes flambeaux.

Et qui appaiſera les troubles élevés ? demanda l'Empereur. L'ennui, répondit Béliſaire, l'ennui de diſputer ſur ce qu'on n'entend pas, ſans être écouté de perſonne. C'eſt l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance ; bientôt la mode en paſſera ; & ils prendront d'autres moyens pour

devenir des perſonnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arêne. Sils étoient ſeuls, ils s'embraſſeroient. Mais on les regarde; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ſes raiſons me perſuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'Empereur, c'eſt qu'il rend le zéle d'un Prince inutile à la religion.

Le ciel m'en préſerve, dit Béliſaire! Je ſuis bien ſûr de lui laiſſer le plus infaillible moyen de la rendre chere à ſes peuples: c'eſt de faire juger de la ſainteté de ſa croyance par la ſainteté de ſes mœurs: c'eſt de donner ſon regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aiſé, en faiſant des heureux, que de faire des proſélites, & un Monarque juſte a lui ſeul plus d'empire ſur les eſprits, que tous les perſécuteurs enſemble. Il eſt plus commode ſans doute de faire égorger les hommes que de les perſuader; mais ſi les ſouverains demandoient

à Dieu : Quelles armes emploierons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? & que Dieu daignât ſe faire entendre, il leur répondroit : *Vos vertus.*

Quand l'ame de Juſtinien, que cette diſpute avoit émue, ſe fut calmée dans le ſilence, il ſe rappella les maximes & les conſeils des Sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animoſités cruelles. Quel contraſte, diſoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui reſpire l'humanité, la modération, l'indulgence ; & les miniſtres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur ! Béliſaire eſt pieux & juſte : il aime ſon Dieu, il deſire que tous l'adorent comme lui ; mais il veut que ce culte ſoit volontaire & libre. C'eſt moi qui me ſuis trop livré à ce zele qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer ſur les eſprits.

CHAPITRE XVI.

LE lendemain l'Empereur & Tibere, en allant trouver le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Béliſaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit pourſuivis que juſqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau ; & l'un de leurs corps détachés faiſoit des courſes ſur la route du Château de Béliſaire, lorſqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le paſſage, & ſe ſaiſiſſent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aiſément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'é-

toient pas en état de payer ſur l'heure ; & on les emmenoit captifs.

L'Empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, ſans en être connu. Conduiſez-nous, leur dit-il, où nous avons deſſein de nous rendre : de-là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds ſur ma tête que vous n'avez point de ſurpriſe à craindre ; & ſi je manque à ma parole, ou ſi je vous fais repentir de vous être fiés à moi, je conſens à perdre la vie.

L'air d'aſſurance & de majeſté dont il appuya ces paroles, fit impreſſion ſur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur Chef ? A ſix mille d'ici, répondit l'Empereur, au Château de Béliſaire. De Béliſaire ! dit le Bulgare. Quoi ! vous connoiſſez ce Héros ? Aſſurément, dit l'Empéreur, & j'oſe croire qu'il eſt mon ami. S'il eſt vrai, dit le Chef, vous n'avez rien à craindre : nous allons vous accompagner.

Béliſaire, au bruit de leur arrivée,

croit qu'on vient l'enlever une ſeconde fois ; & ſa fille toute tremblante le ſerre dans ſes bras, avec des cris perçans. Mon pere, dit-elle, ah mon pere ! faut-il encore nous ſéparer !

A l'inſtant même on vient leur dire que la cour du Château ſe remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Béliſaire ſe montre ; & le Chef des Bulgares l'abordant avec ſes captifs : Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui ſe diſent de tes amis. Qu'ils ſe nomment, dit Béliſaire. Je ſuis Tibére, dit l'un d'eux, & mon pere eſt pris avec moi. Oui, s'écria Béliſaire, oui ſans doute, ce ſont mes voiſins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit ſont-ils en vos mains ? Qui êtes-vous ? Nous ſommes Bulgares, dit le Chef ? & nos droits ſont les droits des armes. Mais il n'eſt rien qui ne céde au reſpect que nous avons pour toi. Ce ſeroit mal ſervir un prince qui t'honore, que de

manquer d'égards pour ceux qui te ſont chers. Grand homme, tes amis ſont libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'Empereur & Tibére tendirent les bras à leur Libérateur; & Béliſaire ſe ſentant enveloppé de leurs chaînes, Quoi, dit-il, vos mains ſont captives! & il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'ame de l'Empereur l'étonnement, la joie & la confuſion! O vertu, dit-il en lui-même, ô vertu, quel eſt ton pouvoir! Un pauvre aveugle, du fond de ſa miſere, imprime le reſpect aux Rois! déſarme les mains des barbares! & rompt les chaînes de celui!.... Grand Dieu! ſi l'univers voyoit ma honte!... Ah! ce ſeroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & ſoyez ſûrs que j'y joindrai la rançon qui vous eſt promiſe.

Leur chef, en quittant Béliſaire, lui

demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de ſon Roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le héros, pour qu'un ſi vaillant Prince ſoit l'allié de ma patrie, & l'ami de mon Empereur.

O Béliſaire ! s'écria Juſtinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit cauſé, ô Béliſaire ! quel aſcendant vous avez ſur l'ame des peuples ! les ennemis mêmes de l'Empire ſont vos amis ! Ne vous étonnez pas, lui dit Béliſaire en ſouriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je ſuis fort bien avec leur Roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons ſoupé enſemble. Où donc, lui demanda Tibere ? Dans ſa tente, dit le vieillard : j'ai oublié de vous le dire. Lorſque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous ſur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur Roi m'a bien reçu, m'a donné à ſouper, m'a fait coucher ſous ſes pavillons ; & le lendemain je me ſuis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit

pris. Quoi, dit Juſtinien, ce Roi ſait qui vous êtes, & il ne vous a pas retenu ! Il en avoit bien quelque envie, dit Béliſaire ; mais ſes vues & mes principes ne ſe ſont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger ! Me venger, moi ! la digne cauſe pour mettre mon pays en feu ! Je l'ai remercié, comme vous croyez bien ; & il m'en eſtime davantage.

Ah ! quels remords, quels remords éternels pour l'ame de Juſtinien, lui dit Juſtinien lui-même, s'il ſait jamais quel a été l'excès de ſon ingratitude ! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu ? Et n'eſt-il pas indigne d'en avoir jamais, après ſon horrible injuſtice ?

Non, reprit Béliſaire, ne l'outragez pas. Plaignez, reſpectez ſa vieilleſſe. Vous allez voir comment il a été ſurpris. Ma ruine a eu trois époques. La premiere fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gelimer, je fis de

ſon trône un Tribunal où je ſiégeai pour rendre la juſtice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus impoſant ; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma penſée ; & lorſqu'on s'aſſied ſur un trône, on a bien l'air de l'eſſayer. Je fis donc là une imprudence: ce ne fut pas la ſeule. J'eus la curioſité de me faire ſervir à la table de Gelimer, & à la maniere des Vandales, par les Officiers de leur Roi. C'en fut aſſez pour faire croire que je voulois prendre ſa place. Le bruit en courut à la Cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire ; & Juſtinien récompenſa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif, avec ſa femme & ſes enfans, & les tréſors accumulés que les Vandales, depuis un ſiecle, avoient ravis aux nations. L'Empereur me reçut dans le Cirque ; & en le voyant ſur ce trône élevé qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à ſon ſujet, avec une grace mê-

lée de douceur & de majeſté, je treſſaillis de joie, & je dis en moi-même : Cet exemple va lui donner une foule de héros : il ſait le grand art d'exciter l'émulation & l'amour de la gloire ; on ſe diſputera l'honneur de le ſervir. Mais ſi mon triomphe lui préparoit des ſuccès, il m'annonçoit bien des traverſes ! Ce fut dès-lors que l'envie ſe déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoire lui impoſerent ſilence ; mais laſſe enfin de mes ſuccès, elle perdit toute pudeur.

J'aſſiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chaſſés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge ; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'Empereur que la place étoit imprenable, que la ruine de ſon armée ſeroit le fruit de ſon obſtination ; & lorſque réduits à l'extrêmité les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des ambaſſadeurs, que Juſtinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois claire-

ment qu'on l'a ſurpris, & que ce ſeroit le trahir que de manquer l'inſtant de gagner l'Italie : je differe de conſentir à la paix qu'il fait propoſer ; la ville ſe rend ; & je ſuis accuſé de révolte & de trahiſon. Ce n'étoit pas ſans quelque apparence, comme vous voyez : j'avois déſobéi, j'avois fait encore plus. Les aſſiégés mécontens de leur Roi, m'avoient offert ſa couronne : un refus pouvoit les aigrir ; je les flattai par ma réponſe ; & cette acceptation, en effet ſimulée, paſſa pour ſincere à la Cour. Je fus rappellé ; & mon obéiſſance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux pieds de l'Empereur ce Roi des Goths (*a*), dont on m'accuſoit d'avoir accepté la couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle. Non que j'en fuſſe humilié : mon cortege faiſoit ma pompe ; & l'affluence & les acclamations du

(*a*) Vitigès.

peuple qui m'environnoit, auroient ſatisfait une vanité plus ambitieuſe que la mienne. Mais le froid accueil de Juſtinien m'annonçoit qu'il n'étoit point diſſuadé ; & par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à ſon ame, fut encore envenimée par l'enthouſiaſme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne foi, mettez-vous à la place de l'Empereur, déja prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été bleſſé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches ? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un ſujet, que la voix publique élevoit juſqu'au ciel ? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans ſon ivreſſe, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refuſoit ? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la Cour, ſur l'inſulte faite à la majeſté par ce tumulte populaire ? Mon voiſin, le plus grand Prince

eſt

eſt homme ; il n'en eſt point qui ne ſoient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir ; & quand Juſtinien n'auroit pas eu la force de ſe vaincre & de me pardonner, cela devroit peu nous ſurprendre. Il le fit cependant : il ſe mit au-deſſus des foibleſſes de la vanité, & des ſoupçons de la jalouſie ; il daigna me confier encore l'honneur de ſes armes & la défenſe de ſes états. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carriere. Narsès, qui m'avoit ſuccédé en Italie, me conſoloit par ſes victoires, de ma triſte inutilité ; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille ; quand les Huns vinrent déſoler la Thrace. L'Empereur ſe ſouvint de moi, & daigna charger ma vieilleſſe d'une expédition, dont l'iſſue décidoit du ſort de l'Etat. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un caſque rouillé par dix ans de repos (*a*).

(*a*) *Dum interea civitas omnis tumultuandi*

La fortune me ſeconda ; je chaſſai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles ; & le ſuccès d'une embuſcade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la Ville, à mon retour une folie, un égarement dont je gémiſſois en moi-même ; mais le moyen de l'appaiſer ? L'Empereur étoit vieux : cet âge a des foibleſſes ; & l'extrême faveur du peuple, les honneurs exceſſifs qu'il me rendoit, firent croire à ce Prince qu'on étoit las de ſon regne, & qu'on l'avertiſſoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin ſe ſaiſirent de ſon ame ; & ſans me traiter comme criminel, il

maximum in modum perturbaretur... Beliſarius, clariſſimus olim præfectus, etſi præ ſenectute in curvitatem jam declinaſſet, mittitur tamen per Imperatorem in hoſtes.... Et ipſe quidem de ſe, mirâ animi promptitudine, juvenis munera exequebatur. Id namque ultimum illi in vita certamen fuit ; nec ſanè minorem ex eo retulit gloriam, quàm ex Vandalis Gothiſque devictis. Agathias. *L.* 5.

m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que ſe forma contre lui cette conſpiration, dont les complices ſont morts dans les tortures, ſans en avoir nommé le Chef. La calomnie a ſuppléé au ſilence des coupables; & ce ſilence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accuſoit. J'ai été arrêté; le peuple s'en eſt plaint; une longue priſon l'a ému de pitié; l'indignation a produit la révolte; & l'Empereur obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que déſarmer ſon ennemi. Je ne le fus jamais, le Ciel m'en eſt témoin; mais le ciel qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux Souverains d'y lire; & celui que vous accuſez eſt plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abuſé comme lui.

Oui ſans doute, il eſt malheureux, & le plus malheureux des hommes, dit Juſtinien, en ſe précipitant ſur lui, & en le ſerrant dans ſes bras. Quel eſt-ce

tranſport de douleur, lui demanda Béliſaire étonné ? C'eſt le tourment d'une ame dechirée, lui dit Juſtinien. O mon cher Béliſaire ! ce maître injuſte, ce tyran barbare, qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a éduit à la mendicité, c'eſt lui, c'eſt lui qui vous embraſſe. Vous, Seigneur ! s'écria le Héros. — Oui, mon ami, mon défenſeur, oui le plus vertueux des hommes, c'eſt moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laiſſez-moi ſubir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai ſouillé, une couronne dont je ſuis indigne. C'eſt la pouſſiere que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes ; c'eſt-là que mon front doit cacher l'opprobre dont il eſt couvert.

Hé bien ! lui dit Béliſaire, qui le retenant dans ſes bras le ſentoit ſuffoqué de ſanglots, hé bien, Seigneur, allez-vous ſuccomber au repentir d'une faute ? Vous voilà dans l'abattement, comme ſi

vous étiez le premier homme que la calomnie eût séduit, ou que l'apparence eût trompé ! Mais votre erreur fût-elle un crime ; y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux ? Non, grand Prince, un moment de surprise ne doit pas vous ôter l'estime de vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & consternée se relève au souvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Bélisaire est aveugle ; mais vingt peuples par vous sont délivrés du joug des barbares ; mais les ravages de tous les fléaux sont réparés par vos bienfaits ; mais trente ans d'un regne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes pas un tyran. Bélisaire est aveugle ; mais il vous le pardonne ; & si vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous est facile. Ah ! remplissez un seul des vœux que je fais pour le bonheur

du monde, & je ſuis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'Empereur, en le ſerrant de nouveau dans ſes bras, venez m'aider à expier mon crime : venez l'expoſer dans toute ſon horreur aux yeux de ma perfide Cour ; & que votre préſence, en rappellant ma honte, atteſte auſſi mon repentir.

Béliſaire eut beau le conjurer de le laiſſer dans ſa ſolitude ; il fallut, pour le conſoler, qu'il conſentît à le ſuivre. Alors Juſtinien s'adreſſant à Tibére : Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami ! & quels bienfaits égaleront jamais le ſervice que vous m'avez rendu ? Non, Seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas aſſez riche pour m'en récompenſer. Mais chargez Béliſaire de la reconnoiſſance. Tout pauvre qu'il eſt, il poſſede un tréſor que je préfere à tous les vôtres. Mon tréſor eſt ma fille, dit Béliſaire ; & je ne puis mieux le placer. A ces mots il fit appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embraſſez les genoux

de l'Empereur, & demandez-lui ſon aveu pour donner votre main au vertueux Tibére. Au nom, à la vue de Juſtinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Béliſaire, fut le frémiſſement & l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule, & détourne la vue. Juſtinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder: vous me verrez baigné de larmes: elles expriment le repentir qui me ſuivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime; mais Béliſaire me le pardonnne; & voici le moment de vous montrer ſa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Juſtinien une conſolation d'unir Eudoxe avec Tibére: & il commença dès ce moment à ſentir rentrer dans ſon cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus ſoudaine & moins attendue, n'avoit renverſé les idées & les intérêts de la Cour. L'arri-

vée de Béliſaire y jetta le trouble & la conſternation. Le voilà, dit l'Empereur à ſes courtiſans, le voilà ce Héros, cet homme juſte, que vous m'avez fait condamner. Tremblez lâches : ſon innocence & ſa vertu me ſont connues ; & votre vie eſt dans ſes mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints ſur tous les viſages : on croyoit voir dans Béliſaire un juge inexorable, un Dieu terrible & menaçant ; il fut modeſte comme dans ſa diſgrace ; il ne voulut connoître aucun de ſes accuſateurs ; & honoré juſqu'à ſa mort de la confiance de ſon maître, il ne lui inſpira jamais que l'indulgence pour le paſſé, la vigilance ſur le préſent, & une ſévérité impoſante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, & pour la gloire de Juſtinien. Ce vieillard foible & découragé, ſe contenta de lui donner des larmes ; & les conſeils de Béliſaire furent oubliés avec lui.

FIN.

FRAGMENS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

AVIS.

ON joint ici quelques morceaux de Philoſophie, du même Auteur, & d'un genre analogue à celui de Béliſaire. Il y a quelques années que ces Eſſais ont paru, mais dans un Livre qui n'eſt pas dans les mains de tout le monde.

FRAGMENS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

LA gloire eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel ; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané ; la célébrité, une renommée étendue ; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu, d'une admiration univerſelle.

L'eſtime a pour baſe l'honnêteté ; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phyſique ; la célébrité,

l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude ; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'éleve ou ſemble s'élever au-deſſus des forces de la nature : ainſi la gloire humaine, la ſeule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle eſt vraie ou fauſſe comme elle.

Il y a deux ſortes de fauſſe gloire : l'une eſt fondée ſur un faux merveilleux ; l'autre ſur un merveilleux réel, mais funeſte. Il ſemble qu'il y ait auſſi deux eſpeces de vraie gloire, l'une fondée ſur un merveilleux agréable, l'autre ſur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée ſur un faux merveilleux, n'a que le regne de l'illuſion, & s'évanouit avec elle : telle eſt la gloire de la proſpérité. La proſpérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle uſurpe celle des talens & des vertus, dont on ſuppoſe qu'elle eſt la compagne : elle en eſt bientôt dépouillée, ſi l'on s'ap-

perçoit que ce n'eſt qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il ſuffit d'un revers : *eripitur perſona, manet res.* On adoroit la fortune dans ſon favori ; il eſt diſgracié ; on le mépriſe. Mais ce retour n'eſt que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la proſpérité ne prouve rien, l'adverſité n'a rien à détruire.

Qu'avec un eſprit ſouple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'éleve au ſommet de la fortune ; qu'il parvienne au comble de la faveur ; c'eſt un phénomene que le vulgaire n'oſe contempler d'un œil fixe : il admire, il ſe proſterne ; mais le ſage n'eſt point ébloui : il découvre les taches de ce corps lumineux en apparence, & voit que ce qu'on appelle ſa lumiere, n'eſt rien qu'un éclat réfléchi, ſuperficiel & paſſager.

La gloire fondée ſur un merveilleux funeſte, fait une impreſſion plus durable ; &, à la honte des hommes, il faut

des ſiécles pour l'effacer : telle eſt la gloire des talens ſupérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeſte, mais le plus frappant ; fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous ſervir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il eſt abſurde d'attacher la gloire aux cauſes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'eſpoir du butin, en ont ſuivi un ſeul au carnage. D'abord un ſeul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & ſoumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou ſubjugué un plus grand nombre. Leur Chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je ſuis vainqueur*, & l'univers a répété, *Il a combattu, il eſt vainqueur* : de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Sçavez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célébrent les

Conquérans ? vous applaudiſſez à des gladiateurs, qui s'exerçant au milieu de vous, ſe diſputent le prix que vous réſervez à qui vous portera les coups les plus ſûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges : aujourd'hui ce ſont les corps ſanglans de vos voiſins qui tombent épars dans l'arene ; demain ce ſera votre tour.

Telle eſt la force du merveilleux ſur les eſprits de la multitude. Les opérations productrices ſont la plupart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations deſtructives ſont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une Province, il faut dix ans pour la fertiliſer. On admire celui qui l'a ravagée ; à peine daigne-t-on penſer à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il ſe faſſe tant de grands maux, & ſi peu de grands biens ?

Le peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon ſens de ſe réunir

contre celui qui les immole à ſon ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les Soldats de Céſar :

Liceat diſcedere, Cæſar,
A rabie ſcelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoſte, paras. (Lucain.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre : » Qu'avons-nous à démêler avec » toi ? Jamais nous n'avons mis le pied » dans ton pays. N'eſt-il pas permis à » ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens « ?

N'y aura-t-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquens, pour ſoulever le monde contre ſes oppreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare ?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un ſiécle à l'autre ; c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire,

& par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixere fortes ante Agamemnonæ
Multi ; ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate ſacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obſcurcit par la tradition ; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche. D'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le mépriſe comme un conte ſuranné ; & l'on finit par l'oublier. La ſaine poſtérité ne croit des ſiecles reculés, que ce qu'il a plû aux Ecrivains célébres.

Louis XII diſoit : » Les Grecs ont fait » peu de choſes ; mais ils ont ennobli » le peu qu'ils ont fait par la ſublimité » de leur éloquence. Les François ont » fait de grandes choſes & en grand nom- » bre ; mais ils n'ont pas ſu les écrire. » Les ſeuls Romains ont eu le double

» avantage de faire de grandes choſes, » & de les célébrer dignement «. C'eſt un Roi qui reconnoît que la gloire des nations eſt dans les mains des gens de lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop ſouvent oublié la dignité de leur état; & leurs éloges proſtitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains ſur le reſte des hommes; il vous répond hardiment,

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penſer de Cortès & de Montézuma, des Mexiquains & des Eſpagnols, il vous répond que Cortès étoit un héros, & Montézuma un tyran; que les Mexiquains étoient des barbares, & les Eſpagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un perſonnage, une Patrie; & il ſemble qu'il

n'y ait plus rien au monde, ou que tout ſoit fait pour eux ſeuls. La Patrie d'un ſage eſt la terre, ſon héros eſt le genre humain.

Qu'un Courtiſan ſoit un flatteur, ſon état l'excuſe en quelque ſorte, & le rend moins dangereux. On doit ſe défier de ſon témoignage : il n'eſt pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à ſe trahir lui-même & ſes ſemblables, la nature & la vérité ?

Ce n'eſt pas tant la crainte, l'intérêt, la baſſeſſe, que l'éblouiſſement, l'illuſion, l'enthouſiaſme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On eſt frappé d'une force d'eſprit ou d'ame, ſurprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations vives n'en ont vu l'exploſion que comme un développement prodigieux des reſſorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cauſe, on a loué les effets : ainſi les tyrans de

la terre en ſont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit miſe. Alexandre avoit ſans ceſſe devant les yeux la fable d'Achille ; Charles XII, l'hiſtoire d'Alexandre : de-là cette émulation funeſte qui, de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit deux guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suéde ; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde ; puiſſe l'hiſtoire de Charles XII ne perpétuer que ſes vertus !

Le Sage ſeul eſt bon poëte, diſoient les Stoïciens. Ils avoient raiſon : ſans un eſprit droit & une ame pure, l'imagination n'eſt qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirene.

Il en eſt de l'Hiſtorien & de l'Orateur comme du Poëte : éclairés & vertueux, ce ſont les organes de la juſtice, les flambeaux de la vérité ; paſſionnés & corrompus, ce ne ſont plus que les

courtiſans de la proſpérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philoſophes ont uſé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

» Sçavez-vous (dit Pline à Trajan) » où réſide la gloire véritable, la gloire » immortelle d'un Souverain? Les arcs » de triomphe, les ſtatues, les temples » même & les autels, ſont démolis par » le tems; l'oubli les efface de la terre. » Mais la gloire d'un héros, qui ſupé- » rieur à ſa puiſſance illimitée, ſçait la » dompter & y mettre un frein, cette » gloire inaltérable fleurira même en » vieilliſſant «

» En quoi reſſembloit à Hercule ce » jeune inſenſé qui prétendoit ſuivre ſes » traces (dit Sénéque en parlant d'A- » lexandre) lui qui cherchoit la gloire » ſans en connoître ni la nature ni les » limites, & qui n'avoit pour vertu » qu'une heureuſe témérité? Hercule ne » vainquit jamais pour lui-même; il

» traverſa le monde pour le venger, & » non pour l'envahir. Qu'avoit-il beſoin » de conquêtes, ce Héros, l'ennemi » des méchans, le vengeur des bons, » le pacificateur de la terre & des mers? » Mais Alexandre, enclin dès l'enfance » à la rapine, fut le déſolateur des Na- » tions, le fléau de ſes amis & de ſes » ennemis. Il faiſoit conſiſter le ſou- » verain bien à ſe rendre redoutable à » tous les hommes; il oublioit que cet » avantage lui étoit commun, non ſeu- » lement avec les plus féroces, mais » encore avec les plus lâches & les plus » vils des animaux, qui ſe font craindre » par leur venin «.

C'eſt ainſi que les hommes, nés pour inſtruire & pour juger les autres hommes, devroient leur préſenter ſans ceſſe en oppoſition, la valeur protectrice & la valeur deſtructive, pour leur apprendre à diſtinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus ſouvent.

Il ſuffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint : la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ſes vœux ſont remplis. Mais ne voyez-vous pas, que ſi l'illuſion ceſſe, la crainte s'évanouit. L'ambitieux, livré à lui-même, n'eſt plus qu'un homme foible & timide. Perſuadez à ceux qui le ſervent qu'ils ſe perdent en le ſervant ; que ſes ennemis ſont leurs fréres, & qu'il eſt leur boureau commun ; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent rédoutable ; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Aſie, n'en ſera plus que la fable : quatre hommes ſuffiſent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'eſt à quoi ſeroit réduite la force & la gloire des Conquérans, ſi l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns ſe ſont crus fort ſages en mettant dans la balance, pour

apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au haſard & à ſes troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui ſeul. Il s'agit bien là de partager la gloire ! C'eſt la honte qu'il faut répandre, c'eſt l'horreur qu'il faut inſpirer. Celui qui épouvante la terre, eſt pour elle un Dieu infernal ou céleſte : on l'adorera, ſi on ne l'abhorre : la ſuperſtition ne connoît point de milieu.

Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un Conquérant : foible moyen de le dégrader ! Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, mais c'eſt lui qui a fait vaincre. N'eſt-ce rien que d'inſpirer à une multitude d'hommes la réſolution de combattre & de mourir ſous ſes drapeaux ? Cet aſcendant ſur les eſprits, ſuffiroit lui ſeul à ſa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ; mais rendez ce merveilleux auſſi déteſtable qu'il eſt funeſte ; c'eſt par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaiſante

bienfaiſante & généreuſe, que l'activité d'un eſprit ſupérieur, appliquée au bonheur du monde, ſoient les objets de vos hommages; & de la même main qui élevera des autels au déſintéreſſement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, ſoient traînés par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible poſtérité: c'eſt alors que vous ſerez les Néméſis de votre ſiécle, les Radamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre: l'opprobre attaché à leur nom réjaillira ſur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de ſubir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modéles; ils ſe verront dans l'avenir; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de

lettres, à la vue des ſuccès injuſtes & des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage; ſe taire, s'il ne peut, ou s'il n'oſe rien de plus.

Ce ſilence univerſel des gens de lettres ſeroit lui-même un jugement terrible, ſi l'on étoit accoutumé à les voir ſe réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuſes. Que l'on ſuppoſe ce concert unanime, tel qu'il devroit être: tous les Poëtes, tous les Hiſtoriens, tous les Orateurs ſe répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un Héros bienfaiſant, d'un Vainqueur pacifique, des voix éloquentes & ſublimes, pour répandre ſon nom & ſa gloire dans l'univers; que tout homme, qui par ſes talens & ſes vertus aura bien mérité de ſa Patrie & de l'humanité, ſoit porté comme en triomphe dans les écrits de ſes contemporains; qu'il paroiſſe alors un homme

injuſte, violent, ambitieux, quelque puiſſant, quelqu'heureux qu'il ſoit, les organes de la gloire ſeront muets; la terre entendra ce ſilence, le tyran l'entendra lui-même, & il en ſera confondu. Je ſuis condamné, dira-t-il, & pour graver ma honte en airain on n'attend plus que ma chûte.

Quel reſpect n'imprimeroient pas le pinceau de la poëſie, le burin de l'hiſtoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faiſoit trembler les Empereurs.

La fauſſe gloire des Conquérans n'eſt pas la ſeule qu'il faudroit convertir en opprobre; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui reſſemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juſte; & c'eſt la ſeule qui ſoutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux conſiſte dans des efforts de talent ou de vertu

dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons obſervé qu'il ſembloit y avoir une ſorte de gloire accordée au merveilleux agréable ; mais ce n'eſt qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle eſt la gloire des beaux arts.

Les beaux arts ont leur merveilleux ; ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le preſtige de la poëſie, le charme de la muſique, l'illuſion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les tems ſur-tout où l'éloquence changeoit la face des Etats, où la muſique & la poëſie civiliſoient les hommes, où la ſculpture & la peinture imprimoient à la terre le reſpect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile ; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une des eſpeces compriſes ſous le nom générique de gloire :

ſoit que les hommes aient compté leurs plaiſirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les cauſoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eut faits à la terre ; ſoit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares ; & que les arts conſidérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe après en avoir ſecondé les travaux.

Ce n'eſt même qu'à ce titre que les talens, en général, nous ſemblent avoir droit d'entrer en ſociété de gloire avec les vertus ; & la ſociété devient plus intime, à meſure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin eſt le bonheur du monde : ainſi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens, doit être encore en raiſon de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'eſt que

difficile, ne mérite aucune attention; ce qui eſt aiſé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un ſalaire modique. Ce qui eſt en même tems d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du ſuccès eſt en raiſon de l'utilité de l'entrepriſe, & de la rareté des moyens.

Suivant cettte régle, les talens appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne ſont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Miniſtre, un Légiſlateur ſeront placés au-deſſus d'eux.

Suivant cette regle encore, les mêmes talens ne ſont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent conſulter la diſpoſition des eſprits & la conſtitution des choſes; favoriſer, par exemple, la poëſie dans des tems de

barbarie & de férocité, l'éloquence dans des tems d'abattement & de déſolation, la philoſophie dans des tems de ſuperſtition & de fanatiſme. La premiere adoucira les mœurs ; & rendra les ames flexibles, la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qui triomphent des revers ; la derniere diſſipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils ſe laiſſent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne ſont pas excluſifs ; que les talens qui les opérent ſe communiquent & ſe confondent ; que la philoſophie éclaire la poëſie qui l'embellit ; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs tréſors ; le parti le plus avantageux ſeroit de les nourrir, de les exercer enſemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, ſuivant les hommes, les lieux & les tems. Ce ſont des moyens

bien puiſſans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples ! La ſageſſe des anciennes Républiques brilla ſur-tout dans l'emploi des talens capables de perſuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivreſſe où les eſprits ſont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'eſt plus qu'un objet de piété, lorſqu'elle ſe diviſe en factions pour des pantomimes, lorſque l'exil de ces hommes perdus eſt une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réſervée aux coopérateurs du bien public ; & non-ſeulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aſpirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant ſa fille, eſt auſſi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant ſon fils ; cependant la derniere eſt glorieuſe, la premiere ne l'eſt pas. Pourquoi ? Virgi-

nius ne ſauvoit que l'honneur des ſiens. Brutus ſauvoit l'honneur des loix & de la Patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil ; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage ; mais celui-ci faiſoit tout pour ſa famille, & celui-là faiſoit tout, ou ſembloit faire tout pour Rome ; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a conſacré l'action de Brutus comme celle d'un Héros : rien n'eſt plus juſte que ce retour.

Les grands ſacrifices de l'intérêt perſonnel au bien public, demandent un effort qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même ; & la gloire eſt le ſeul prix qui ſoit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole ſa vie, comme Décius ; ſon honneur, comme Fabius ; ſon reſſentiment, comme Camille ; ſes enfans, comme Brutus & Manlius ? La

vertu qui ſe ſuffit, eſt une vertu plus qu'humaine : il n'eſt donc ni prudent, ni juſte d'exiger que la vertu ſe ſuffiſe. Sa récompenſe doit être proportionnée au bien qu'elle opére, au ſacrifice qu'il lui en coûte, aux talens perſonnels qui la ſecondent, ou ſi les talens perſonnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à ſon ſecours : car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choſes. L'éloge que donne Horace à Auguſte, *cum tot ſuſtineas, & tanta negotia ſolus*, ſignifie ſeulement que tout ſe faiſoit en ſon nom, que tout ſe paſſoit ſous ſes yeux. Le don de regner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y ſupplée : cette vertu, c'eſt d'aimer les hommes ; ce talent, c'eſt de les placer. Qu'un Roi veuille courageuſement le bien ; qu'il y emploie avec diſcernement les moyens

les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inſpiration n'en eſt pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à ſa ſource.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus ſublimes ſe donnent rendez-vous, pour ſe trouver enſemble dans tel ſiécle & dans tel pays ; on doit ſuppoſer un aimant qui les attire, un ſouffle qui les développe, un eſprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'eſt donc à juſte titre qu'on attribue à un Roi, qui a ſçu regner, toute la gloire de ſon regne : ce qu'il a inſpiré, il l'a fait, & l'hommage lui en eſt dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de ſon Etat, en fait un Corps dont il eſt l'ame, encourage la population & l'induſtrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce Roi, ſans coûter

une larme à ſes ſujets, une goutte de ſang à la terre, accumule, au ſein du repos, un tréſor immenſe de gloire, & la moiſſon en appartient à la main qui l'a ſemée.

Mais la gloire, comme la lumiere, ſe communique ſans s'affoiblir : celle du Souverain ſe répand ſur la Nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis le Grand. Celui des ſujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un regne heureux, c'eſt un Miniſtre éclairé, laborieux, acceſſible, également dévoué à l'Etat & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien ; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui ſe l'attache. En effet, ſi l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la décou-

verte, & que le choix d'un digne ami ?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a ſurmontées : c'eſt l'avantage des Fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit auſſi diſtraire du mérite du ſuccès, tout ce qu'a fait la violence. La ſeule domination glorieuſe eſt celle que les hommes préférent, ou par raiſon, ou par amour : *Imperatoriam majeſtatem armis decoratam, legibus oportet eſſe armatam* (*a*).

De tous ceux qui ont déſolé la terre, il n'en eſt aucun qui, à l'en croire, n'en voulut aſſurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; c'eſt la chimere des uſurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un Empire pour lui-même taille dans un peuple comme dans le marbre ſans en regretter les débris ; celui qui fonde un Empire pour le peuple qui

(*a*) *Inſtit. Proem.*

le compoſe, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie ſans le briſer. En général la perſonalité dans la cauſe publique, eſt un crime de léſe humanité : l'homme qui ſacrifie à lui ſeul le repos, le bonheur des hommes, eſt de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous ſommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuſte ; nous avons invité les diſpenſateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des Conquérans ambitieux ; mais nous ſommes bien éloignés de diſputer à la profeſſion des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle eſt le bouclier, & du trône dont elle eſt la barriere.

Que celui qui ſert ſon Prince ou ſa Patrie, ſoit armé pour la bonne ou pour la mauvaiſe cauſe, qu'il reçoive l'épée des mains de la Juſtice ou des mains de l'Ambition, il n'eſt ni Juge ni garant

des projets qu'il exécute ; ſa gloire perſonnelle eſt ſans tache ; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'auſtérité de la diſcipline à laquelle il ſe ſoumet, la rigueur des travaux qu'il s'impoſe, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les ſacrifices multipliés de ſa liberté, de ſon repos & de ſa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuſe & pure, ſe joint encore la gloire des talens, qui, dans un grand Capitaine, éclairent, ſecondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'eſt point de gloire comparable à celle des Guerriers : car celle même des Légiſlateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de ſacrifices : leurs travaux ſont aſſidus & pénibles, mais ils ne ſont pas dangereux. En ſuppoſant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profeſſion des armes doit être la plus honorable, comme

elle eſt la plus périlleuſe. Il ſeroit dangereux, ſur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats expoſés, par leur ſituation à la jalouſie & aux inſultes de leurs voiſins. C'eſt peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une maſſe de gloire pour le Corps qui ſe diſtingue : car ſi la gloire n'eſt pas l'objet de chaque Soldat en particulier, elle eſt l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire penſe en homme, une légion penſe en héros ; & ce qu'on appelle *l'eſprit du Corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On ſe plaint que notre hiſtoire eſt froide & ſéche, en comparaiſon de celle des Grecs & des Romains. La raiſon en eſt bien ſenſible : l'hiſtoire ancienne eſt celle des hommes, l'hiſtoire moderne eſt celle de deux ou trois hommes : un Roi, un Miniſtre, un Général.

Dans le Régiment de Champagne,

un Officier demande, pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté : tout le Corps reſte immobile, & perſonne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même ſilence. Hé quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! L'on vous entend, s'écrie une voix ; mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le ſommes tous ; vous n'avez qu'à choiſir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le Soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui ſon âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faiſoit porter de main en main. Un Grenadier le préſentoit à ſon camarade, afin qu'il le prît dans ſes bras : Mets-le ſur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fuſil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire françois a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand ſoin de recueillir (*a*).

(*a*) Depuis que j'ai fait cette obſervation,

Nous les réléguons dans des Mémoires particuliers, comme peu dignes de la majeſté de l'hiſtoire. Il faut eſpérer qu'un Hiſtorien philoſophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames réſolues aux grands ſacrifices de l'intérêt perſonnel, doivent avoir pour encouragement la perſpective, du moins éloignée, de la gloire perſonnelle. On ſait bien que les Philoſophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à ſe paſſer de tout : *non vis eſſe juſtus ſine gloriâ ; at, me herculè, ſæpè juſtus eſſe debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne ſe roidit que contre une honte paſſagére, & dans l'eſpoir d'une gloire à venir. Fabius ſe laiſſe inſulter

un homme de lettres, qui penſe en Citoyen & qui voit en homme d'Etat, a été chargé par le Miniſtere de raſſembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéreſſans qu'on avoit négligés. Ce recueil eſt le meilleur livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeuneſſe militaire.

dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne ; auroit-il pu ſe réſoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes ? N'attendons pas ces efforts de la foibleſſe de notre nature : la religion ſeule en eſt capable ; & ſes ſacrifices mêmes ne ſont rien moins que déſintéreſſés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périſſable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'eſpoir de cette immortalité qui ſoutint Socrate & Caton. Un Philoſophe ancien diſoit : *comment veux-tu que je ſois ſenſible au blâme, ſi tu ne veux pas que je ſois ſenſible à l'éloge.*

A l'exemple de la Théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des tems plus heureux & un monde plus juſte.

» La gloire accompagne la vertu, » comme ſon ombre, dit Sénéque ; mais

» comme l'ombre d'un corps tantôt le » précéde, & tantôt le ſuit, de même » la gloire tantôt dévance la vertu, & » ſe préſente la premiere, tantôt ne » vient qu'à ſa ſuite, lorſque l'envie s'eſt » retirée ; & alors elle eſt d'autant plus » grande qu'elle ſe montre plus tard «.

C'eſt donc une philoſophie auſſi dangereuſe que vaine de combattre dans l'homme le preſſentiment de la poſtérité & le deſir de ſe ſurvivre. Cette philoſophie a trouvé quelques ames ſublimes qui ont fait le bien, dans la ſeule vue de remplir leur deſtination. Mais on ne doit jamais compter ſur des caracteres de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire ; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne ſoit pas l'écueil de ſon courage & de ſa conſtance.

Celui qui borne ſa gloire au court eſpace de ſa vie, eſt eſclave de l'opinion & des égards du moment : rebuté, ſi

ſon ſiécle eſt injuſte ; découragé , s'il eſt ingrat ; impatient ſur-tout de jouir , il veut recueillir ce qu'il ſeme ; il préfére une gloire précoce & paſſagere , à une gloire tardive & durable : il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui ſe tranſporte dans l'avenir & qui jouit de ſa mémoire , travaillera pour tous les ſiécles , comme s'il étoit immortel. Que ſes Contemporains lui refuſent la gloire qu'il a méritée , leurs neveux l'en dédommagent : car ſon imagination le rend préſent à la poſtérité.

C'eſt un beau ſonge , dira-t-on. Hé jouit-on jamais de ſa gloire autrement qu'en ſonge ? Ce n'eſt pas le petit nombre de ſpectateurs qui vous environnent , qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'eſt glorieuſe qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas , où vous ne ſerez jamais. Pourquoi donc ſeroit-il plus inſenſé d'étendre en idée ſon exiſtence aux ſiécles à venir , qu'aux climats éloignés ? L'eſ-

pace réel n'eſt pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite priſon. Le déſir d'éterniſer ſa gloire eſt un enthouſiaſme qui nous aggrandit, qui nous éleve au-deſſus de nous-mêmes & de notre ſiécle; & quiconque le raiſonne, n'eſt pas digne de le ſentir. » Mépriſer la gloire, dit Ta» cite, c'eſt mépriſer les vertus qui y » menent »: *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*

DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premieres places de l'Etat, ſoit dans le Gouvernement, ſoit auprès du Prince.

On peut conſidérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la ſociété, ou par rapport à la conſtitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magiſtrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le Peuple. Les Magiſtrats ne ſont Grands que par le Peuple & pour le Peuple ; c'eſt ſon pouvoir, ſa dignité, ſa majeſté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien conſtituées, on faiſoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité perſonnelle. Les Généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées ;

leur autorité étoit celle de la diſcipline ; ils la dépoſoient en même tems que le Soldat quittoit les armes ; & la paix les rendoit égaux.

Il eſt de l'eſſence de la démocratie que les Grandeurs ſoient élective, & que perſonne n'en ſoit exclu par état. Dès qu'une ſeule claſſe de Citoyens eſt condamnée à ſervir ſans eſpoir de commander, le gouvernement eſt ariſtocratique. La moins mauvaiſe ariſtocratie eſt celle où l'autorité des Grands ſe fait le moins ſentir. La plus vicieuſe eſt celle où les Grands ſont deſpotes, & les Peuples eſclaves. Si les Nobles ſont des tyrans, le mal eſt ſans remede. Un Sénat ne meurt point.

Si l'ariſtocratie eſt militaire, l'autorité des Grands tend à ſe réunir dans un ſeul : le gouvernement touche à la Monarchie, ou au deſpotiſme. Si l'ariſtocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour ſubſiſter qu'elles ſoient le plus juſte & le plus modéré de tous les gouvernemens.

mens. Le peuple, pour ſupporter l'autorité excluſive des Grands, doit être heureux comme à Veniſe, ou abattu comme en Pologne.

De quelle ſageſſe, de quelle modeſtie la Nobleſſe Vénitienne n'a-t-elle pas beſoin, pour ménager l'obéiſſance du peuple! De quels moyens n'uſe-t-elle pas pour le conſoler de l'inégalité! Les Courtiſannes & le Carnaval de Veniſe ſont d'inſtitution politique. Par l'un de ces moyens, les richeſſes des Grands refluent, ſans faſte & ſans éclat, vers le peuple: par l'autre le peuple ſe trouve ſix mois de l'année au pair des Grands, & oublie avec eux ſous le maſque, ſa dépendance & leur domination.

La liberté Romaine avoit chéri l'autorité des Rois; elle ne put ſouffrir l'autorité des Grands. L'eſprit républicain fut indigné d'une diſtinction humiliante. Le peuple voulut bien s'exclure des premieres places; mais il ne voulut pas en être exclu; & la preuve qu'il mé-

ritoit d'y prétendre, c'eſt qu'il eut la ſageſſe & la vertu de s'en abſtenir.

En un mot, la République n'eſt une, que dans le cas du droit univerſel aux premieres dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & diviſe les citoyens.

Le danger de la liberté n'eſt donc pas que le peuple prétende élire, entre les citoyens, ſans exception, ſes Magiſtrats & ſes Juges, mais qu'il les méconnoiſſe après les avoir élus. C'eſt ainſi que les Romains ont paſſé de la liberté à la licence, de la licence à la ſervitude.

Dans le gouvernement républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute ſa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la poſſedent jamais : c'eſt par eux qu'elle paſſe ; ce n'eſt point en eux qu'elle réſide : ils en ſont comme les canaux ; mais le Prince en ouvre & ferme la ſource, la diviſe en ruiſſeaux,

en meſure le volume, en obſerve & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, repréſentent le Monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement eſt corrompu dans les Grands, il faudra bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le peuple, pour maintenir dans un juſte équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais ſi cet ordre eſt compoſé de fideles ſujets & de bons patriotes, il ſera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéiſſance & de l'autorité.

Il eſt de l'eſſence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'Etat ne ſoit qu'un, que les parties dont il eſt compoſé forment un tout ſolide & compacte. Cette machine vaſte, toute ſimple qu'elle eſt, ne ſauroit ſubſiſter que par une exacte combinaiſon de ſes pieces; & ſi les mouvemens

ſont interrompus ou oppoſés, le principe même de l'activité devient celui de la deſtruction.

Or la poſition des Grands dans un Etat Monarchique, ſert merveilleuſement à établir & à conſerver cette harmonie & cet enſemble, d'où réſulte la continuité réguliere du mouvement général.

Il n'en eſt pas ainſi dans un gouvernement mixte, où l'autorité eſt partagée & balancée entre le Prince & la nation. Si le Prince diſpenſe les graces, les Grands ſeront les mercénaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat: au nombre des ſubſides impoſés ſur le peuple, ſera compris tacitement l'achat annuel des ſuffrages, c'eſt-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du peuple. Le Prince aura le tarif des voix; & l'on calculera dans ſon Conſeil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat Monarchique bien conſtitué, où la plénitude de l'autorité réſide dans un ſeul, ſans jalouſie & ſans partage, où par conſéquent toute la puiſſance du Souverain eſt dans la richeſſe, le bonheur & la fidélité de ſes ſujets, le Prince n'a aucune raiſon de ſurprendre le peuple : le peuple n'a aucune raiſon de ſe défier du Prince : les Grands ne peuvent ſervir ni trahir l'un ſans l'autre ; ce ſeroit même en eux une fureur abſurde que de porter le Prince à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers ſujets, premiers citoyens, ils ſont eſclaves ſi l'Etat devient deſpotique ; ils retombent dans la foule, ſi l'Etat devient républicain : ils tiennent donc au Prince par leur ſupériorité ſur le peuple : ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par tout ce qui leur eſt commun avec le peuple, liberté, propriété, ſûreté, &c. Ainſi les Grands ſont attachés à la conſtitution monarchique

par intérêt & par devoir, deux liens indiſſolubles lorſqu'ils ſont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands ſemble devoir tendre à l'ariſtocratie. Mais quand le peuple s'y laiſſeroit conduire, la ſimple nobleſſe s'y oppoſeroit, à moins qu'elle ne fût admiſe au partage de l'autorité : condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un maître, & à laquelle par conſéquent ils ne ſe réſoudront jamais : car l'orgueil de dominer, qui fait ſeul les révolutions, ſouffre bien moins impatiemment la ſupériorité d'un ſeul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le déſordre le plus effroyable de la monarchie, c'eſt que les Grands parviennent à uſurper l'autorité qui leur eſt confiée, & qu'ils tournent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la ſituation de la France, lorſque le Cardinal de Richelieu, ce génie

hardi & vaſte, ramena les Grands ſous l'obéiſſance du Prince, & les peuples ſous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin ; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la Monarchie, de rétablir dans ſa direction naturelle ce grand arbre coupé par l'orage, que de le plier dans le ſens oppoſé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & ſans ceſſe en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces Co-Etats avoient été réunis en un, mais les grands Vaſſaux conſervoient encore dans leurs Domaines l'autorité qu'ils avoient eue ſous leurs premiers Souverains ; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces Souverains, s'en attribuoient la puiſſance. Ces deux partis oppoſoient à l'autorité du Monarque des obſtacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conſéquent le plus ſage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans

l'éloignement, & au milieu des peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus ſi redoutables. Le Prince fit briller les diſtinctions & les graces ; les Grands accoururent en foule ; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité perſonnelle s'évanouit en leur abſence ; leurs Gouvernements héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'aſſura de leurs ſucceſſeurs ; les Seigneurs oublierent leurs Vaſſaux, & ils en furent oubliés ; leurs Domaines furent diviſés, aliénés, dégradés inſenſiblement, & il ne reſta plus du gouvernement féodal que des blaſons & des ruines.

Ainſi la qualité de Grand de la Cour n'eſt plus qu'une foible image de la qualité de Grand du Royaume. Quelques-uns doivent cette diſtinction à leur naiſſance. La plûpart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain ; car la volonté du Souverain fait les grands, comme elle fait les Nobles, & rend la Grandeur ou perſonnelle, ou héréditaire à

ſon gré. Nous diſons perſonnelle ou héréditaire, pour donner au titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naiſſance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos rois. Les premieres places de l'état s'appellent dignités dans l'Egliſe & dans la robe, gardes dans l'épée, places dans le miniſtere, charges dans la maiſon Royale; mais le titre de Grand, dans ſon étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du Royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en eſt plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat; mais à quelque prix qu'on achéte l'unité du pouvoir & de l'obéiſſance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre ſous la tutelle inviolable des loix, toujours pré-

tes à s'armer contre les uſurpations les vexations & les violences ; il eſt certain que de tels biens ne ſeront jamais trop payés.

Dans la conſtitution préſente des choſes, il nous ſemble donc que les Grands ſont dans la Monarchie Françoiſe, ce qu'ils devoient être naturellement dans toutes les Monarchies de l'Univers. La nation les reſpecte ſans les craindre ; le Souverain ſe les attache ſans les enchaîner, & les contient ſans les abattre : pour le bien, leur crédit eſt immenſe ; ils n'en ont aucun pour le mal ; & leurs prérogatives mêmes ſont de nouveaux garants pour l'Etat, du zele & du dévouement dont elles ſont les récompenſes.

Dans le gouvernement deſpotique, tel qu'il eſt ſouffert en Aſie, les Grands ſont les eſclaves du tyran, & les tyrans des eſclaves ; ils tremblent & ils font trembler : auſſi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dé-

pendance, ils achetent par leur ſervitude auprès du maître, leur autorité ſur les Sujets : également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat : chefs du peuple dès qu'il ſe révolte, & ſes oppreſſeurs tant qu'il eſt ſoumis.

Si le Prince eſt vertueux, s'il veut être juſte, s'il peut s'inſtruire, ils ſont perdus : auſſi veillent-ils nuit & jour à la barriere qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité ; ils ne ceſſent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oſer ; ils lui crient, Votre peuple eſt heureux, au moment même qu'ils expriment les dernieres gouttes de ſa ſueur & de ſon ſang ; & ſi quelquefois ils conſultent ſes forces, il ſemble que ce ſoit pour calculer, en l'opprimant, combien d'inſtans encore il peut ſouffrir ſans expirer.

Malheureuſement pour les Etats où de pareils monſtres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foi-

bleſſe n'y a point de refuge : le Prince s'y réſerve à lui ſeul le droit de la vindicte publique ; & tant que l'opreſſion lui eſt inconnue, les oppreſſeurs ſont impunis.

Telle eſt la conſtitution de ce gouvernement déplorable, que non-ſeulement le Souverain, mais chacun des Grands dans la partie qui lui eſt confiée, tient la place de la loi. Il faut donc pour que la juſtice y regne, que non-ſeulement un homme, mais une multitude d'hommes ſoient infaillibles, exempts d'erreur & de paſſion, détachés d'eux-mêmes, acceſſibles à tous, égaux pour tous comme la loi ; c'eſt-à-dire qu'il faut que les grands d'un Etat deſpotique ſoient des Dieux. Auſſi n'y a-t-il que la Théocratie qui ait le droit d'être deſpotique ; & c'eſt le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y conſentir.

DE LA GRANDEUR.

En phyſique & en géométrie le terme de Grandeur eſt ſouvent abſolu, & ne ſuppoſe aucune comparaiſon : il eſt ſynonime de quantité, d'étendue. En morale il eſt relatif, & porte l'idée de ſupériorité. Ainſi quand on l'applique aux qualités de l'eſprit ou de l'ame, ou collectivement à la perſonne, il exprime un haut degré d'élevation au-deſſus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factrice; & c'eſt-là ce qui diſtingue la grandeur réelle de la grandeur d'inſtitution. Eſſayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'eſt-à-dire la fermeté, la droiture, l'élévation des ſentiments, eſt la plus belle partie de la grandeur perſonnelle. Ajoutez-y un eſprit vaſte, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme, il ſemble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps ; le peuple n'y manque jamais. On eſt ſurpris de lire qu'Alexandre étoit petit ; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorſqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de ſes compagnons ne pouvoit remuer ſa lance. Cette propenſion que nous avons tous à mêler du phyſique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient 1°. de l'imagination, qui veut des meſures ſenſibles ; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faiſons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendnnce & de leur action réciproque, des opérations qui réſultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel ſur-tout que dans les temps où la ſupériorité entre les hommes ſe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuſſent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des ſiécles moins barbares, on a rangé dans leurs claſſes ces qualités qui nous ſont communes

avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deſſus de nous. Un grand homme a été diſpenſé d'être beau, nerveux, & robuſte.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à la pureté philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produit, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Rois d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, ſe croyoit le plus grand de ces Rois : c'eſt à-peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattants qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquiſe, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, ſont comme les

matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur perſonne. La réponſe du Pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ claſſe, Imperator*, exprime avec autant de force que de vérité, notre maniere de calculer & de peſer la grandeur humaine.

Un Roi qui aura paſſé ſa vie à entretenir dans ſes Etats l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'hiſtoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon*; on ne dira jamais, *Il fut grand.* Louis IX ſeroit oublié, ſans la déplorable expédition des Croiſades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible par ſes mœurs, inébranlable par ſes loix, invincible par la ſageſſe de l'auſtérité de ſa diſcipline? Eſt-ce à Rome vertueuſe & libre que l'on penſe, en rappellant ſa grandeur? L'idée qu'on y attache eſt formée de toutes les cauſes de ſa décadence. On appelle ſa grandeur, ce qui entraîna ſa ruine: l'éclat des triomphes,

le fracas des conquêtes, les folles entrepriſes, les ſuccès inſoutenables, les richeſſes corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaſte, dont l'étendue faiſoit la foibleſſe, & qui alloit crouler ſous ſon propre poids.

Ceux qui ont eu l'eſprit aſſez juſte pour ne pas altérer, par tout cet alliage phyſique, l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la reſtreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embraſſe. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'eſprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ſes projets ce plan de juſtice & de ſageſſe, qui annonce une ame élevée & un génie lumineux? ce plan qui embraſſe & diſpoſe l'avenir, où tous les ſuccès ont leur avantage, où tous les maux inévitables ſont compenſés par de plus grands biens? *Detecto ſine terrarum, perſuum rediturus orbem, triſtis eſt* (Sénec.) Les vues de Céſar étoient

plus belles & plus ſages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahiſon, & oublier ou reconnoître le Citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en eſt à-peu-près de même de tous les Princes, auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la légiſlation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Légiſlateur, *C'eſt un grand homme. Huc & illud accedat, ut perfecta virtus, ſit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia conſtans ſibi.* (Senec.)

Il eſt une grandeur factice ou d'inſtitution, qui n'a rien de commun avec la grandeur perſonnelle. Il faut des Grands dans un état, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au beſoin ceux qu'on ne pouvoit aggrandir; & cette élévation arti-

ficielle a pris le nom de grandeur. Ce terme au ſingulier eſt donc ſuſceptible de deux ſens, & les Grands n'ont pas manqué de ſe prévaloir de l'équivoque. Mais ſon pluriel (les grandeurs) ne préſente plus rien de perſonnel ; c'eſt le terme abſtrait de Grand dans ſon acception politique ; enſorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caracteres qui diſtinguent ce qu'on appelle les Grands, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui conſtituent le grand homme.

Mais un Grand dans un Etat, tient la place d'un grand homme ; il le repréſente ; il en a le volume, quoiqu'il arrive ſouvent qu'il n'en ait pas la ſolidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place : ils le ſont quelquefois à beaucoup d'égards ; & notre ſiecle en a des exemples ; mais ſans faire la ſatyre d'aucun temps ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands,

tels qu'il en eſt par-tout, en proteſtant d'avance contre toute alluſion & toute application perſonnelle.

Un grand doit être auprès du peuple l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y ſuppléer, un extérieur impoſant. Le mérite ne ſe donne point, mais l'extérieur peut ſe preſcrire; on l'étudie, on le compoſe: c'eſt un perſonnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence eſt une dignité négative, qui conſiſte à ne rien ſe permettre de ce qui peut avilir ou dégrader ſon état, & y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, ſuivant le goût, le caractere & les mœurs des nations. Une gravité taciturne eſt ridicule en France; elle l'auroit été à Athenes. Une politeſſe légere eût été ridicule à Lacédémone; elle le ſeroit en Eſpagne.

La popularité des Pairs d'Angleterre ſeroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'eſt ce que l'exemple & l'uſage nous enſeignent ſans étude & ſans réflexion. Il ſemble donc aſſez facile d'être Grand avec décence.

Mais la dignité poſitive, dans un Grand, eſt l'accord parfait de ſes actions, de ſon langage, de ſa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité ſuppoſe le mérite, & un mérite égal au rang. C'eſt ce qu'on appelle *payer de ſa perſonne.* Ainſi les premiers hommes de l'Etat devroient faire les plus grandes choſes ; condition toujours pénible, ſouvent impoſſible à remplir.

Il a donc fallu ſuppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit ſon effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la perſonne avec la place. C'eſt une erreur qu'il faut lui laiſſer ; car l'illuſion eſt la reine du peuple.

Mais qu'il nous ſoit permis de le dire :

les Grands ſont quelquefois les premiers à détruire cette illuſion, par une hauteur imprudente.

Celui qui dans les grandeurs ne fait que repréſenter, devroit ſavoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ſes confidens, pour les engager au ſilence. Qu'un homme qui voit les choſes en elles-mêmes, qui reſpecte les préjugés, & qui n'en a point, ſe montre à l'audience d'un Grand avec ſa ſimplicité modeſte; que celui-ci le reçoive avec cet air de ſupériorité qui protege & qui humilie, le ſage n'en ſera ni offenſé, ni ſurpris: c'eſt une ſcene pour le peuple. Mais quand la foule s'eſt écoulée, ſi le Grand conſerve ſa gravité froide & ſévere, ſi ſon maintien & ſon langage ne daignent pas s'humaniſer, l'homme ſimple ſe retire en ſouriant, & en diſant de l'homme ſuperbe ce qu'on diſoit du Comédien Baron: *il joue encore hors du théatre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à

lui-même ; car le ſage eſt bon citoyen. Il ſait que la grandeur, même fictive, exige des ménagemens : il reſpectera dans celui qui en abuſe, ou les ayeux qui la lui ont tranſmiſe, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en ſoit, la conſtitution de l'Etat qui demande que les Grands ſoient en honneur, & à la Cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du ſage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinſecùs induta facies... Tenue eſt mendacium : perlucet, ſi diligenter inſpexeris.* (Sénec.) Dans un monde cultivé, ſur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petiteſſe orgueilleuſe des Grands ; & celui qui, en faiſant ſentir le poids de ſa grandeur, en laiſſe appercevoir le vuide, peut s'aſſurer qu'il eſt de tous les hommes le plus ſévérement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de conſoler l'envie, &

d'échapper à la malignité. Mais malheureuſement celui qui a le moins à prétendre, eſt toujours celui qui exige le plus. Moins il ſoutient ſa grandeur par lui-même, plus il l'appéſantit ſur les autres. Il s'incorpore ſes terres, ſes équipages, ſes ayeux & ſes valets, & ſous cet attirail, il ſe croit un coloſſe. Propoſez-lui de ſortir de ſon enveloppe, de ſe dépouiller de ce qui n'eſt pas lui ; oſez le diſtinguer de ſa naiſſance & de ſa place ; c'eſt lui arracher la plus chere partie de ſon exiſtence : réduit à lui-même, il n'eſt plus rien. Etonné de ſe voir ſi haut, il prétend vous inſpirer le reſpect qu'il s'inſpire à lui-même ; il s'habitue avec ſes valets à humilier des hommes libres ; & tout le monde eſt peuple à ſes yeux.

Aſperius nihil eſt humili qui ſurgit in altum.
(Clod.)

C'eſt ainſi que la plûpart des Grands ſe trahiſſent & nous détrompent. Car un

un ſeul mécontent qui a leur ſecret, ſuffira pour le répandre ; & leur perſonnage, n'eſt plus que ridicule, dès que l'illuſion a ceſſé.

Qu'un Grand, qui a beſoin d'en impoſer à la multitude, s'obſerve donc avec les gens qui penſent, & qu'il ſe diſe à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance.

» Qui es-tu donc, pour mépriſer les » hommes ? & qui t'éleve au-deſſus » d'eux ? Tes ſervices, ou tes vertus ? » Mais combien d'hommes obſcurs, plus » vertueux que toi, plus laborieux, plus » utiles ? Ta naiſſance ? On la reſpecte : » on ſalue en toi l'ombre de tes ancê- » tres ; mais eſt-ce à l'ombre à s'en- » orgueillir des hommages rendus au » corps ? Tu aurois lieu de te glorifier, » ſi l'on donnoit ton nom à tes aïeux, » comme on donnoit au pere de Caton » le nom de ce fils, *la lumiere de Rome.* » (Cic. off.) Mais quel orgueil peut

» t'inſpirer un nom qui ne te doit rien,
» & que tu ne dois qu'au haſard ? La
» naiſſance excite l'émulation dans les
» grandes ames, & l'orgueil dans les
» petites. Ecoute des hommes qui pen-
» ſoient noblement, & qui ſçavoient
» apprécier les hommes. *Point de Rois*
» *qui n'ayent eu pour aïeux des eſcla-*
» *ves ; point d'eſclaves qui n'ayent eu*
» *des Rois pour aïeux* (Plat.) *Perſonne*
» *n'eſt né pour notre gloire : ce qui fut*
» *avant nous n'eſt point à nous.*(Sénec.)
» Conſulte-toi, rentre en toi-même :
» *Nudum inſpice, animum intuere,*
» *qualis quantuſque ſit, alieno an ſuo*
» *magnus.* (Idem) ».

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puiſſe ſoutenir cette épreuve ; la grandeur factice n'eſt impoſante que par ſes dehors. Hé bien, qu'elle ait un cortége faſtueux, & des mœurs ſimples : ce qu'elle aura de dominant ſera de l'état, non de la perſonne. Mais un Grand dont le faſte eſt dans l'ame, nous inſulte corps à corps.

C'eſt l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-deſſous de moi :* ce n'eſt pas du haut de ſon rang, c'eſt du haut de ſon orgueil qu'il nous regarde & nous mépriſe.

Mais ne faut-il pas un mérite ſupérieur, pour conſerver des mœurs ſimples dans un rang élevé ? Cela peut être, & cela prouve qu'il eſt très-difficile d'occuper décemment les grandeurs ſans les remplir, & de n'être pas ridicule partout où l'on eſt déplacé.

Un grand, lorſqu'il eſt un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui eſt le ſinge de la dignité, ni à ce faſte impoſant qui eſt le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Nobleſſe par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du ſage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à ſe montrer tel qu'il eſt. Le reſpect le devance, la vénération l'environne ; ſa vertu le couvre-tout entier :

elle eſt ſon cortége & ſa pompe. Sa grandeur a beau ſe ramaſſer en lui-même, & ſe dérober à nos hommages ; nos hommages vont la chercher (*a*). Mais qu'il faut avoir un ſentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger ! Qui d'entre les Grands de notre âge, voudroit être ſurpris, comme Fabrice par les Ambaſſadeurs de Pyrrhus, faiſant cuire ſes légumes.

(*a*) *Voy.* la Bruyere. Du mérite perſonnel.

FIN.

De l'Imprimerie de P. Alex. le Prieur,
Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, Béliſaire, *Ouvrage de M. Marmontel; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 20 Novembre* 1766.

BRET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur JOSEPH MERLIN, *Libraire à Paris*, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre: *Béliſaire, par M. Marmontel, de l'Académie Françoiſe, avec Eſtampes*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon

lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe dudit Expoſant, ou de celui qui aura droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un